This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

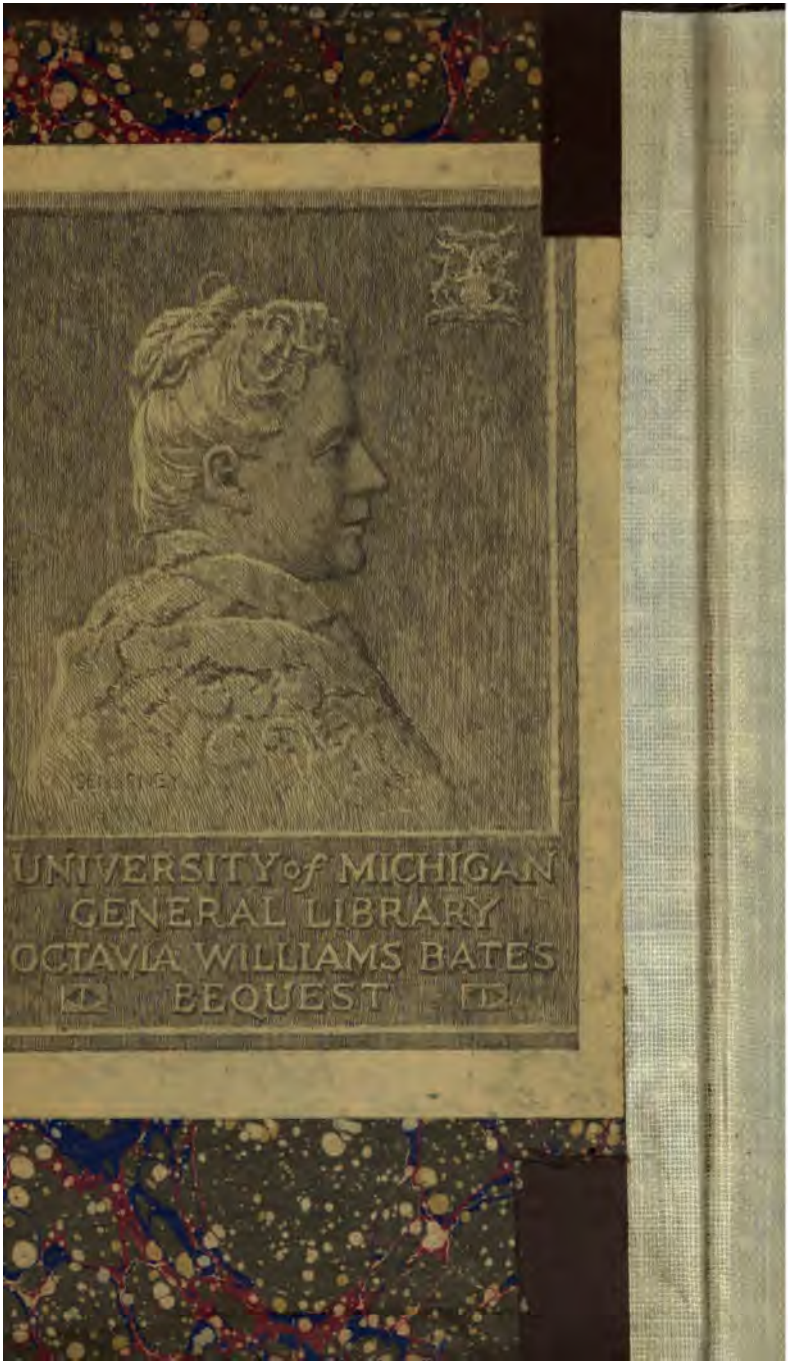
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

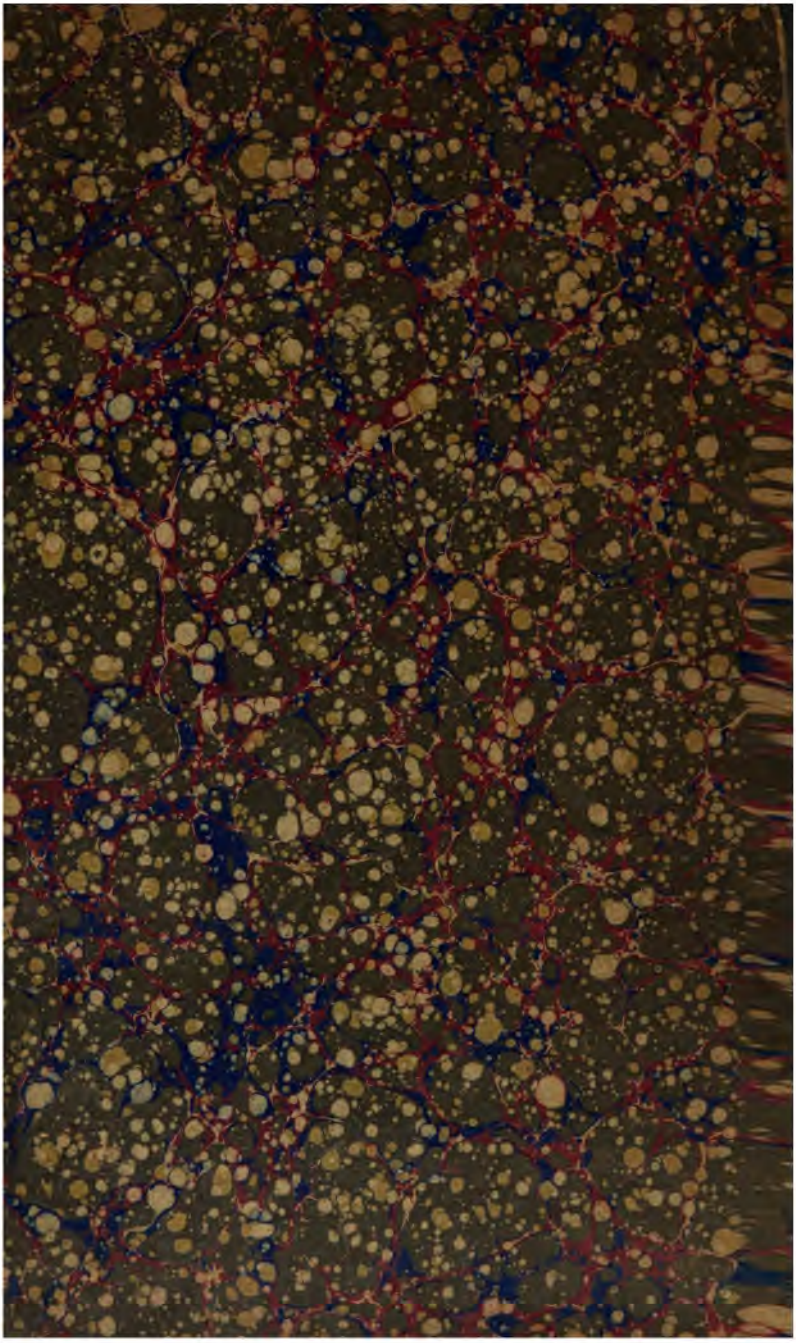
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 404351


UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST



UTTON & CO. N.Y.

F
1233
.H25

QUERETARO

SOUVENIRS D'UN OFFICIER

DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN

PARIS

IMPRIMERIE BALITOUT, QUESTROY ET Ce

7, rue Baillif, et rue de Valois, 18.

Miramon
Mejia
Mendez

ALBERT HANS

QUERETARO

SOUVENIRS D'UN OFFICIER

DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Palais-Royal, 17 et 19, Galerie d'Orléans

—

1869

Bates
Clarke
11-3-41
44141

626

A SA MAJESTÉ

L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE

MADAME,

J'ai eu l'honneur de combattre à Queretaro, sous les ordres de S. M. Maximilien Ier, empereur du Mexique.

Je serai toute ma vie fier d'avoir servi sa grande cause jusqu'au dernier moment; et c'est pour cela que je me permets de dédier ce livre à son auguste veuve, que je considère toujours comme ma noble souveraine.

Votre Majesté Impériale ne doit, pas plus que ceux qui l'ont servie loyalement, chercher à écarter de sa mémoire les souvenirs de l'Empire mexicain. C'est en eux qu'elle retrouvera la lumière que son esprit aimait à suivre avant d'être brisé par la Douleur.

Lorsque les nations Hispano-Américaines seront submer-

gées par le flot envahisseur des Nord-Américains, l'Histoire rendra un jugement glorieux sur votre illustre époux.

L'Histoire démontrera aux siècles futurs l'importance de la tentative faite par un descendant des Césars Germains pour arrêter la nationalité mexicaine aux bords du gouffre qui menaçait de l'engloutir et la sauver des mains de l'Anarchie qui la dévorait.

L'Histoire répètera qu'il fut illustre parmi les Hapsbourg; qu'il était digne d'hériter de Charles-Quint, et d'occuper le trône de Guatimozin.

En écrivant ces modestes souvenirs, recueillis sur le cher sol mexicain, et en relatant le principal épisode de la chute de Maximilien, je n'ai eu d'autre but que celui de léguer à l'avenir quelques notes utiles à consulter. Peut-être un jour Votre Majesté les lira-t-elle. Qu'Elle daigne, alors, se rappeler que ce sont ceux d'un jeune et humble soldat qui, avec bonheur, verserait son sang pour Votre Majesté.

De Votre Majesté Impériale le très fidèle
et très obéissant serviteur,

ALBERT HANS,

Ex-sous-lieutenant à l'artillerie impériale mexicaine.

PREMIÈRE PARTIE

ABANDON DE MORELIA

PREMIÈRE PARTIE

ABANDON DE MORELIA

I

Morelia en février 1867. — Évacuation de Morelia.

Durant les premiers jours du mois de février 1867, la ville de Morelia, capitale du Michoacan, offrait un aspect inaccoutumé. Les casernes et les anciens couvents regorgeaient de troupes ; le quartier de l'artillerie surtout, dans lequel se trouvait aussi l'arsenal, était l'endroit où se déployait le plus d'activité ; on y construisait et réparait le matériel de guerre ; on y chargeait sur des chariots disgracieux, mais solides, des munitions et des armes prises aux dissidents, à la suite de nombreuses victoires.

De leur côté, les autorités s'occupaient activement, dans les salles de la Préfecture, à faire ren-

trer, au plus tôt, dans les caisses de l'intendance militaire, le produit d'un emprunt forcé, trouvé d'abord très-lourd par les imposés qui s'exécutaient de mauvaise grâce.

Impérialistes et républicains se demandaient, avec inquiétude, ce que signifiait tout ce mouvement. Les impérialistes, l'esprit abattu, songeaient qu'à cette heure les dernières troupes françaises se disposaient à s'embarquer à Vera-Cruz. Les républicains voyaient, dans cette agitation fébrile qui régnait autour d'eux, les signes précurseurs de l'abandon de Morelia, et s'en réjouissaient en secret.

L'appui de la France faisant défaut, l'Empire n'avait plus pour le soutenir que les troupes conservatrices, tant dédaignées depuis la fin de 1864, en dépit de leur fidélité et de leurs triomphes. L'empereur Maximilien avait commis la faute impardonnable de négliger la réorganisation de l'armée nationale, pour laquelle il professait un mépris mal dissimulé ; il comptait trop, après le départ des troupes interventionnistes, sur les Autrichiens et les Belges. Malheureusement, les légions autrichienne et belge, troupes des plus médiocres pour faire une guerre aussi pénible que celle du Mexique, et dont l'entretien avait coûté,

sans grande utilité, des sommes énormes dans les temps de prospérité, s'embarquèrent aussi, abandonnant leur souverain, dès que celui-ci se vit dans l'impossibilité de les payer régulièrement.

La situation au Mexique redevenait la même qu'avant l'Intervention. La fusion des partis extrêmes, ce beau rêve de l'empereur Maximilien, était décidément reconnue comme impossible. Malheureusement, l'Empereur avait dépensé en pure perte trois années pour s'attacher le parti libéral, le comblant d'éloges, de prévenances, et confiant les fonctions les plus importantes à des ennemis, qui ne reconnaissaient l'Empire que dans un but d'intérêt personnel. Pour plaire davantage aux libéraux, ou du moins à ceux qui prenaient ce titre, il avait éloigné, sous différents prétextes, tous les hommes marquants du parti conservateur, tels que MM. Almonte, Gutierrez de Estrada, Miramon, Marquez, etc. En dernier lieu cependant, quand il vit que la lutte n'avait pas pour origine une question de principes mais de partis, il s'appuya sur ceux qui l'avaient appelé au trône ; mais il était trop tard.

La guerre civile menaçait de recommencer plus implacable que jamais.

Sur ces entrefaites, nous vîmes arriver à Morelia

les débris de la garnison de Zamora, la place la plus importante du Michoacan après Morelia. Zamora avait été attaquée par toutes les forces libérales réunies du Sinaloa, du Jalisco et du Michoacan. La garnison n'était pas nombreuse, mais celui qui la commandait était un des meilleurs et des plus braves officiers du Mexique : le colonel D. Juan Berna. Celui-ci repoussa les libéraux, mais les munitions venant à manquer, il se fraya un chemin à travers les assiégeants, avec la garnison, et vint, en marchant comme les Mexicains seuls savent marcher, rejoindre les troupes concentrées à Morelia.

A Zamora, ville accusée d'impérialisme, les républicains firent ce qu'ils faisaient ordinairement dans toute ville nouvellement occupée par eux. Au moyen de la *leva*, — levée forcée, — ils prirent tous les hommes valides pour augmenter leurs bataillons. Ils frappèrent les riches et les commerçants d'amendes et d'emprunts forcés, pour se procurer de l'argent. Des réquisitions leur fournirent des armes, des chevaux et des approvisionnements.

« Qui veut la fin veut les moyens. » Voilà ce que se disent les partis au Mexique comme ailleurs. Cet axiome fit triompher facilement le parti juariste.

Cependant, au milieu de l'écroulement général, la prise de Zacatecas par Miramon fit renaître un peu d'espérance parmi les impériaux.

Le général Mendez attendait les forces républicaines dont on annonçait l'approche sous le commandement de Corona et de Regules, lorsque la nouvelle de la déroute du général Miramon à San Jacinto lui arriva, suivie presque aussitôt de l'ordre de se replier sur Queretaro, ordre qu'il dissimula jusqu'au moment de notre départ. Néanmoins, le 12 février, nous comprîmes que nous étions à la veille d'évacuer Morelia. En effet, le lendemain 13, au matin, toutes les troupes étaient échelonnées sur la place principale et dans les rues adjacentes. Le général Mendez vint au milieu de nous et, s'adressant à ses soldats dans une improvisation mâle et chaleureuse, il leur apprit que l'empereur Maximilien les appelait près de lui; qu'ils quittaient le Michoacan en vainqueurs et par suite de circonstances indépentes de sa volonté, mais qu'il espérait les y ramener promptement. Dans cette harangue, que notre vaillant chef prononça d'une voix de stentor, il nous montra toute la douleur qu'il éprouvait en évacuant Morelia devant un ennemi qui n'osait pas se montrer et qu'on at-

teignait rarement, même après une poursuite acharnée.

Inutile de dire combien ses paroles énergiques trouvèrent d'écho dans nos cœurs. Ce qu'éprouvait le général Mendez, nous l'éprouvions tous. Nous abandonnions la ville à regret. Aux balcons, beaucoup de femmes pleuraient, et une partie de la population paraissait plongée dans la consternation.

Nos troupes, dont le noyau se composait des restes de l'ancienne division Marquez ralliée à l'Intervention française, opéraient dans la province depuis 1863 et avaient conquis l'estime de tous les habitants par leur valeur et leurs habitudes de discipline.

Le général Mendez et son escorte abandonnèrent la ville les derniers, aux cris de : — Vive l'Empereur ! Nous y répondîmes par des cris non moins enthousiastes, en acclamant notre vaillant général devenu notre idole depuis longtemps.

Les républicains se gardèrent bien de donner signe de vie. Un seul d'entre eux, voyant l'escorte du général s'éloigner, cria : — *Vive la liberté !* Il aurait mieux fait de se taire ou du moins d'attendre pour nous narguer, que l'escorte se fût éloignée tout à fait, car un cavalier l'ayant entendu,

revint sur ses pas au galop et lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Après notre départ, la ville resta quelques heures sans autorités. Le commerce s'arma, mais inutilement. Disons-le, à la louange de la population : aucun excès ne fut commis. Les émeutiers, conduits par les mauvaises têtes de l'endroit, se contentèrent de briser à coups de pierres les fenêtres de la maison de la senora Roman de Malo, dame d'honneur de l'impératrice Charlotte, et de demander l'emprisonnement des gens compromis qui avaient osé rester dans la ville.

La propriété respectée dans une ville abandonnée par ses autorités ! Voilà ce que nous avons vu quelquefois au Mexique, et qui parle en faveur des bons sentiments du peuple mexicain.

II

La brigade Mendez. — La 6e batterie d'artillerie.

La division Mendez, comme l'appelaient pompeusement les impérialistes, se composait des meilleurs corps indigènes de l'armée impériale. La tenue n'était point des plus brillantes, surtout celle de la cavalerie, à cause des continuelles expéditions entreprises par le général Mendez, lesquelles ne laissaient point de repos aux troupes, et de l'irrégularité avec laquelle la solde était payée vers la fin de l'Empire; mais la division avait un air martial, décidé. Si l'habit ne fait pas le moine, il fait bien moins encore le soldat. Cependant, il faut l'avouer, la tenue des troupes, en général, n'aurait pas été une recommandation aux yeux des gens, malheureusement trop nombreux, qui jugent tout sur les apparences.

Les corps dont se composait la division étaient les suivants :

Le bataillon de l'Empereur, corps excellent, organisé par le général Mendez, qui en avait été le colonel autrefois, et dont il ne voulait point se séparer. Du reste, la réputation de ce corps était parfaitement méritée. Chaque combat auquel il avait pris part était devenu une victoire, et si quelquefois les troupes impériales éprouvaient un revers, le hasard voulait qu'aucun détachement de ce bataillon n'en fît partie.

Après le bataillon de l'Empereur venaient ceux d'Iturbide, les 3e et 12e de ligne, et le bataillon de milice de Zamora. La cavalerie comprenait les 4e et 5e régiments de lanciers, quelques escadrons irréguliers de gardes ruraux et, enfin, la 8e batterie d'artillerie.

Le bataillon de l'Empereur était de beaucoup supérieur aux autres, et avait d'excellents officiers. Son uniforme avait été réglementé par l'empereur Maximilien. Cet uniforme, commode en campagne, était du plus mauvais goût : blouse garance, pantalon vert à bande garance, guêtres blanches, képi. En campagne, les soldats ne portaient pas de souliers, mais des *guaraches,* espèces de sandales nationales. Pendant la saison des pluies, ils simplifiaient encore le costume de route en ôtant leur pantalon, qu'ils mettaient dans leur

sac, et relevant leur large caleçon mexicain, à la façon des pêcheurs napolitains, ils marchaient jambes nues, au milieu de la boue et de l'eau.

Peu de troupes sont capables d'entreprendre des marches aussi longues et aussi pénibles que celles que faisaient constamment nos fantassins.

J'ai dit que l'uniforme était du plus mauvais goût; son introduction aurait trouvé une sourde résistance parmi nous : la couleur de la blouse inspirait une véritable répulsion. Le colonel Farquet disait qu'il préférerait habiller à ses frais tout son corps que de le voir porter la blouse rouge. C'était presque l'uniforme des républicains, et l'on croyait y voir encore une concession faite par l'Empereur à ces derniers, concession qui blessait profondément tous les vieux soldats, lesquels auraient préféré, comme autrefois, une tenue à la française. Quelques bataillons, cependant, n'avaient pas encore cet uniforme abhoré et ne semblaient pas pressés de l'adopter.

Le 5e régiment de cavalerie était bien monté et avait meilleure apparence que le 4e. Ce dernier avait été remonté plusieurs fois; mais les longues marches, les courses incessantes à travers le pays, ainsi que le peu de soins que les soldats avaient pour leurs montures, usaient

bien vite les meilleurs chevaux. Je n'ai vu qu'un seul régiment véritablement bien monté dans la petite armée impériale, c'était les dragons de l'Impératrice, mais aussi les cavaliers de ce beau corps avaient le plus grand soin de leurs montures.

La 8e batterie d'artillerie avait été formée primitivement à Mexico, sous le nom de batterie modèle, et détachée ensuite au Michoacan. Le général Courtois d'Hurbal, qui commandait, à cette époque, l'artillerie du corps expéditionnaire français, s'intéressa à elle. Les peines prisse par le savant général pour l'organiser ne furent pas perdues, car, après trois ans de campagne, à Queretaro, elle était encore en assez bon état pour appeler l'attention de l'Empereur qui l'attacha à sa brigade de réserve, brigade composée de ses meilleures troupes et dont il s'était réservé le commandement.

Le capitaine en premier était D. Antonio Salgado, un des officiers les plus distingués de l'armée mexicaine ; il passait pour être très *afrancescado* — francisé ; — la discipline et l'organisation de l'armée française faisaient son bonheur ; l'habitude de parler notre langue était devenue chez lui un véritable besoin ; du reste, il la possédait admirablement et la parlait avec une pureté ex-

traordinaire. Sévère et souvent injuste envers ses inférieurs, dur pour lui-même, instruit et très-studieux, il puisait dans son amour-propre une valeur aussi noble que grande. Le capitaine Salgado, officier d'artillerie par vocation, était un véritable soldat dans toute l'acception du mot, et jouissait de toute la confiance du général Mendez. Il souffrait d'une hypertrophie du cœur, dont le développement l'a conduit au tombeau. Il fut blessé à Queretaro, où il se conduisit noblement.

Le capitaine en second, D. Luiz Nunez, était un vieux soldat, type achevé de subordination, de probité et de courage.

Les officiers subalternes étaient le lieutenant Romualdo Guerra y Manzanarès, charmant jeune homme et excellent camarade, fils d'un général espagnol au service des vice-rois, qui avait aidé Iturbide à faire l'indépendance et à s'élever jusqu'au trône. Musicien par instinct, Guerra jouait admirablement du piano et de la guitare, sans savoir lire une seule note; la guitare surtout était son instrument favori. Je l'ai vu, dans un concert enthousiasmer par son talent la meilleure sociét de Morelia et devenir l'objet d'une véritable ovation.

Guerra avait aussi une manie moins amusante que sa guitare : c'était de parler trop souvent de

certains parchemins de famille, qui prouvaient pleinement sa descendance en ligne droite des vicomtes de Manzanarès, émigrés à la Nouvelle-Espagne, comme on appelait autrefois le Mexique.

Les titres de noblesse sont rares au Mexique et abolis depuis longtemps. Cependant les titulaires, gens généralement fort riches, les portent encore. L'Empire n'avait point rétabli ces titres, mais on les acceptait à la Cour.

Correa et moi, nous étions les deux autres officiers subalternes. Correa, brave garçon sorti du collége militaire de Chapultepec sous la présidence de Miramon, fut celui d'entre nous que la mort choisit. Il fut tué le jour de l'entrée des républicains à Queretaro : surpris à son poste dès l'aube par une troupe de dissidents conduits par Lopez, il ne voulut point se rendre et tomba frappé d'une balle dans la poitrine.

Parmi les sous-officiers et les artilleurs, se trouvaient beaucoup de vétérans, qui avaient servi dans la fameuse brigade d'artillerie à cheval de la garde du général Santa-Anna, auquel tous les soldats de son époque donnent encore le titre de *Son Altesse*, en parlant de lui avec respect. Ils rappelaient les soins de ce fameux président pour l'armée, et le luxe dans lequel entretenait la garde

présidentielle. Quelques-uns avaient fait la guerre de 1846-47 contre les Américains, et ceux qui y avaient été blessés étaient fiers de leurs glorieuses cicatrices.

J'aimais beaucoup ces braves gens. Le soldat mexicain est doux, humble et serviable; il méprise la mort et supporte les fatigues et les privations avec un stoïcisme incroyable. Dévoué à ses officiers lorsqu'il est bien traité, il est toujours d'une obéissance passive et exemplaire.

L'effectif de notre brigade se montait à environ quatre mille hommes. Cette brigade devenait, après la déroute de Miramon à San-Jacinto, la planche de salut de l'Empire et montrait ce qu'on aurait pu faire avec les troupes indigènes, si l'on s'était occupé un peu de leur organisation dès l'installation de la Régence.

Comme principaux chefs, nous avions : le commandant d'état-major Loaiza; le colonel Santa-Cruz, andaloux de Cadix, commandait le 4e régiment de cavalerie. Le colonel Vera commandait le 5e régiment de la même arme, qui avait pour lieutenant-colonel Macario Silva, le plus fameux *ginete* — cavalier — de la brigade et dont la valeur était devenue proverbiale. Ses terribles coups de lance lui avaient valu une fameuse réputation,

nème parmi les républicains. En lisant des collections de leurs journaux remontant à plusieurs années, j'ai vu souvent la mort de Macario Silva annoncée comme un évènement des plus heureux.

L'infanterie était commandée par le colonel Farquet et les lieutenants-colonels Juan de Dios Rodriguez, Redonet, Madrigal et Juan Berna. Le colonel Redonet, qui a joué un rôle important dans les évènements de Queretaro, est de Vera-Cruz et d'origine française. D. Juan Berna, lié au général Mendez par l'amitié la plus désintéressée et la plus intime, était un vera-cruzain d'origine helvétique. Son père, né en Espagne, était fils d'un officier de la garde suisse, et vint au Mexique en qualité d'officier d'artillerie sous les vice-rois. Le lieutenant-colonel D. Juan Berna avait conservé le type allemand avec toute la valeur et toute la loyauté de ses ancêtres.

On est surpris du nombre d'hommes que cette petite ville de Vera-Cruz a jetés sur la scène politique, depuis les premiers temps de l'Indépendance. Le parti libéral lui doit surtout ses principaux promoteurs. Morelia partage ce privilége avec Vera-Cruz.

Le commandant du génie, D. Francisco Troncoso, encore un vera-cruzain, avait été fait pri-

sonnier à Puebla et conduit en France. Comme tant d'autres officiers mexicains, il gardait les meilleurs souvenirs de sa captivité et de la manière dont il avait été traité.

Avoir été en France, en qualité de prisonnier de guerre, était regardé comme une faveur du destin par la plupart des officiers. Il ne faut pas oublier que nos livres, nos usages, nos modes et notre système d'éducation règnent au Mexique.

Presque tous les braves officiers que je viens de nommer allaient a la mort.

Le général Mendez, Farquet, Loiza, Santa-Cruz, Ceballos, Renteria et un grand nombre de subalternes trouvèrent à Queretaro une mort glorieuse ; mais au moins ils n'eurent pas la douleur de voir l'Empereur conduit au supplice, et ils n'eurent point à supporter les humiliations imposées par les républicains.

Le lieutenant-colonel du bataillon de l'Empereur, D. Juan de Rios Rodriguez et le commandant Salazar, du 4e de lanciers, furent grièvement blessés.

On ne se doute pas combien les impérialistes mexicains firent preuve d'héroïsme pendant la défense de Queretaro. Quel malheur que parmi tant de vaillants il se soit trouvé un misérable !

III

Première journée de marche.—Désertions.—Indaparapeo. — Le lieutenant-colonel Pineda. — Des fusillés.

La première journée de marche fut pénible. Notre colonne était embarrassée d'un long convoi et d'une foule d'employés civils, de gens compromis par leurs opinions, de commerçants et de voyageurs qui, s'imaginant que nous allions droit à Mexico, voulaient profiter de notre escorte. Les malfaiteurs de la prison faisaient aussi partie du convoi. On y voyait de plus un grand nombre de calèches contenant les familles des émigrés et des officiers. Ceux-ci, croyant deviner que la guerre serait longue, les emmenaient à la capitale pour n'en être pas séparés pendant longtemps, comme à d'autres époques.

Tout ce monde, joint à cette multitude de femmes qui suivent les soldats mexicains et leur servent, non-seulement d'épouses, mais encore de

cuisinières, de blanchisseuses, etc., et qu'on appelle *soldaderas* au Mexique et *rabonas* au Pérou, donnaient à la colonne l'aspect d'une émigration, je ne dirai pas d'israélites fuyant l'armée de Pharaon, mais plutôt de Mormons allant s'établir aux bords du grand lac Salé.

Loin de fuir, nous étions persuadés que Regules et Corona, connaissant notre force, n'oseraient pas nous inquiéter dans notre marche. D'ailleurs, notre confiance dans le général Mendez était toujours la même. On fit donc la route à petites journées.

Notre première étape fut Indaparapeo. Comme ce bourg n'est pas assez grand pour loger tant de monde, nous y fûmes très-mal.

Le lendemain, en se remettant en marche, on s'aperçut que bon nombre de désertions avaient eu lieu pendant la nuit. Presque tous les déserteurs étaient de nouvelles recrues, qui préféraient courir les risques d'être rattrapés un jour par nous ou ramassés par les républicains, que de quitter leur province.

La désertion, difficile à réprimer en temps de paix dans un pays aussi vaste que le Mexique, est complétement impossible à empêcher en temps de guerre. On a dit que les soldats impé-

riaux désertaient trop souvent, et c'est un des prétextes qu'on a allégués pour négliger l'organisation de l'armée indigène. Mais, paraît-il, le mal était alors épidémique, car la désertion s'étendait jusque dans les rangs des Belges, des Autrichiens et de la Légion étrangère française. Nos adversaires avaient même organisé, avec les déserteurs de ces corps, des détachements particuliers dont ils n'économisaient pas les services. Notre indomptable adversaire du Michoacan, Regules, en avait un qu'il intitulait : *Légion étrangère*.

Un jour que le général Mendez avait pu atteindre Regules, on tua quelques-uns de ces pauvres diables de déserteurs, qui se battaient comme des enragés sachant bien qu'il n'y avait pas de grâce pour eux. On fit quelques prisonniers. Parmi ces derniers se trouvaient deux Arabes déserteurs du bataillon de tirailleurs algériens. Le lieutenant-colonel D. Juan de Dios Rodriguez, du bataillon de l'Empereur, qui les avait pris, venait de donner l'ordre de les fusiller, quand le hasard conduisit par là le général Mendez, qui leur demanda pourquoi ils avaient déserté.

L'un de ces enfants du désert répondit avec aplomb :

— « Moi... défendre... liberté... Mexique ! »

et, avant qu'on ait pu l'en empêcher, il arracha un fusil des mains d'un soldat, fit feu et blessa un officier qui se trouvait à côté de lui. On se jeta sur ce forcené, mais sa bonne étoile le préserva de la mort. Le général Mendez fit suspendre l'exécution, et amena ses prisonniers à Morelia, de là à Queretaro. Ils furent sauvés, ainsi que quelques autres, par une suite incroyable de circonstances que je raconterai peut-être un jour.

Du reste, il y a un bon moyen d'arrêter la désertion des soldats mexicains, c'est de les bien traiter. Ainsi le général Negrete, lorsqu'il n'était que chef d'un corps d'infanterie sous la présidence de Miramon, mena son bataillon au siége de Vera-Cruz. Les maladies et la misère ne tardèrent pas à faire de terribles ravages dans le camp des assiégeants, et les désertions commencèrent à éclaircir leurs rangs. Les commandants, au désespoir, redoublaient de surveillance et de sévérité; seuls, les soldats de Negrete ne désertaient pas; ils n'étaient pas surveillés comme les autres. Leur chef les laissait libres de fuir s'ils le voulaient; mais, comme il les traitait avec autant de sévérité que de justice et qu'il en faisait l'objet de tous ses soins, au lieu de déserter, ses soldats luttèrent jusqu'à la fin contre les maladies et la misère. Il

faut dire aussi que Negrete était adoré, et que peu d'hommes réunissent autant de qualités militaires que lui.

Le régiment des hussards austro-mexicains, qui se distingua particulièrement lors de la chute de l'Empire, fut organisé à Puebla et recruté principalement à Oajaca. Parmi les officiers, étaient beaucoup d'Autrichiens ; ils faisaient les plus grands éloges des soldats indigènes, les trouvant meilleurs, sous tous les rapports, que leurs soldats européens, surtout relativement à la discipline.

Durant le siége de Queretaro, un seul homme de ma batterie déserta, et Dieu sait tout ce que les pauvres artilleurs eurent à endurer de fatigues et de privations.

On se rappelle que notre colonne était suivie par des familles entières. Une des émigrantes qui nous inspirait le plus d'intérêt, était la charmante veuve du lieutenant-colonel Pineda, dont tout le monde plaignait le triste sort.

Le lendemain de son mariage, Pineda partit pour une expédition contre les libéraux. Grâce aux incidents d'une véritable épopée, son absence du toit conjugal dura neuf ans. Quelques semaines avant les événements dont je parle, il obtint un

congé pour aller chercher son épouse à Tampico, où elle était restée.

De retour à Morelia, Pineda, vaillant soldat et officier plein d'expérience, fut désigné pour partir avec une colonne et trouva la mort à Santa-Fé de la Labor, en chargeant à la tête du 4e régiment de cavalerie dont il venait d'être nommé lieutenant-colonel le jour même de l'action, une des plus meurtrières qui furent livrées au Michoacan.

En relevant le cadavre de Pineda, on s'aperçut qu'il avait huit blessures, dont plusieurs mortelles, toutes reçues au visage ou dans la poitrine. Le général Mendez cacha jusqu'au dernier moment à la jeune veuve son irréparable malheur, mais il fallut bien le lui avouer. Je me souviendrai toujours du désespoir de cette infortunée, lorsqu'elle vit revenir le général sans son mari.

Le général Mendez, qui aimait beaucoup Pineda, un de ses anciens compagnons d'armes, le vengea d'une manière terrible. Après la victoire qui lui avait coûté la vie de l'un de ses meilleurs amis, il fit compter les prisonniers qui se trouvaient environ au nombre de cent, tous insurgés du Bajio. On en fit deux catégories : la première comprenait presque tous les soldats d'infanterie, pauvres diables recrutés de

force : ceux-là furent mis en liberté ; la seconde se composait de ceux qui prenaient le titre d'officiers et des soldats de cavalerie, qui servaient de bonne volonté : ceux-ci furent passés par les armes à Puruandiro.

Un seul de ces malheureux échappa à la mort par une circonstance bizarre. Beaucoup de ses compagnons étaient déjà tombés, quand son tour arriva ; soit maladresse ou mauvaise volonté de la part des soldats composant le peloton d'exécution, il reçut une décharge sans être touché ; seulement ses vêtements furent percés et une balle l'écorcha légèrement, mais il ne bougea pas. Le général Mendez ne voulut pas qu'on recommençât l'exécution, et lui fit grâce. Il devint ordonnance du lieutenant-colonel Don Juan de Dios Rodriguez, et se conduisit toujours en serviteur dévoué.

J'ai connu plusieurs officiers qui avaient été fusillés, entre autres un officier supérieur nommé Zamora : blessé et fait prisonnier dans une action perdue par les troupes du gouvernement contre les insurgés, il fut passé par les armes au bout de quelques heures ; mais les vainqueurs, étant pressés, le fusillèrent à la hâte, en négligeant de lui donner le coup de grâce. Une averse qui

tomba quelques moments après rafraîchit le corps du supplicié. Des officiers libéraux, plus humains que leurs chefs, étant revenus sur le lieu de l'exécution pour le faire ensevelir, s'aperçurent qu'il respirait encore. Ils le relevèrent, lui firent prodiguer des soins qui eurent un plein succès, de sorte que ce malheureux revint à la vie. Il reprit du service aussitôt qu'il le put. Je le revis à Queretaro.

J'en ai connu un autre qui avait reçu le coup de grâce dans la bouche; il en portait encore des marques terribles. Laissé pour mort dans les environs de Toluca, des Indiens le trouvèrent respirant encore. Ces braves gens le gardèrent jusqu'à ce que, complétement guéri par leurs soins, il put regagner Mexico.

IV

Zinapecuaro. — Aperçu sur le Michoacan. — Acambaro — Les anciens couvents et les anciennes missions de l'Amérique espagnole.

Après avoir laissé Indaparapeo, nous fîmes halte à l'hacienda de Querendaro, un des plus riches domaines du Mexique, dont le propriétaire est le comte de las Heras. Cette hacienda se trouve avant Zinapecuaro, bourg assez important, où nous trouvâmes de bons logements.

Le lendemain, 13 février, la colonne se remit en marche. Les chemins mal entretenus du Mexique rendent très-difficile l'emploi de l'artillerie de campagne. Les routes sont dans un état déplorable au Michoacan. Leur abandon complet n'est pas un des moindres résultats de la guerre civile, qui désole cette province depuis le premier cri de l'Indépendance. Le Michoacan est en effet un vé-

ritable foyer révolutionnaire qui a souvent communiqué son feu au Mexique tout entier.

Morelia, ville où abondent l'instruction, l'ambition et un patriotisme ardent facile à s'égarer, est la tête de cette province, tête trop forte pour le corps. Il en est presque de même pour les provinces voisines; mais le Michoacan a encore sur elle l'avantage de la configuration d'un sol extraordinairement accidenté, la diversité des climats et sa situation géographique.

Une des principales causes de l'anarchie qui a désolé jusqu'ici le Mexique, et qui le conduira probablement à devenir la proie des Etats-Unis, c'est que les ambitieux, les esprits inquiets et aventureux ne peuvent être réduits à obéir aux lois par le pouvoir exécutif, qui n'a pas une force militaire suffisante pour maintenir la tranquillité publique. Le commerce appartient en grande partie aux étrangers; l'industrie nationale en est encore à l'enfance; l'armée a perdu son prestige et son organisation.

Une guerre extérieure devient quelquefois une nécessité pour une nation, quand cette guerre peut détourner les ambitions, occuper les hommes d'action auxquels le repos est impossible, et satisfaire quelques aspirations.

C'est ainsi que l'Angleterre trouve un débouché dans l'Inde pour cette partie de sa population; que l'Espagne en trouvait un autrefois dans ses possessions d'Amérique.

Sans l'Algérie, peut-être eussions-nous eu, en France, le double de troubles et de révolutions.

Sans le Caucase, on eût vu se renouveler les terribles conspirations militaires qui ont quelquefois mis la monarchie russe à deux doigts de sa perte.

La guerre du Maroc a été un véritable bienfait pour l'Espagne, et sans la Californie et le Far West la ruineuse guerre entre le Nord et le Sud des Etats-Unis aurait eu lieu longtemps avant 1860.

L'émigration allemande aux Etats-Unis est une soupape de sûreté pour les gouvernements germaniques.

Dans quel état de désordre et d'effroyable misère serait plongée l'Irlande aujourd'hui, si l'émigration dans le Nouveau-Monde et en Australie n'était venue soulager sa nombreuse population.

Lorsque les troupes de l'intervention française se retirèrent du Mexique, l'Empire se trouvait presque sans armée; tous les désœuvrés, les brouillons, les ambitieux allèrent se ranger sous

les drapeaux républicains qui leur laissaient beaucoup à espérer. La trahison aidant, l'Empire tomba; mais le gouvernement de Juarez et ceux qui leur succèderont tomberont probablement de la même façon, si quelque événement extraordinaire ne vient déranger les prévisions de tous ceux qui connaissent le mécanisme des révolutions, particulièrement de celles du Mexique.

Le Michoacan était, en petit, une image fidèle de ce qui se passait dans tout le pays. Là, comme partout où règne l'Anarchie, on retrouvait ces luttes d'influences, ces révoltes d'ambitions non satisfaites, ces nullités aspirant à monter, ces moralités douteuses profitant des circonstances pour s'imposer.

Le général Mendez était bien l'homme qu'il fallait pour faire respecter l'Autorité. Sa droiture, son énergie infatigable, ses capacités militaires, son bon sens naturel, son impartialité, l'inflexibilité de son caractère en avaient fait la terreur des révolutionnaires.

Combien de fois n'ai-je pas entendu les républicains eux-mêmes rendre hommage aux qualités du général Mendez, en déplorant de n'avoir pas eu, à certaines époques, un chef militaire de sa trempe à mettre à la tête des forces régulières de

la contrée pour se débarrasser une bonne fois des gens dont ils se servaient aujourd'hui, et qui, demain, deviendraient un danger menaçant.

Après la prise de Mexico par Porfirio Diaz, toutes les forces républicaines réunies dans cette ville ou dans les environs furent licenciées par Juarez. Ce fut un coup d'audace que tout le monde admira et que bien peu auraient osé commander. Il fallait voir nos vainqueurs, grâce au nombre et à la trahison, retourner dans leurs provinces en maudissant leur gouvernement; mais la mesure était inattendue, et ils n'avaient pas eu le temps d'y échapper. Le gouvernement républicain, cependant, ne commit point la même faute que l'Empire; à peine établi, il créa une armée nationale pour se faire respecter.

Notre marche de Zinapecuaro à Acambaro ne fut signalée par aucun incident remarquable.

Nous arrivâmes à Acambaro dans l'après-midi du 17 février. La population de cette charmante petite ville nous reçut fort bien. Les habitants d'Acambaro étaient *mochos* (conservateurs) pour la plupart, et, au besoin, savaient se défendre eux-mêmes contre les dissidents. Regules les menaçait souvent, mais jamais il n'avait osé mettre ses menaces à exécution.

La guerre civile avait aussi donné naissance à des rivalités de villes et de villages, où elle puisait malheureusement une force nouvelle. Ainsi, Acambaro, Zamora, Patzcuaro étaient impérialistes, comme Tacambaro, Ario étaient républicaines. Tout le monde s'occupait un peu de la guerre civile; beaucoup de gens en souffraient et très-peu en profitaient. Des charrons, impérialistes ardents, qui aidèrent nos ouvriers à réparer promptement notre matériel endommagé, me prouvèrent jusqu'à quel point cette petite population était animée de bons sentiments à l'égard de l'Empire. Ils demandaient à venir avec nous, plutôt que de rester dans une localité où les libéraux allaient entrer après notre départ, et que ses habitants ne pouvaient même songer à défendre, puisque nous leur enlevions leur garde rurale et leurs armes.

Acambaro a une jolie petite place d'armes et de grands couvents qui servent aujourd'hui de casernes ou demeurent abandonnés. Du reste Acambaro, comme beaucoup de villes du Mexique et de l'Amérique espagnole, doit son origine aux ordres religieux.

Avec les farouches et hardis soldats espagnols, marchaient des prêtres qui furent les vrais con-

quérants de ces contrées. Ils s'installaient dans quelques endroits propices et allaient chercher les indigènes, souvent bien loin et au péril de leur vie; ils les gagnaient par la douceur, les catéchisaient et les amenaient doucement et insensiblement de l'état sauvage à une civilisation relative.

Des ouvriers, des marchands, des soldats, des émigrants arrivaient de la vieille terre ibérique, s'établissaient dans le pays et se mélangeaient avec les habitants primitifs, auxquels ils ont donné leur langue, leur industrie, leurs lois et communiqué leur caractère.

Les dernières missions, regardées comme des institutions surannées, ont disparu. Les couvents sont détruits. Mais pourquoi maudire ces courageux apôtres? Si les derniers moines étaient dégénérés, leurs prédécesseurs ont été des hommes hors ligne, à qui la société mexicaine et hispano-américaine est redevable de la plus grande partie de sa civilisation actuelle.

Si le Mexique doit beaucoup aux missionnaires, le Paraguay leur doit jusqu'à son existence proprement dite.

Sans les missionnaires catholiques, que serait le Paraguay aujourd'hui? Un territoire où les

blancs de Buenos-Ayres auraient quelques établissements fortifiés et feraient la guerre à des peuplades indiennes, trop nombreuses et trop aguerries pour être facilement soumises. Au lieu de cela, nous y trouvons heureusement une jeune nation qui vient de prouver toute sa virilité et qui, plus sage que la plupart de ses autres sœurs hispano-américaines, fait bon usage de son indépenpendance.

Quant à moi qui, instinctivement, n'ai jamais aimé ni les Jésuites ni les Dominicains, je ne pus m'empêcher de les admirer bien souvent en voyant leurs œuvres de si près, et j'avoue que j'éprouvais d'étranges émotions quand le hasard de la guerre m'amenait à visiter les ruines de quelque vieux couvent, dont l'origine remontait à la Conquête. J'aimais à parcourir ces cellules abandonnées où vécurent des hommes qui ont su trouver dans leur foi ou leur fanatisme les forces et l'intelligence nécessaires pour aider la civilisation à conquérir les immenses contrées qui s'étendent depuis Taos, dans le Nouveau-Mexique, jusqu'à l'établissement chilien de Port-Famine, dans le détroit de Magellan.

Les vrais amis de la civilisation doivent autant à ces missionnaires et à ces ordres monastiques

qu'à Guillaume Penn, et aux fondateurs de la Nouvelle-Angleterre.

Las Casas est plus digne d'admiration que Fernand Cortez et Pizarre; et, d'ailleurs, pourquoi ne pas admirer le bien, même quand son origine nous déplaît ?

Ces couvents, aujourd'hui délabrés, ne sont plus habités par des moines, c'est vrai, mais on y loge des soldats ou des bandes révolutionnaires, qui sont le fléau du pays.

Autour de ces couvents régnaient l'ordre, la paix et le respect des propriétés, qui paraissent maintenant chassés à tout jamais de ces contrées.

V

Séjour à Acambaro. — Le général Mendez. — Souvenirs historiques d'Acambaro. — Les anciennes troupes royales espagnoles et les premiers insurgés.

Nous restâmes un jour entier à Acambaro. On lut aux troupes un ordre du jour du général Mendez. Le général nous apprenait que nous nous dirigions sur Queretaro, où le Souverain nous attendait.

L'Empereur allait se mettre en personne à la tête de l'armée ! Cette nouvelle nous électrisa. Nous nous représentions l'empereur Maximilien entouré de Miramon, Marquez, Mejia, Mendez, Castillo et Arellano, généraux qui jouissaient d'un immense prestige parmi nous, puis livrant aux républicains une bataille décisive à laquelle nous devions prendre la plus grande part.

Dans notre optimisme, nous faisions les suppositions les plus erronées sur le nombre des troupes déjà réunies à Queretaro, et sur celles que l'Empereur y menait avec lui.

Il y eut chez le général une de ces petites réunions intimes, qu'on appelle *tertulias*, où j'avais l'honneur d'être admis. Le général était entouré de sa famille, qu'il n'avait pas voulu laisser à Morelia. Il me fit donner quelques journaux arrivant de Mexico, et qu'il avait fait intercepter. Nous y lûmes les derniers préparatifs de départ de l'armée française.

Ces journaux m'étaient envoyés en échange d'une petite feuille impérialiste *la Epoca* — que je fis paraître à Morelia, et dont j'étais le propriétaire — rédacteur-gérant responsable. Les allures de cette publication insignifiante mais dévouée se ressentaient trop de la jeunesse du rédacteur; c'était du moins l'avis de l'honorable M. Elguero, préfet du département.

Le général Mendez ne cachait pas tout son dépit en voyant partir l'armée française; mais il ne s'en montrait pas trop découragé et rêvait de décider la question dans une grande bataille.

— L'ennemi ne fuira plus devant moi, disait-il, c'est tout ce que je demande.

Je m'efforçais de lui faire comprendre que la France ne pouvait prêter plus longtemps son appui au gouvernement impérial, sans s'attirer une guerre avec les Américains du Nord, guerre funeste et sans résultat aucun pour elle, même en cas de succès. Mais, lui, il déplorait amèrement que la politique impériale ait perdu trois ans à essayer inutilement de s'attacher cette masse d'insurgés qui ne combattaient point pour des principes, mais vivaient de la guerre civile et cherchaient à renverser l'autorité impériale, comme ils avaient fait pour les précédentes.

Mendez aimait l'Empereur et lui pardonnait ses fautes politiques de grand cœur, en les attribuant à ses bonnes intentions, à la bonté de son cœur, à son inexpérience de l'art de gouverner des pays aussi profondément bouleversés que le Mexique, et à son manque de connaissances sur les hommes et les choses de l'Empire.

Le triste sort de Maximilien et le succès de Juarez nous ont prouvé, d'une part, que les plus nobles qualités du cœur sont quelquefois de véritables défauts pour gouverner, et, de l'autre, qu'avec de la constance, de l'énergie et de l'expérience, on arrive au succès, tôt ou tard.

Maximilien hésitait toujours sur les mesures à

prendre, et ne pouvait suivre une idée jusqu'au bout. Juarez, au contraire, ne reculait pas devant les moyens, et sa ténacité est devenue proverbiale au Mexique.

Souvent, je parlais au général Mendez de la possibilité d'une invasion nord-américaine. C'était toucher à une des fibres les plus sensibles de son cœur : le patriotisme. Ce qu'il pardonnait le moins aux républicains, c'était de mendier la protection des Yankees.

Il croyait l'invasion presque impossible à conjurer.

— Alors, disait-il, nous combattrons jusqu'au dernier, et, en cas de malheur, je me ferai guerillero dans ces contrées, où je suis né, ou dans les montagnes de Zitacuaro que je connais à fond, et j'y défendrai l'indépendance jusqu'à la mort. J'achèterai une imprimerie portative comme Regules en a une, et, si vous voulez rester attaché à ma fortune, vous dirigerez mon journal, ajoutait-il en souriant.

Il espérait que s'il devait être tué sur un champ de bataille, ce serait par une balle américaine.

Hélas ! le brave général ne se doutait guère que le destin lui réservait une mort plus triste et prochaine.

Des espions arrivèrent de Morelia et lui apprirent que l'ennemi avait pris possession de la ville; que Corona et Regules n'avaient point osé nous poursuivre.

La garnison de Maravatio et quelques gardes rurales des populations environnantes vinrent encore grossir notre effectif; le 19 février, nous nous remîmes en marche, en prenant la route de Queretaro.

Acambaro est un point stratégique très-important d'où l'on peut se porter sur Morelia, Queretaro et plusieurs autres routes qu'elle commande. Les troupes françaises l'ont souvent occupée.

Une fois, vers la fin de 1866, le bruit se répandit que le général Mendez avait été battu et tué à Uruapan, aux confins du Michoacan et du Jalisco. Le 2e régiment de zouaves, commandé par le colonel Clinchant, en garnison à Queretaro, reçut l'ordre d'aller au secours de Morelia à marches forcées. Les zouaves franchirent d'une seule étape l'énorme distance qui sépare Queretaro d'Acambaro. Arrivés là, le colonel Clinchant apprit que le général Mendez n'avait point été battu, mais qu'il avait, au contraire, mis en déroute les républicains; il retourna donc à Queretaro. Cette marche n'en est pas moins digne d'admiration; elle aurait sauvé Morelia en cas de malheur.

C'est à Acambaro, en 1811, que le chef de la première insurrection contre l'Espagne, le fameux prêtre Hidalgo, avant de se diriger sur la capitale, passa en revue son armée, la plus nombreuse qu'on ait vue au Mexique. Elle était composée d'une masse d'insurgés qui montait à près de cent mille hommes. Cette multitude, sans discipline, sans organisation, alla se briser contre quelques milliers de soldats royaux, créoles et européens. C'était une grande lutte que celle de l'Indépendance; les insurgés y déployaient un héroïsme et une constance admirables; mais, comme il arrive presque toujours dans ces sortes d'insurrections, ils déshonoraient leur cause par des excès et des pillages honteux.

De leur côté, les troupes royales montraient une valeur fabuleuse et une sévérité inflexible. Un officier sorti de leurs rangs, Calleja, devint vice-roi et dompta l'insurrection, au moyen de ces répressions terribles que l'humanité doit déplorer, mais qui évitent quelquefois des maux cent fois pires encore.

Les forces royales se divisaient ainsi :

1° Les troupes venant d'Espagne, qu'on surnommait corps expéditionnaires, et dont la renommée, en annonçant qu'ils venaient de combattre les sol-

dats du grand Napoléon, grossissait l'énorme supériorité qu'ils possédaient déjà sur des insurgés ignorant complétement l'art militaire ;

2° Les troupes permanentes du pays, qui ne le cédaient en rien aux premières, et leur étaient quelquefois même supérieures, par leur expérience et leur connaissance parfaite du territoire ;

3° Les troupes provinciales, qui avaient presque toutes les qualités des deux premières, sans coûter aussi cher au Trésor ;

4° Les corps auxiliaires et irréguliers.

Cette organisation, qui avait pour inconvénient principal de faire naître des rivalités et des jalousies, créait cependant de l'émulation et était admirablement adaptée aux nécessités du gouvernement. L'infanterie était principalement espagnole, tandis que la cavalerie était presque entièrement recrutée dans le pays qui fournissait d'excellents cavaliers et de bons chevaux.

Que sont devenus ces braves soldats des régiments de Castille, des Ordres militaires, de Saragosse, de Navarre et de Logroño? ces vaillants cavaliers des régiments Fidèles du Potosi, dragons de la Nouvelle-Espagne? ces infatigables fantassins du Potosi, surnommés *tamarindos?*

Ne pouvant les vaincre, la Révolution trouva le

moyen de les anéantir, en appelant l'Anarchie à son aide.

C'était quelque chose, à cette époque, que d'être officier de Sa Majesté Catholique le roi de toutes les Espagnes. Un officier des troupes royales pouvait être appelé, tantôt à tenir garnison sous le ciel tropical de l'île de Cuba, ou à aller combattre les sauvages Apaches sur les frontières de la Sonora et du nouveau Mexique, tantôt à poursuivre les pirates malais dans l'archipel des Philippines, à protéger les missions du Paraguay contre les hardis nomades du Chaco, ou combattre pour l'autorité royale au pied des Andes.

Nous nous regardions comme étant les successeurs de ces vaillants soldats, et, malgré les révolutions, nous en conservions encore beaucoup de traditions respectables.

VI

Tarimoro. — L'artilleur Jamaica. — Le mélange des races. — Los exploradores. — Le guerillero Villafuerte — La compagnie franche du capitaine Clary. — Prestige de l'armée française.

La colonne passa la nuit du 19 au 20, à Tarimoro, bourg qui n'offre rien de particulier, et se remit en marche le lendemain.

Tarimoro avait été souvent occupé par nos ennemis. Peu de temps avant notre passage, le général Mendez y avait surpris une de leurs bandes, qui prit aussitôt la fuite, mais pas assez à temps pour éviter qu'on ne tuât quelques-uns de ses cavaliers, et qu'on ne lui fît un prisonnier dont l'histoire va nous occuper un peu.

Voulant donner une leçon aux habitants qui toléraient la présence des insurgés parmi eux, on mit le pauvre prisonnier en *capilla*, c'est-à-dire

qu'on l'enferma dans une chapelle pour qu'il y employât quelques heures de la nuit à remplir ses devoir religieux, avant de passer dans l'autre monde. Il avait été pris les armes à la main : il n'avait donc aucune grâce à espérer. Cependant on s'intéressa à lui ; on prouva au général Mendez que le condamné avait été enrôlé contre son gré parmi les libéranx ; que ceux-ci l'auraient fusillé sans pitié, s'il avait montré la moindre mauvaise volonté. Le général, qui n'était pas cruel comme ses ennemis ont voulu le faire croire, mais seulement sévère par nécessité , ne demandait pas mieux que d'être convaincu. Il fit grâce : mais que faire de ce garçon? Le capitaine Salgado s'en chargea ; il devint canonnier de deuxième classe dans la 8e batterie. Soit qu'il se ressentît encore des terribles émotions éprouvées dans la nuit qu'il crut la dernière de sa vie, soit qu'il fut naturellement docile, Jamaica, — c'était le surnom que ses camarades lui avaient donné, — était d'une humilité et d'une obéissance exemplaires.

— A quoi pensais-tu, lui demandais-je souvent, durant cette nuit fatale?

— A rien, lieutenant, me répondait-il, sinon que j'avais bien peur!

Il n'était resté que peu de temps avec les répu-

blicains qui le traitaient fort mal, étant eux-mêmes dans la plus complète misère.

Jamaica devint un des meilleurs artilleurs de notre batterie, montra beaucoup de valeur durant le siége de Queretaro, ne chercha jamais à déserter, et voua une véritable affection au commandant. La couleur de sa peau était incertaine, comme celle de la plupart des autres artilleurs.

Le mélange des deux races blanche et indienne, déjà très-avancé, a créé une foule de types difficilès à classer, mais généralement très-beaux surtout chez les femmes. On les désigne sous le nom de *triguenos*. Ce mélange a pénétré plus ou moins dans presque toutes les familles. Il en est fort peu qui puissent se dire d'un sang pur de tout mélange, soit blanc, soit indien.

L'état-major de Maximilien offrait les types les plus divers. L'Empereur était un magnifique fils de la Germanie, à la barbe blonde et aux yeux bleus; Miramon, un véritable pyrénéen, — son aïeul était béarnais ; — Mejia, un indien pur sang de la Sierra-Madre ; Mendez, un beau type indien, au visage luisant, aux moustaches dures et longues, mais peu fournies, aux cheveux raides et noirs comme du jais. Castillo ressemblait à un savant courbé par l'âge et l'étude.

Mendez et une foule d'autres que j'ai connus, quoique d'origine indienne, étaient véritablement espagnols par l'éducation. Mendez était né à Ario — Michoacan — où l'on parle la belle langue castillane depuis la conquête.

A l'avant-garde de notre colonne, marchait toujours la petite troupe irrégulière de *los exploradores*, — les explorateurs, — qui comptaient à peu près cinquante chevaux. C'était peu, mais aussi quels hommes! Moitié soldats, moitié bandits, ils étaient recrutés parmi la fine fleur des guerilleros de la province, et rendaient de grands services par leur audace et leur connaissance du pays. On aurait dit qu'ils sentaient de loin les républicains. Ils avaient des yeux d'aigles, et découvraient l'ennemi, si éloigné qu'il fût. Leur chef, un certain Villafuerte, était digne de commander à de pareils hommes, car il les dépassait de beaucoup en expérience et en valeur. Grand et parfaitement proportionné, toujours admirablement monté et vêtu d'un riche costume national, coiffé d'un large sombrero brodé d'or et d'argent sous lequel s'abritait un visage osseux, bronzé et imberbe, Villafuerte était un magnifique type de guerillero. Excellent cavalier, il avait des manières de riche propriétaire d'hacienda. Cette élé-

gance naturelle contrastait avec son ignorance : Villafuerte ne savait même pas lire. Son frère, qui lui ressemblait beaucoup sous tous les rapports, était chargé de l'administration de leur petit escadron ; administration des plus simplifiées, du reste, puisque chaque soldat recevait une solde élevée, avec laquelle il pourvoyait à tous ses besoins.

Lorsque le général Mendez partait pour une expédition, il emmenait toujours Villafuerte et ses *exploradores* avec lui, et savait tirer d'eux les plus utiles services. Craignait-il une embuscade, voulait-il, par un mouvement hardi, découvrir l'ennemi ou reconnaître le terrain, le général Mendez appelait aussitôt Villafuerte, lui donnait quelques instructions, et l'on voyait ce dernier, suivi de ses intrépides partisans, s'élancer dans la direction indiquée, et accomplir les missions les plus difficiles avec une habileté admirablement secondée par une rare audace et un sang-froid prodigieux.

Les blessures les plus graves semblaient a peine incommoder notre guérillero, dont le corps de fer était infatigable. On racontait de lui des traits fabuleux. Le général Mendez lui montrait une certaine considération, quoique au fond il ne l'estimât que médiocrement.

Villafuerte et ses soudards n'avaient point d'opinions politiques bien arrêtées, mais ils servaient l'Empire parce qu'ils étaient bien payés, et le servaient fidèlement; aussi étaient-ils impitoyablement fusillés, quand ils tombaient entre les mains de l'ennemi. Beaucoup d'entre eux avaient servi dans la bande de Romero, ce fameux guérillero républicain qui donna tant à faire aux soldats du corps expéditionnaire français, et qui finit par être fusillé sur la place de Mixcalco à Mexico.

Le général Mendez avait une entière confiance dans ses *exploradores*; tout en déplorant secrètement d'être obligé de s'en servir, il me confessa qu'avec eux il s'aventurait dans les endroits les plus périlleux, sans rien craindre d'un ennemi dix fois plus nombreux. D'un autre côté, Villafuerte était un homme à craindre; il aurait probablement opéré pour son compte personnel, si l'on avait refusé ses services. Il aurait donné beaucoup à faire en ce cas, et il était préférable de l'avoir pour auxiliaire que pour ennemi, d'autant plus que, dans la guerre de partisans que l'on faisait à cette époque, l'expérience avait malheureusement démontré que les troupes de ligne étaient quelquefois bien inférieures à une bande de hardis guerilleros bien commandés.

Si le général Mendez, malgré sa sévérité en matière d'honneur et de discipline, était forcé, pour ainsi dire, de compter avec des hommes comme Villafuerte, je laisse à penser quels étaient les éléments que les dissidents admettaient dans leur sein.

Les chefs républicains ne pouvaient guère être difficiles ; en conséquence, ils faisaient flèche de tout bois et souvent se voyaient dans l'obligation de fermer les yeux sur les impardonnables abus de leurs dangereux auxiliaires.

Pour combattre avantageusement ces derniers, il fallait des chefs de colonnes, comme le général Mendez, ou des officiers d'une trempe spéciale comme le capitaine Clary, commandant d'une compagnie franche, formée avec des hommes d'élite pris dans les différents corps des troupes françaises.

La compagnie franche du capitaine Clary fit des miracles de valeur et d'habileté dans les contrées limitrophes du Michoacan, sans s'attirer, comme la contre-guerilla du colonel Dupin, l'exécration universelle, par des mesures injustes ou trop sévères à l'égard de l'ennemi, auquel on mêlait quelquefois des neutres, voire même des amis !.... La compagnie du capitaine Clary aurait attaqué à elle

seule, si elle avait pu la rejoindre, toute l'armée républicaine réunie, dite armée du centre, que commandait le tenace Regules, et l'aurait sans doute battue, tellement les républicains étaient arrivés à un état de misère et de désorganisation, par suite de leurs déroutes successives.

La présence seule de la compagnie franche à Querendaro, grande hacienda située à une étape de Morelia, protégeait cette ville lorsque le général Mendez s'en absentait avec la totalité de ses troupes.

Lorsque l'armée française débarqua au Mexique, les zouaves et les chasseurs d'Afrique arrivèrent précédés d'une réputation héroïque et colossale, à cause des mille récits des campagnes de Crimée et d'Italie, dont les traductions sont excessivement populaires chez les Mexicains. Toute exagération à part, les chasseurs d'Afrique répondirent assez bien à ce qu'on attendait d'eux. Leurs chevaux causaient l'admiration de tous. Il serait injuste de croire cependant que les Mexicains leur fussent inférieurs en valeur personnelle ; mais l'organisation à peine ébauchée de la cavalerie républicaine, le mauvais état de ses chevaux et de son armement étaient les principales causes de son infériorité.

J'ai souvent entendu les officiers de la cavalerie libérale, qui avaient combattu contre la cavalerie française à Cholula et à Atlixco, durant le siége de Puebla, raconter ces brillantes actions. Ils avouaient qu'au moment de la charge, ils se croyaient au jugement dernier. Ils ne pouvaient qu'opposer le courage du désespoir contre le formidable choc des chevaux arabes et des terribles coups de sabre des chasseurs d'Afrique. Leurs escadrons sans consistance étaient refoulés comme par un ouragan; la fuite, où beaucoup de soldats cherchaient le salut, n'était guère possible devant les coursiers que montaient les chasseurs.

De là le secret de ces tueries dont on parle encore. Les cavaliers de la frontière, commandés par Quiroga, résistaient bravement; mais qu'espérer des partisans indisciplinés de Carbajal?

VII

Celaya. — La brigade du colonel Quiroga. — Le chef républicain Franco. — Le champ de bataille de la Estancia de las vacas.

Notre colonne, en marchant, soulevait une poussière mélangée de salpêtre dont le terrain voisin de Celaya est rempli. Cette poussière altérait bêtes et gens, ce qui, joint à une forte chaleur, nous faisait désirer ardemment l'arrivée à Celaya.

Cette ville, où nous passâmes la nuit du 21 février, est assez importante. Elle fait partie de la contrée appelée Bajio, une des plus peuplées du Mexique, et dont les villes principales sont : Silao, Leon et Salamanca. Celaya possède des fabriques de *zerapes*, — couvertures de laine, — qui jouissent d'une grande réputation dans le pays.

Le colonel Quiroga se trouvait à Celaya avec sa brigade de cavalerie de la frontière du Nord.

Comme nous, les troupes de Quiroga avaient été forcées d'évacuer les contrées qu'elles garnissaient, puis San Luis, pour se replier sur Queretaro.

L'occasion se présentera plus tard de parler de Quiroga, qui a échappé aux fusillades, et qui, je crois, est appelé à jouer quelque jour un rôle important dans les destinées du Mexique. C'est un vaillant homme, fils naturel du vieux D. Santiago Vidaurri. Il a hérité de toute l'influence et du prestige qu'avait son père dans les provinces du Nord.

Les cavaliers de la Frontière qui venaient de se distinguer peu de jours auparavant, à la Quemada, étaient passablement montés, bien armés et portaient des blouses brunes, fabriquées, dans l'origine, pour les bataillons de chasseurs franco-mexicains.

Celaya possède de magnifiques couvents, dont l'un, où ma batterie était provisoirement casernée, offre surtout un aspect monumental imposant. Comme partout ailleurs, la population était divisée en deux camps politiques, mais les conservateurs y dominaient; aussi la ville n'était pas en odeur de sainteté parmi les républicains.

Un des habitants me conta que, dans une réquisition faite quelques jours auparavant par le

fameux guerillero républicain Franco, il avait été forcé de donner son cheval auquel il tenait beaucoup.

— Aussitôt que notre ville eut été abandonnée par la garnison, me dit-il, Franco entra à la tête d'une bande de cavaliers à l'aspect misérable. Il ne resta que peu de temps dans notre ville ; mais, avant de partir, il fit main basse sur tous les chevaux, fusils et autres objets nécessaires à sa troupe, sans compter l'argent produit par un emprunt forcé, — le tout pris en échange de bons d'une valeur illusoire.

Mon interlocuteur me déclara bonnement qu'il ne penserait pas trop à son cheval s'il avait été obligé de le céder aux Impériaux ; mais qu'il regretterait toute sa vie d'avoir ainsi, bien involontairement, aidé à remonter Franco.

Quand la ville fut réoccupée par les impérialistes, on travailla immédiatement à la mettre en état de défense : on y organisa un bataillon de troupes provinciales, qui se distingua à Queretaro, sous le commandement d'un officier supérieur nommé Gayon. Tout le Bajio, et en particulier Celaya, fournit d'excellents soldats. Le recrutement volontaire s'y pratique avec plus de facilité que partout ailleurs.

Le 22, notre colonne se remit en marche pour Queretaro. La route fut assez agréable jusqu'à Paseo et ne fut signalée par aucun incident remarquable, si ce n'est la vue de plusieurs cadavres de voleurs pendus aux arbres qui bordent la route. Les drôles avaient été surpris par un détachement de cavalerie de Celaya, au moment où ils dévalisaient une diligence. Ils furent tués ou fusillés et ensuite pendus. Leurs cadavres, déjà desséchés, étaient horribles à voir.

Nous passâmes la nuit du 22 au 21 à Paseo, bourg charmant situé à quatre lieues de Queretaro. Nous le quittâmes au point du jour.

Nous arrivâmes bientôt à la *Estancia de la vacas*, lieu célèbre dans les annales de la guerre civile, pour avoir été témoin d'une victoire remportée par le général Miramon (alors qu'il était président) sur les troupes révolutionnaires.

Les dissidents y étaient commandés par Degollado, l'organisateur infatigable des forces militaires du parti républicain. Degollado était une des grandes figures de ce parti; il fut tué par les nôtres, mais après avoir vu le triomphe de la cause qu'il servit avec une constance et une intelligence peu communes.

Les révolutionnaires occupaient une formidable

position qui, de prime abord, paraissait inexpugnable. Miramon n'avait, pour les combattre, que des troupes bien inférieures en nombre, mais assez bien disciplinées. A cette époque, le général était arrivé au point culminant de sa fortune. Il les attaqua avec cette valeur et cette audace qui ont fait sa réputation. Cette fois encore, la fortune lui sourit, il mit les libéraux en complète déroute.

Le général Mendez commandait alors un bataillon de chasseurs à pied, qui se distingua beaucoup à cette affaire. Plusieurs officiers, qui y avaient pris part, nous en racontèrent les péripéties; leur récit enthousiaste nous enflammait tellement que nous appelions de tous nos vœux une nouvelle édition de ce combat, désireux que nous étions de prouver que nous ne le cédions en rien à nos aînés.

VIII

Queretaro. — L'Empereur! — Revue passée par l'Empereur avant notre entrée à Queretaro.— Aspect de Queretaro. — Revue dans la plaine de Carretas des forces impériales réunies avant notre arrivée. — Le 1er bataillon d'artillerie.

Enfin nous aperçûmes Queretaro! On nous apprit que l'Empereur venait au devant de la colonne, pour la passer en revue avant son entrée dans la ville. Ce fut avec une folle joie que nous apprîmes cette nouvelle. Immédiatement on s'apprêta pour bien recevoir le Souverain ; la colonne se forma en bataille sur la route et attendit.

L'attente fut courte. Nous vîmes bientôt un tourbillon de poussière, qui s'avançait rapidement vers nous. L'Empereur s'offrit à nos yeux, entouré d'un brillant état-major dont Marquez et Miramon faisaient partie.

A sa vue, une commotion électrique parcourut la colonne d'nn bout à l'autre; les troupes l'ac-

cueillirent par les cris frénétiques de : *¡ Viva el Emperador !* A ses côtés était le général Mendez, qui lui montrait, avec un orgueil facile à comprendre, les vieilles et fidèles troupes qu'il avait menées si souvent à la victoire.

Les fanfares jouaient l'hymne national, les tambours battaient aux champs. L'Empereur, ému, s'arrêta devant le corps qui portait *son nom*, demanda à toucher le drapeau de *son* bataillon et adressa quelques-unes de ces nobles paroles qui vont au cœur, comme il savait en trouver si facilement en pareilles circonstances.

Les vieux soldats indigènes, qui l'avaient si fidèlement servi jusqu'alors, et qui devaient voir leurs rangs moissonnés quelques jours plus tard en le défendant, y répondirent par des acclamations qui tournaient à la frénésie.

Je me rappellerai toute ma vie, comme si cela était d'hier, le moment où l'empereur Maximilien arriva devant nous et regarda notre batterie avec intérêt.

Qu'il était beau et majestueux, ce noble descendant des Césars germains ! Comme sa taille élevée, ses grands yeux bleus et son blanc visage réflétaient bien la grandeur et la noblesse de son âme !

¡ Viva el Emperador ! tel était le cri qui s'échappait de toutes les poitrines.

J'appris plus tard que l'impression produite sur l'esprit de l'Empereur, par l'aspect de notre colonne et par la réception que nous lui fîmes, avait été des meilleures; il comprit qu'avec un pareil renfort on pouvait encore espérer la victoire, et il regretta amèrement de ne pas avoir connu plus tôt ces troupes nationales si modestes, mais trop négligées par ses ministres, et qui allaient prouver leur dévouement à son auguste personne.

La revue terminée, nous entrâmes à Queretaro. Cette ville, d'une certaine importance, ressemble à toutes les villes de l'Amérique espagnole : on y voit des rues coupées à angles droits, de nombreuses églises ou anciens couvents, d'une architecture où les styles mauresque et gothique sont mélangés, et dont les dômes et les tours, vus de loin, donnent au voyageur qui ne serait pas habitué à parcourir ces contrées, une fausse idée de l'importance rénlle de la ville.

La population, où l'élément conservateur dominait, nous reçut fort bien: enfin, voilà de véritables troupes nationales, disait-on, et les vieux habitants nous confessaient, peut-être avec trop de partialité, qu'ils n'en avaient pas vu de

semblables, depuis la guerre contre les Américains.

Je croyais trouver à Queretaro quelques-uns de ces corps, nouvellement organisés, dont nous avions tant entendu parler, et des troupes au moins plus brillantes que les nôtres; il n'en fut rien. La fatale politique des premières années de l'Empire, les derniers désastres, la retraite du corps expéditionnaire et des légions étrangères, le licenciement des bataillons de chasseurs franco-mexcicains avaient laissé l'Empire au dépourvu, et, sans l'arrivée de nos troupes du Michoacan, l'ennemi n'aurait pu être arrêté que sous les murs de la capitale; les troupes concentrées à Queretaro n'étant ni assez nombreuses, ni en état de pouvoir entreprendre une campagne sérieuse. Du reste, pour m'en assurer, on me conseilla d'aller assister à la revue de ces dernières réunies dans la plaine de Carretas, au sud de la ville, où l'Empereur s'était dirigé après nous avoir reçus.

Aussitôt que les exigences du service le permirent, j'y courus à cheval et j'arrivai à temps pour voir le défilé. Je fus cruellement désillusionné.

En tête marchait la 3e compagnie du génie, dont la bonne tenue me frappa. Vint ensuite un autre corps auquel je portais un intérêt facile à

comprendre : les *chasseurs franco-mexicains;* ce petit bataillon était le reste des corps connus sous le nom de chasseurs du Mexique, licenciés au moment où cessa l'Intervention, et dont beaucoup d'officiers, sous-officiers et soldats étaient détachés de l'armée française.

J'aurai, plus d'une fois, l'occasion de parler de cette vaillante petite troupe.

La garde municipale de Mexico parut après, Elle était commandée par le jeune et chevaleresque Rodriguez, ancien officier de l'Empereur, et qui, ainsi que la plupart de ses officiers, devait bientôt trouver une mort glorieuse.

Les autres corps dignes de remarque étaient le 7e de ligne, les tirailleurs de la frontière et le bataillon de Celaya. Ce dernier avait un nom glorieux dans les annales militaires du pays.

Le bataillon provincial de Celaya avait été, dès son origine, un des meilleurs appuis du pouvoir des vice-rois. Son dernier colonel, Iturbide (la terreur des insurgés de l'époque), devint empereur. L'histoire et le caractère de ce souverain éphémère offrent d'extraordinaires points de ressemblance avec l'histoire et le caractère de Murat.

Le bataillon de Celaya, qui était au siége de Queretaro, avec ses blouses brunes et son piètre

accoutrement, ressemblait peu à l'ancien bataillon de Celaya, qui devint, à Mexico, la petite garde prétorienne de l'empereur Iturbide; mais, du moins, il ne lui cédait en rien comme valeur; il le prouva, du reste, quelques jours après la revue dont je parle.

La cavalerie vint à son tour et me désillusionna encore davantage. Il n'y avait guère que le régiment de l'Impératrice, commandé par des officiers pleins de bravoure et de distinction, un escadron de la garde municipale de Mexico et un autre de hussards austro-mexicains qui méritassent véritablement le nom de cavalerie régulière; le reste n'était que de la *chinaca verde*, comme disaient ironiquement les vieux officiers d'une époque meilleure en faisant allusion à la *chinaca roja*, surnom donné aux bandes indisciplinées de cavaliers républicains vêtus de blouses rouges, pour lesquels les nôtres professaient le plus profond mépris.

Le mauvais état des chevaux, l'organisation toute récente de quelques escadrons et la composition plus médiocre encore de quelques autres portant le nom d'auxiliaires et de gardes rurales, leur ôtaient toute importance le jour d'une bataille sérieuse; ils étaient bons, tout au plus, pour servir d'éclaireurs.

Nous nous en consolions en pensant, qu'en définitive, ils valaient tout autant que nos adversaires.

Je dois cependant excepter de cette dernière classification deux régiments de volontaires, recrutés dans les province de la frontière du nord. C'était ces braves cavaliers du colonel Quiroga, pleins d'élan, vaillamment commandés, bien armés et nouvellement équipés, dont j'ai déjà parlé.

L'artillerie ne répondait en rien à ce que j'attendais d'elle.

Bien souvent, en venant à Queretaro, nous pensions avec tristesse à la piètre figure que notre batterie ferait en regard de celles réunies dans cette ville. Mais il n'en fut rien. Si le matériel des autres batteries était en assez bon état, le personnel, improvisé par le colonel Arellano et commandé par des officiers rouillés pour la plupart dans une longue non-activité, était médiocre, et nos artilleurs, avec leurs uniformes d'ancien règlement (uniformes copiés sur le modèle français), avaient encore bonne apparence.

Heureusement, l'artillerie s'améliora chaque jour, grâce aux soins du colonel Arellano, nommé général par l'Empereur durant le siége. L'activité et l'intelligence hors ligne du général Arellano devinrent proverbiales.

Nous aurons souvent l'occasion de reparler de ce personnage, auquel s'est attaché une grande célébrité pendant et après les évènements qui causèrent la chûte de l'Empire. Pour le moment, je dirai que jamais chef de corps n'eut un prestige aussi grand sur ses subordonnés que le colonel Arellano. Ses vastes connaissances dans l'arme, ses brillants antécédents, sa distinction et sa valeur lui donnaient une supériorité incontestable et incontestée. Nous n'avions que quarante pièces, mais nous attendions deux autres batteries qui devaient accompagner un convoi formé dans la capitale.

IX

Service funèbre pour le repos de l'âme de Joachim Miramon. — Exécution de Joachim Miramon. — Le désastre de San Jacinto. — Exécution des gendarmes impériaux de Guadalajara.

Le lendemain de notre arrivée à Queretaro, il y eut à l'église San-Francisco un service funèbre pour le repos de l'âme de Joachim Miramon, frère du général Miramon. Tous les officiers furent invités à y assister. L'Empereur honora la cérémonie de sa présence. L'église contenait, en outre, beaucoup de partisans de l'Empire.

Les circonstances qui causèrent la mort de Joachim Miramon méritent bien quelques détails.

A la malheureuse affaire de San Jacinto, deux régiments de notre cavalerie, le 2e et le 9e, organisés à la hâte avec des escadrons de gardes ruraux, s'enfuirent à la suite d'une panique et mirent le désordre parmi l'infanterie. Le général

Miramon était désespéré ; ses efforts, pour arrêter l'ennemi et la fuite des siens, avaient été infructueux. Un corps républicain, dont nous reparlerons plus tard, — les chasseurs de Galeana, — armé de carabines américaines à seize coups, faisait sur les nôtres un feu nourri et meurtrier. Miramon, à pied, pointa les derniers coups de canon. Sachant que son frère Joachim venait d'être blessé grièvement au pied, il courut à lui et lui ordonna de se retirer du champ de bataille. Joachim insista pour rester et soutenir la retraite avec ses tirailleurs, mais le général Miramon répéta son ordre formel et Joachim monta dans une calèche.

Peu d'heures après, Joachim tombait entre les mains des républicains, qui le conduisirent à l'hacienda de Tepetates, où il se trouvait encore quand Juarez apprit que Miramon, qui avait pu rejoindre les troupes du général Castillo, sur la route de San-Luis, venait de prendre sa revanche à la Quemada, le 1er février 1867.

Dans cette action, un jeune général des républicains se fit tuer en chargeant bravement à la tête d'une colonne de cavalerie. Son cadavre, recueilli par les impériaux, fut enseveli respectueusement par ordre de Miramon.

Malheureusement pour Joachim, des républi-

cains désirant faire de ce jeune chef, mort avec honneur, un martyr de leur cause, crièrent bien haut qu'il avait été fusillé par ordre des généraux de l'Empire, et qu'il fallait le venger sur la personne de Joachim Miramon.

C'était une erreur ou une infamie, mais Joachim Miramon la paya de sa vie. Les républicains se saisirent de ce prétexte pour se débarrasser d'un des cinq frères, qui leur avaient fait une guerre sans merci.

Joachim Miramon eut quelques heures de la nuit pour se préparer à la mort. Il déclara qu'il avait une jambe mutilée et qu'il ne pourrait même pas marcher au supplice. Ce fut en vain!

Il demanda à voir le colonel Montesinos et plusieurs autres officiers de la division républicaine, dite division du Nord. Tout fut inutile. On lui fit répondre que l'on n'avait pas besoin de l'entendre; alors, Joachim prit bravement son parti, se disposa à mourir et écrivit à sa femme et à son frère.

L'heure fatale sonna vite, hélas! Il n'était pas encore jour quand on vint chercher le prisonnier. Joachim Miramon passait généralement pour manquer de valeur personnelle et faire ainsi exception parmi ses frères. On racontait, à ce propos, que

plus d'une fois son frère le Président lui en avait fait de publics et sanglants reproches; aussi sa conduite à San-Jacinto avait-elle étonné tout le monde. On s'attendait donc à le voir mourir piteusement; il n'en fut rien, au contraire. Arrivé sur le lieu de l'exécution, il demanda à s'appuyer contre un mur, car un de ses pieds était mutilé, et il voulait recevoir la mort debout. Il la reçut avec un courage qu'on n'aurait jamais attendu de lui.

Ses dernières volontés furent fidèlement exécutées, et l'administrateur de l'hacienda recueillit le corps.

Miramon, en apprenant la mort de son frère, ressentit autant de douleur que de colère. Il lança à cette occasion, une proclamation énergique dans laquelle le style du colonel Arellano était facile à reconnaître, et qui se terminait par ces paroles de Brennus : *¡Hay de los vencidos!* Malheur aux vaincus !

La déroute de San-Jacinto, si féconde en malheurs pour nous, est la troisième et dernière bataille que Miramon perdit dans le cours de sa brillante carrière. Elle coûta non-seulement la vie à Joachim Miramon, mais encore aux gendarmes impériaux de la section de Guadalajara. Cette sec-

tion se composait d'environ trois cents hommes à pied et à cheval, français et mexicains; mais les premiers y dominaient. Elle avait été organisée primitivement par M. Berthelin, officier français de beaucoup de valeur, passé au service de l'Empire, et qui a laissé de terribles souvenirs dans le Jalisco. Les républicains réussirent à le tuer dans une action très-chaude qui eut lieu sur la route de Colima à Guadalajara, action dans laquelle périt aussi le comte de Moynier-Chamborand, vaillant officier s'il en fut.

Quelques jours avant San-Jacinto, la gendarmerie s'était admirablement conduite à la prise de Zacatecas. En conséquence, au combat suivant, on la mit à l'avant-garde. Malheureusement, le commandant Berthelin n'était plus là, et son successeur n'était pas à la hauteur de sa mission. La fatalité aidant, la gendarmerie succomba entièrement, mais avec honneur, devant ces cavaliers républicains armés de carabines américaines à seize coups, dont j'ai déjà parlé.

Ceux des gendarmes qui ne furent pas tués furent faits prisonniers ; très-peu s'échappèrent.

Quelques jours après la bataille, les prisonniers des républicains étaient en train de laver leur linge et de s'installer, avec cette intelligence et

cette activité particulières aux vieux soldats d'Afrique, — presque tous sortaient des rangs de l'armée française, — lorsqu'on vint leur annoncer qu'ils allaient être fusillés, selon l'ordre du citoyen président de la République. En même temps, le bataillon qui les gardait prit les armes, tant pour prévenir une tentative désespérée que pour mettre à exécution l'ordre qui venait d'arriver.

Les malheureux prisonniers étaient frappés de stupeur ou en proie aux angoisses atroces qui précèdent ces morts affreuses. Quelques-uns, faibles de caractère, offraient maintenant de servir la République avec la même fidélité qu'ils avaient servi l'Empire, si l'on voulait seulement leur laisser la vie ; d'autres s'exaltaient ou cherchaient à s'étourdir en chantant la *Marseillaise*.

On en fit l'appel, puis on les mena par petits pelotons sur le lieu de l'exécution et la fusillade commença. Ces malheureux, en partant, étreignaient avec désespoir leurs frères d'armes dont le tour n'était pas encore arrivé, mais qui ne devait pas tarder, et se bandaient mutuellement les yeux.

On appliquait deux canons de fusils sur le crâne de chacun et... on pressait la détente. L'exécution allait plus vite ainsi; cependant elle dura

deux heures. Les officiers de la division du Nord, parmi lesquels il s'en trouvait quelques-uns qui avaient assisté au siége de Puebla et qui estimaient beaucoup ces malheureux, pleuraient comme des enfants. Leur émotion se communiquait aux soldats.

Enfin, l'exécution terminée, la nuit vint couvrir de son voile ce charnier humain, où se trouvaient plus de cent cadavres sanglants, presque nus et affreusement mutilés.

Aux reproches qu'on leur fit, les républicains répondirent que ces hommes étaient des mercenaires, et qu'ils s'étaient vengés sur eux des nombreuses exécutions de ce genre faites par l'Intervention et l'Empire.

Ne pas considérer l'Empire comme belligérant était plus que ridicule, et faire des exécutions comme celle de la gendarmerie c'était dépasser indignement la sévérité des lois de la guerre, que l'Empire n'appliquait que contre les corps irréguliers qu'on nomme *guerillas*, et qui sont aux troupes permanentes ce que les corsaires sont à la marine militaire.

Pour les républicains, nous étions des traîtres ne méritant aucune considération, comme ayant appelé l'étranger à notre secours. Ils soulignaient

surtout cette dernière circonstance, en ayant soin de dénaturer l'Intervention aux yeux du vulgaire, qui la confondait avec une invasion.

Je tiens les détails qui précèdent des officiers du bataillon de Nuevo-Léon, qui assistèrent à l'exécution et m'en racontèrent les incidents lorsque, après l'occupation de Queretaro, je fus prisonnier sous leur garde à San-Luis-Potosi.

Nous avions encore quelques gendarmes à Queretaro ; on tenta même de les réorganiser, mais on n'avait aucun officier sérieusement capable d'une pareille tâche. Du reste, cette gendarmerie avait complétement perdu son caractère et sa destination première. C'était plutôt un corps franc qu'autre chose. Les nouvelles recrues avaient été acceptées sans examen de moralité. Il y avait d'excellents soldats sortant du corps expéditionnaire ; mais, parmi eux, s'étaient glissés certains hommes qu'on nomme *pratiques*, en style de troupier et les survivants de San-Jacinto étaient terriblement démoralisés.

La gendarmerie coûta fort cher durant le siége et ne fit rien de remarquable parce qu'elle fut toujours mal commandée. Il s'y trouvait cependant quelques hommes hardis qui se distinguèrent, entre autres un jeune sous-lieutenant nommé

Baillet, ex-sous-officier de chasseurs d'Afrique, et deux Mexicains : l'adjudant sous-officier Esparza et un certain Pedro Marquez.

X

Banquet offert par l'Empereur aux officiers supérieurs de la division Mendez. — Organisation générale. — Queretaro avant le siége.

Peu de jours après notre arrivée, l'Empereur offrit un banquet au général Mendez et aux officiers supérieurs de notre brigade.

La fête fut imposante, et les officiers, traités avec distinction, sortirent enchantés du Souverain, que la plupart voyaient ainsi pour la première fois.

Tous ces braves officiers, le général Mendez en tête, combattaient à outrance les républicains, depuis la révolution d'Ayutla, c'est-à-dire cinq ans avant l'Intervention française, sans jamais demander quartier et passant souvent par les plus dures alternatives.

L'Empereur ne les connaissait point avant Que-

retaro. Il n'en faisait guère cas alors, placé qu'il était dans un entourage de libéraux et d'étrangers haineux ou ignorants des bons éléments militaires du pays, entourage qui jugeait les troupes du Michoacan d'après celles qu'on connaissait sous le nom d'auxiliaires, et sur le dépôt d'officiers de la capitale, qu'on n'avait ni le courage ni la volonté d'épurer, et qu'on laissait croupir dans la misère. Dans ce fatal entourage, il était de bon ton de haïr et de mépriser les derniers débris de l'armée indigène, et de considérer leur réorganisation comme impossible.

Après le banquet, on tint chez l'Empereur un conseil de guerre où il fut résolu, d'après ce que j'appris plus tard, qu'on sortirait de la ville le 26 février pour aller à la rencontre d'Escobedo qui venait du Nord, avec le gros des forces républicaines, et qu'on reviendrait ensuite sur Corona et Regules, qui arrivaient par Acambaro, en suivant la route prise par la brigade de Mendez.

Si l'on avait exécuté ce plan, le triomphe des armes impériales semblait assuré; mais des motifs qui me sont inconnus nous retinrent dans Queretaro. A cette faute vint s'ajouter celle de garder la défensive lorsque l'ennemi se présenta.

En attendant, on s'occupa de compléter notre

organisation. Nous en avions grand besoin. On remania les cadres, on augmenta l'effectif de quelques corps par trop affaiblis, et l'on organisa, les différents services, du mieux que l'on put.

On s'y prenait bien tard, et les éléments n'abondaient pas!

Une des grandes difficultés était de contenter les principaux chefs, tous ambitieux de commandements importants.

Miramon, que son prestige, son caractère et le fait d'avoir été président de la République, rendaient plus difficile à traiter comme subordonné, reçut le commandement de toute l'infanterie, dont on fit deux divisions. Celui de la cavalerie échut au général Méjia; elle formait trois petites brigades. Le colonel Arellano garda le commandement de l'artillerie, et le colonel Reyes fut chargé de celui du génie.

Le général Castillo, qui commandait une division d'infanterie, remplaça le général Marquez comme chef d'état-major général, lorsque ce dernier partit pour Mexico.

On créa une brigade d'élite mixte, pour former la réserve, et le commandement en revint naturellement au général Mendez. Elle était composée ainsi : 3e compagnie du génie, bataillons de l'Em-

pereur et 3e de ligne, régiment de dragons de l'Impératrice, escadron de hussards, escorte de l'Empereur. On y attacha ma batterie. J'eus donc la satisfaction de rester avec notre vaillant chef du Michoacan.

Le tout, réuni, ne montait pas à 9,000 hommes. C'était avec cet embryon d'armée que l'Empereur Maximilien voulait tenter de sauver l'Empire ou, du moins, succomber avec gloire, en cas de malheur.

On attendait encore le général Olvera, l'homme le plus influent après Méjia dans les montagnes voisines de Queretaro, et qui devait amener avec lui deux ou trois mille indiens montagnards.

Les derniers jours furent employés à cette organisation, à laquelle prit une grande part le vieux chef politique de la frontière, D. Santiago Vidaurri, nommé ministre de la guerre.

On passa des revues. Le général Mendez réunit dans la plaine de Carretas toutes les troupes qu'il avait amenées à Queretaro pour faire ses adieux à celles dont il allait être séparé.

Comme à Morelia, on forma le carré. Le général Mendez prononça, d'une voix sonore comme un clairon, une mâle harangue qui plut à tous et émotionna surtout ceux qui devaient momen-

tanément se séparer de lui; c'étaient les bataillons de Zamora, d'Iturbide, le 12e de ligne, les 4e et 5e régiments de cavalerie et plusieurs escadrons irréguliers; ensuite il prit le commandement de la brigade de réserve.

Miramon et Mejia passèrent aussi en revue leurs troupes respectives.

Dans l'hypothèse d'un prochain départ pour l'intérieur, on mit la ville à l'abri d'un coup de main, au moyen de fortes barricades.

Queretaro est la clef de la partie centrale du Mexique. Les troupes de l'Intervention avaient mis à profit sa situation excellente, qui en fait le point de jonction de plusieurs routes venant du Nord et de l'Occident, pour y établir une base d'opérations, des magasins et un hôpital.

Queretaro couvre jusqu'à un certain point la capitale; mais c'est une ville ouverte et dominée de tous côtés par des montagnes, excepté toutefois, à l'ouest, où se trouve le Cerro de la Campana, hauteur isolée, assez rapprochée de la ville, et dominant la plaine ainsi que la route de Celaya.

Durant les jours qui précédèrent le siége, Queretaro offrait beaucoup d'animation. La présence de l'Empereur, la réunion des troupes et la fièvre d'un enthousiasme politique momentané en étaient

les causes principales. J'ai déjà dit que la majorité de la population nous montrait la plus vive sympathie; plus tard je prouverai comment cette sympathie se convertit en dévouement à la cause impériale.

Lorsque l'Empereur se lança hardiment dans le péril pour essayer de sauver l'Empire, au lieu de s'embarquer comme on le lui conseillait, cette résolution chevaleresque plut à tout le monde et principalement aux habitants de Queretaro, où il vint se mettre à la tête de ses derniers fidèles. On lui fit une réception enthousiaste. L'Empereur, qui avait besoin, plus que jamais, dans ces moments suprêmes, de marques de sympathie et de démonstrations d'encouragement, en fut vivement touché. De là le secret de cette affection qu'il professait pour Queretaro, qu'il appelait sa *querida*, et de la résistance qu'il opposait lorsqu'on lui proposait de l'évacuer et de l'abandonner à l'ennemi. Il craignait, — et l'avenir justifia ses craintes, — que les républicains ne se vengeassent sur cette population de la résistance qu'on leur faisait, et ne lui fissent payer bien cher son adhésion à l'Empire.

Le théâtre de Queretaro profita de notre présence pour donner quelques représentations très-courues. La salle est belle; il n'y manquait pas de

jolies femmes et de nombreux uniformes. On y représenta quelques pièces traduites du répertoire français, entr'autres *Mathilde*, drame tiré d'un roman d'Eugène Sue, et qui fut assez bien rendu.

J'ai déjà dit que notre littérature règne au Mexique. Cela est si vrai, que l'on doit ajouter qu'elle y règne un peu trop au détriment de la littérature espagnole. La plupart des pièces du répertoire parisien sont jouées avec un grand succès; malheureusement les traducteurs mexicains, malgré le talent de quelques-uns, ne sont pas toujours heureux dans le choix des pièces. Ils cèdent trop aux goûts de l'époque; ils négligent les œuvres de meilleure facture et de plus de substance, pour s'attacher aux pièces à grand succès, mais d'une valeur douteuse. Ce n'est point heureusement la règle générale.

Bien souvent, j'ai revu avec plaisir dans la capitale ou dans les villes de l'intérieur, *l'Eclat de rire*, *la Joie fait peur*, *la Dame aux Camélias*, de grands succès des boulevards tels que : *le Bossu* (el Jorobado), *la Grâce de Dieu*, ou des vaudevilles égrillards, bien traduits et souvent bien joués par des troupes mexicaines ou espagnoles.

L'Alameda, belle promenade où l'Empereur se montrait quelquefois, était fréquentée par de bril-

lants cavaliers en costume national et aux selles argentées, ainsi que par les meilleures familles de province.

Les établissements connus sous le titre plus ou moins légitimé de *fondas francesas*, étaient remplis d'officiers insouciants de l'avenir, ennemis du silence, mais amis du jeu, qui tentaient la fortune au *monte* (espèce de lansquenet). D'autres couraient les chances non moins hasardeuses des bonnes fortunes. C'est la cause pour laquelle on voyait tant de jeunes officiers assister, avec un recueillement édifiant, aux messes du matin et faire *el oso* (l'ours) le soir sous les balcons.

La chronique raconte que, le siége aidant, plus d'une intrigue arriva au dénouement, et que plus d'un héros blessé fut soigné par de belles mains, ce qui aida puissamment à sa guérison. D'autres, moins heureux, frappés à mort par l'ennemi, furent au moins ensevelis avec soin et pleurés par de beaux yeux. Leurs cadavres ne furent point jetés dans une fosse inconnue, mais enterrés dans un endroit réservé, où l'on va quelquefois s'agenouiller et évoquer de tendres et douloureux souvenirs...

Enfin, vers le 5 mars, on annonça l'arrivée de l'ennemi,

Les derniers préparatifs furent activement poursuivis pour tenter, avec le plus de chances possibles, le sort d'une bataille décisive.

Amis et ennemis comprenaient que l'on touchait au moment suprême où allaient se décider le sort de l'Empire et les destinées de plusieurs millions d'hommes. . . . . .

. . . . . .

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

LE SIÉGE

DEUXIÈME PARTIE

—

LE SIÉGE

I

L'ennemi : — Le senor A. — Les conservateurs mexicains. — Un scapulaire de Notre-Dame del Pueblito.

Le 4 mars, l'arrivée de l'ennemi nous fut signalée. Il approchait simultanément par la route de San-Luis-Potosi, sous le commandement d'Escobedo, et par celle d'Acambaro, sous le commandement de Corona.

Vers le soir, je rencontrai un officier des dragons de l'Impératrice. Il était porteur de l'ordre donné à son régiment de faire affiler les sabres. C'était bon signe, et le brave jeune homme en paraissait tout joyeux.

L'ordre de se tenir prêt pour la marche arriva en effet quelques heures plus tard, avec celui de n'emporter aucuns bagages. Il n'y avait plus de doutes : nous allions sortir de la ville pour aller à la rencontre des républicains.

Avant le départ, je me rendis à mon logement pour régler différentes choses et faire mes adieux à mon hôte, le senor A... Mais je dois dire comment je fis la connaissance de cet excellent homme.

A mon arrivée à Queretaro, j'envoyai mon ordonnance prendre possession du logement auquel un billet de la Préfecture me donnait droit, et, aussitôt que les exigences du service me le permirent, je courus voir l'installation de mon modeste équipage d'officier de l'Empereur, sans oublier celle d'un brave animal dont les flancs, hélas! sont sans doute en ce moment piqués par l'éperon de quelque cavalier républicain. Je m'aperçus, alors, qu'Oviedo, mon ordonnance, s'était trompé. La maison voisine était celle qui se trouvait dans l'obligation, non toujours agréable, de loger provisoirement un militaire.

Oviedo s'en excusa assez bien, en me prouvant que la cause de cette erreur n'était pas entièrement sienne ; qu'il ne savait lire que les caractères

imprimés, et encore fallait-il que ceux-ci fussent bien gros; que moi seul étais le vrai coupable, puisque, ayant eu maintes occasions de reconnaître son ignorance, je l'avais chargé d'une mission si difficile. Oviedo était un vieil artilleur, bon carrossier de son état, serviteur dévoué, qui n'avait jamais déserté pendant ses dix-huit ans de service, et dont les pieds avaient été à moitié dévorés par des insectes appelés *chiques*, dans la guerre contre les *Pintos*, sous Santa-Anna. En un mot c'était un soldat de *confianza*, comme on disait dans la petite armée impériale; aussi je ne grondai pas beaucoup, mais assez cependant pour que le senor A... m'entendit, et, au moment où je donnais l'ordre de transporter mon équipage dans la maison voisine, il vint me prier de n'en rien faire si je ne voulais point le désobliger. Je me rendis à une invitation si gracieuse et m'installai sans trop me faire prier.

Depuis ce jour, le senor A... et moi nous devînmes de véritables amis, et notre amitié dura jusqu'à sa mort, arrivée il y a peu de temps.

Sa famille et ses amis, qu'il réunissait le soir dans une *tertulia* agréable, faisaient des vœux pour le *senor Emperador*, comme ils appelaient l'empereur Maximilien; ils craignaient que, après notre

départ, la ville ne fût laissée sans défense et ne devînt facilement la proie de Carbajal. Ce dernier était venu l'attaquer quinze jours auparavant, mais, heureusement, il avait été repoussé par le général Méjia. Tous avaient réellement à se plaindre de la guerre civile qui leur faisait éprouver des pertes considérables de toutes sortes. — Le siége acheva de les ruiner ou à peu près. — Ils redoutaient surtout une entrée des républicains dans la ville. Ce sera, disaient-ils, de nouveaux emprunts forcés, de nouvelles réquisitions sans fin et de nouvelles insolences à supporter.

Comme tous les conservateurs de tous les pays, ils se fiaient trop sur le gouvernement, qu'ils ne secondaient pas assez, dans la crainte, bien facile à comprendre, de se compromettre d'une manière dangereuse pour leurs intérêts, si les choses changeaient tout à coup, comme il arrive si souvent. L'abstention, voilà ce qui perd partout les conservateurs. Il n'en était pas de même pour les républicains; ceux-ci, plus remuants, plus actifs, n'ayant que peu de chose à perdre, ne craignaient point d'engager une partie. S'agissait-il d'un plébiscite, les conservateurs s'abstenaient, les républicains votaient plutôt deux et même trois fois qu'une; au besoin, ils s'imposaient par la violence.

Les dernières nouvelles de la santé de l'impératrice Charlotte occupaient particulièrement les femmes, qui avaient entendu parler des capacités politiques de la belle et intéressante souveraine.

Dans ces circonstances critiques ce fut un grand malheur pour l'Empire, que cette fatale maladie de l'impératrice Charlotte. Son âme de feu aurait ranimé les plus découragés. Ses conseils, éclairés comme ceux d'un homme d'État, auraient eu une influence très-grande et à coup sûr très-utile sur les mesures de salut général ; enfin sa présence dans la capitale aurait obligé le général Marquez à secourir Queretaro, lorsqu'il devait le faire.

Toutes les Mexicaines du parti conservateur aimaient et plaignaient l'Empereur et l'Impératrice, sur lesquels le malheur menaçait de s'appesantir tout à fait.

Au moment de me séparer, non sans émotion, du senor A..., dont le caractère et les idées me rappelaient les vieux chrétiens de l'ancienne Castille, sa vieille et respectable épouse m'apporta un scapulaire venant d'un endroit voisin de Queretaro, nommé *el Pueblito*, lieu célèbre par les pélerinages qu'y faisaient les gens pieux pour y honorer une image de Notre-Dame. Dans sa foi en

la puissance de ce scapulaire, la bonne dame lui donnait des vertus tellement puissantes qu'il se transformait en véritable talisman : « Notre-Dame del Pueblito, me disait-elle, ne peut manquer de protéger celui qui portera ce scapulaire au cou. »

Cette croyance plus ou moins superstitieuse à l'influence que peuvent avoir certains objets réputés saints ou sanctifiés, qu'on retrouve chez les anciens païens comme chez les modernes chrétiens, est digne de remarque. Les amulettes des sauvages, les reliques des mahométans, celles des chrétiens, n'ont pas d'autre origine que cette foi naïve qui ne prend pas toujours sa racine dans l'ignorance, mais plutôt dans une disposition de l'esprit de l'homme à croire, dans sa crainte de l'inconnu, qu'on peut combattre ou faire dévier les arrêts du destin. La naïve religion de quelques soldats me fit remarquer cette superstition. Je la retrouvai un peu défigurée chez des hommes vraiment remarquables par leur instruction et l'indépendance de leur caractère, qui portaient, avec un respect mystique, des cheveux, des fleurs, l'image d'une personne chère ou différentes choses dans lesquelles ils mettaient une confiance qu'ils n'avouaient pas toujours avec franchise, mais qui n'en existait pas moins.

Un officier de chasseurs franco-mexicains, ancien sergent de zouaves, sceptique de la pire espèce, qui ne croyait ni à Dieu ni au diable, portait une image de Notre-Dame de Guadalupe, qu'on lui avait donnée je ne sais comment, et dont il ne savait même pas prononcer le nom, dans son ignorance de la langue espagnole. Sa vénération pour cette image lui attira un moment les plaisanteries de ses camarades. Je dis un moment, car cet homme, très-brave, connaissant à fond l'escrime, témoigna tout son déplaisir d'entendre ces sortes de plaisanteries, et comme ses amis le craignaient, ils le laissèrent tranquille.

J'acceptai cependant avec plaisir le souvenir de ma bonne hôtesse, et me passai au cou son scapulaire que j'avais encore à la fin du siége.

II

En bataille!... — L'Empereur remet un drapeau au bataillon d'Iturbide. — Le Cerro de la Campana. — Le quartier général. — Le colonel Lopez.

La nuit du 5 au 6 mars fut employée aux préparatifs du combat, et lorsque le jour parut, il nous trouva formés en bataille devant la ville.

Notre position formait un triangle dont le Cerro de la Campana, forte élévation isolée dont j'ai déjà parlé et qu'on commença aussitôt à garnir de quelques canons, était le sommet, et dont la base était la ville. La petite armée impériale regardait ainsi les routes de Celaya et de San-Luis, par où venait l'ennemi. Je ne fatiguerai pas les lecteurs par les détails de tous nos mouvements.

Contre notre attente, on ne nous conduisit pas au combat. Ce fut une grande faute, comme on le verra plus tard. Les républicains ne nous attaquè-

rent point sur-le-champ et mirent à profit notre indécision, — l'indécision est la moitié de la défaite en pareilles circonstances, — pour augmenter leur effectif des renforts qui leur arrivaient à marches forcées.

Parfois la vue des républicains formés en bataille, ou des nuages de poussière qui s'élevaient de leur côté, nous faisaient croire à une attaque ; mais, le lendemain nous apprenions, par des déserteurs ou des espions, que ce mouvement avait été causé par une revue passée en l'honneur d'une fête républicaine, ou pour célébrer l'arrivée de nouveaux renforts.

La brigade de réserve, à laquelle ma batterie était attachée, changeait souvent de place. On nous fit d'abord occuper *l'Alameda* (promenade publique), puis l'hacienda de la Capilla ; l'ennemi paraissant se masser décidément vers le Nord, on nous envoya de ce côté et nous passâmes plusieurs nuits dans les terres labourées qui s'étendent entre le Cerro de la Campana et Queretaro.

Miramon et Arellano conseillaient à l'Empereur d'attaquer vigoureusement pour en finir une bonne fois, mais leur influence sur l'esprit du souverain était loin d'égaler celle du général Marquez, chef d'état-major. L'Empereur avait

une foi aveugle dans l'expérience de ce dernier, qui, grâce à son influence et à sa position, était le véritable général en chef et refusait d'attaquer. D'un autre côté, on attendait toujours le général Olvera avec ses montagnards.

L'attente semblait longue à tout le monde, et parfois une sorte de recueillement paraïssait succéder à l'enthousiasme. Tous, depuis l'Empereur jusqu'au dernier soldat, comprenaient que le sort de l'Empire et le nôtre dépendait des chances d'une bataille et qu'il fallait absolument gagner celle qu'on offrait à l'ennemi.

L'Empereur avait établi son quartier général sur le Cerro de la Campana et couchait sur la dure, enveloppé comme tout le monde dans son *zerape* national aux couleurs bariolées.

Tous les jours dès le matin il visitait les lignes. A sa vue, les soldats couraient aux armes et lui rendaient les honneurs avec enthousiasme. Il avait pour habitude de s'arrêter devant le premier soldat venu, de l'interroger et de lui demander si la solde, le café et les vivres avaient été distribués, sinon il chargeait le général Marquez de réprimander vertement le chef de corps qui négligeait ses soldats. Ces derniers ne comprenaient rien à une pareille conduite; jamais ils n'avaient

été si bien traités. L'Empereur visitait aussi les avant-postes et s'exposait aux balles des tirailleurs ennemis avec un sang-froid que tout le monde admirait.

Parmi les incidents de ces jours mémorables pour moi, je me rappellerai toujours la remise d'un drapeau au bataillon d'Iturbide. Un matin, au lever du soleil, le général Mendez arriva devant le front de ce bataillon, suivi d'une nombreuse suite d'officiers de la brigade de réserve, avides de voir le spectacle toujours pathétique de la remise d'une bannière. Le général annonça aux soldats l'honneur qui leur était réservé, montra le drapeau que l'Empereur leur confiait et que tous devraient suivre et défendre jusqu'à la mort.

L'Empereur arriva bientôt, suivi de Marquez et de son état-major, prit le drapeau des mains du général Mendez, et, le présentant aux soldats, parla en digne descendant de Rodolphe de Hapsbourg. Ses paroles de gloire, d'Empire et de patrie, prononcées en bon castillan, avec un léger accent allemand, et cet air de dignité suprême qui lui était particulier, furent semées dans un bon terrain. Ces soldats indigènes, ordinairement si indifférents en matière politique, en étaient arrivés à l'adorer comme un dieu, tant leurs natures

simples et bonnes s'ouvrent à la confiance et engendrent le dévouement.

J'allai quelquefois, pour affaires du service, au Cerro de la Campana, où se trouvait le quartier général. Cette position, déjà respectable, devenait plus forte chaque jour au moyen de fortifications passagères qu'on y élevait.

En examinant attentivement le sommet du Cerro de la Campana, on y voyait encore des traces de travaux défensifs établis par ordre des vice-rois. Ce point et le couvent de la Cruz, situé à l'autre extrémité de la ville, lesquels seront maintenant célèbres dans l'Histoire, étaient alors occupés par les soldats royaux, dont la présence mettait Queretaro à l'abri du danger d'être enlevé par les partisans insurgés, aussi pillards que ceux d'aujourd'hui.

Sur le Cerro de la Campana, se réunissaient souvent l'Empereur, Miramon, Marquez, Mejia, Mendez, Castillo et Arellano, pour observer l'ennemi et traiter les affaires journalières.

De cet endroit, le coup d'œil est magnifique : des plaines immenses entrecoupées de bouquets d'arbres ; les routes de San-Luis et de Celaya, où se trouvait l'ennemi ; à droite et à gauche, les hauteurs lointaines qui entourent la ville ; enfin, der-

rière soi, celle-ci avec ses maisons aux toits plats, ses couvents et ses églises.

Alors, je réfléchissais souvent, en laissant tout enthousiasme de côté, aux conséquences bonnes ou mauvaises que pourrait avoir la lutte. Je voyais la victoire avec tous ses avantages, l'ennemi en fuite et perdant ses canons, son convoi, des milliers de prisonniers, ou bien la déroute avec tous ses désastres ; mais jamais je n'aurais pu me douter que, quelques semaines plus tard, sur ce même Cerro de la Campana, le destin conduirait ce noble Empereur, ce vaillant et beau soldat qu'on appelait Miramon, ce fameux général indien Méjia, pour y recevoir une mort affreuse ! Jamais je ne calculai que notre brave général Mendez, dont le visage énergique et bronzé était éclairé par les ardents rayons du soleil, en observant les reconnaissances de l'ennemi, ainsi que ce digne vieillard Vidaurri, tomberaient bientôt traversés par les balles républicaines, l'un à Queretaro, l'autre à Mexico, après s'être crus un instant sauvés du dernier supplice !

Caprice étrange de la destinée ! L'homme d'entre nous le plus mortellement haï des républicains, Marquez, dont le nom et les anciennes fusillades faisaient trembler de colère et d'effroi nos adver-

saires, Marquez, le terrible chef d'état-major qui donnait en ce moment des ordres brefs et répétés dans lesquels tous mettaient leur confiance et dont on espérait le succès, Marquez, l'homme le plus facile à reconnaître de tout le Mexique, à cause des traces d'une blessure à la joue, que l'habile chirurgien Nélaton n'a pu guérir qu'imparfaitement, Marquez, enfin, devait être le seul qui échapperait à la vengeance de nos implacables ennemis, après avoir causé en partie la perte de l'Empereur et des défenseurs de Queretaro par sa mauvaise chance ou par des hésitations dont nous parlerons plus loin. Mettant les choses au pire, je n'aurais pu m'imaginer que, sans souffrir aucune véritable déroute, nous arriverions à une semblable catastrophe par un enchaînement extraordinaire d'événements contraires et une aussi infâme trahison que celle de Lopez.

Parmi les autres personnages qui se trouvaient sur le Cerro de la Campana, on voyait le vieux et respectable général Castillo, officier du génie à l'origine de sa carrière et auquel l'âge et une surdité gênante n'avaient point ôté ses belles facultés ; le commandant général de l'artillerie Arellano, — l'intelligence personnifiée, — lequel allait devenir si célèbre parmi nous par ses miracles d'au-

dace et d'habileté pour résister aux républicains d'abord, puis leur échapper deux fois avec un rare bonheur ; le valeureux chef des *fronterizos,* Quiroga; le prince de Salm-Salm, officier supérieur, dont le lorgnon, la moustache et le type germanique révélaient un véritable Prussien (le prince de Salm avait été colonel d'un régiment américain dans la guerre du Potomac), et, enfin, un autre, dont le nom est devenu si misérablement célèbre, le traître Lopez, favori de l'Empereur, alors honoré, considéré par tout le monde, et assuré presque de passer promptement général, tant était grande la protection dont l'Empereur le comblait.

Lopez portait toujours un riche uniforme de colonel des dragons de l'impératrice. C'était un esprit étroit, type d'homme du Nord plutôt qu'Espagnol ou sang mêlé. Lopez était blond, de taille assez élevée et avait de gros pieds d'Anglo-Américain. On sentait, à la vue de cet homme, qu'il n'était pas dans sa sphère. C'était un ambitieux, sans aucun mérite véritable et qui, servi par la faveur et le hasard des troubles civils, était arrivé à un poste où il ne pouvait se maintenir longtemps sans tomber avec ridicule ou infamie.

Son regard était plutôt humble que franc, et son

zèle à exécuter les ordres de l'Empereur avait quelque chose de servile. Ses antécédents, qui n'avaient rien de bien honorable, étaient pourtant connus de l'Empereur; mais celui-ci avait eu le malheur de rencontrer Lopez comme chef de son escorte le premier jour de son débarquement au Mexique.

Dès ce jour, Maximilien combla de bienfaits celui qui devait être son Judas. Lopez parut répondre quelque temps à cette protection, en faisant de son régiment le meilleur de l'armée impériale; mais ce dernier mérite, qui lui revenait indirectement, appartenait au lieutenant-colonel du même régiment, don Pedro Gonzalès, dont les capacités administratives et la valeur furent bientôt connues de l'Empereur.

Une haine terrible et non toujours dissimulée existait entre le colonel et le lieutenant-colonel. Lopez était jaloux des qualités de son second, et ce dernier méprisait son supérieur.

III

Les chefs républicains : Escobedo, Corona, Regules, Trevino, Riva Palacio, Velez, etc. — L'élément étranger.

Le moral des Républicains était bon. Leur dernière victoire de San-Jacinto, l'évacuation du territoire par les troupes françaises, celle des places de l'intérieur par les impériaux, leur entrée successive dans toutes les villes, l'épuisement des ressources financières de l'Empire, tout, jusqu'à notre position militaire réduite à la défensive, donnait à nos adversaires l'espoir du succès, espoir d'autant plus facile à faire naître chez eux qu'ils avaient pour principale qualité d'être accoutumés depuis longtemps à essuyer tous les revers sans cesser jamais la lutte.

Leur général en chef était Escobedo, et leurs principaux chefs secondaires, Corona, Regules, Trevino, Antillon, Paz, Echagaray, Aureliano Ri-

vera, auxquels vinrent s'adjoindre plus tard Riva Palacio, Velez et Jimenez.

Je voudrais donner ici un portrait de chacun de ces personnages; mais je déclare les connaître fort peu et ne point vouloir imiter ces écrivains, dont les noms sont au bout de ma plume, qui ont écrit à tort et à travers sur le compte du Mexique et des Mexicains, qu'ils connaissaient à peine de nom seulement. Leurs écrits, qui prouvent en général la plus complète ignorance du sujet, ou une violence inexcusable et impolitique, ont eu une influence bien plus grande qu'on ne se l'imagine sur la non-réussite de l'Intervention française, en ouant le rôle du pavé de l'ours. Je ne suis pas de ceux qui croient possible la fusion complète des partis faite de bonne foi; mais cette fusion est réalisable jusqu'à un certain point, lorsque la force y contribue sans froisser par trop l'amour-propre national et les amours-propres particuliers qu'on retrouve chez tous.

Malheureusement, si le gouvernement de Juarez avait intérêt à défigurer les intentions de la France, en confondant habilement l'Intervention avec une invasion, les premiers chefs chargés de conduire, et les écrivains chargés de défendre la tentative française, aidèrent incon-

sciemment le président Juarez dans sa tâche de résistance.

Ces hommes et ces écrivains ne surent ni conduire, ni juger les événements et les choses. Lorsqu'il fallait avant tout de l'impartialité, du tact et une connaissance du pays, ils se montrèrent ignorants sur le véritable état des choses, violents, injustes et chauvins. Ils confondirent souvent les dissidents en particulier avec tous les Mexicains en général, les bons avec les mauvais, les capables avec les incapables, et finirent par s'aliéner à peu près tout le monde. Beaucoup considéraient trop le Mexique comme une conquête et oubliaient ainsi le véritable esprit qui donna naissance à l'expédition.

Leurs abus fournirent d'excellents prétextes aux républicains, et livrèrent presque à ces derniers le beau rôle de défenseurs d'une nationalité opprimée.

Les conservateurs eux-mêmes ne pouvaient plus les souffrir, par suite des froissements et des humiliations de toutes sortes qu'ils éprouvaient à chaque instant.

L'idée de l'Intervention était belle en elle-même et aurait réussi sûrement, si les instruments d'exécution avaient été plus parfaits.

Il ne faut pas que la haine nous rende injustes même envers nos ennemis. Je me garderai donc bien d'imiter certains écrivains des bords de la Seine et des bords du Rhin, en publiant des biographies des généraux et chefs républicains qui jouèrent les principaux rôles dans le drame sanglant de Queretaro. Je ne ferai qu'esquisser de mémoire leurs traits les plus saillants, évitant autant que possible les erreurs et étouffant mes antipathies.

Escobedo, qui s'est acquis un certain renom avec la chute de Queretaro, est un homme d'une taille au-dessus de la moyenne. Je le vis une fois chez lui, vêtu d'une robe de chambre ; il ressemblait alors, avec sa longue barbe noire, ses lunettes posées sur un nez respectable, et sa figure osseuse, à un marchand juif du moyen âge enfermé dans son cabinet, ses oreilles sont énormes et lui ont fait donner le sobriquet de *Orejon*, par lequel nous le désignions familièrement.

Escobedo est devenu aujourd'hui le meilleur appui militaire de Juarez, comme le ministre Lerdo de Tejada est resté son meilleur appui politique. Escobedo a un certain prestige parmi les républicains de la partie nord du Mexique. Comme militaire, il a commencé sa carrière dans les forces révolutionnaires levées après la procla-

mation du plan de Ayutla, forces qui prenaient le nom de gardes nationales mobilisées.

Il n'était qu'officier supérieur, lorsque les Français débarquèrent; il prit part à la défense de Puebla, rentra, après la chute de cette ville, dans la vie privée, d'où il sortit promptement pour combattre l'Empire. C'est une de ces personnalités militaires et démocratiques comparables à Garibaldi, mais dans de moindres proportions, que leur intelligence, leur expérience des guerres civiles, leur ambition et leur prestige rendent plus ou moins redoutables.

Dans ses proclamations, on retrouve ce fanatisme, ces phrases pompeuses du chef recherchant la popularité républicaine. Escobedo déteste les étrangers en général, et les Français en particulier. Il a de bonnes raisons pour cela : les pantalons rouges lui ont fait passer de longues nuits sans sommeil, et imposé de longues courses en le poursuivant à travers monts et vaux.

Escobedo fut deux fois prisonnier de Mejia, qui lui fit grâce de la vie ; aussi, lorsque l'on vit à son tour Mejia prisonnier d'Escobedo, on s'attendait à un trait de reconnaissance de la part du général en chef des Républicains. Il n'en fut rien : Mejia fut exécuté comme les autres.

Ces grands démocrates, dans leur amour pour la liberté et l'indépendance, n'oublient pas que l'ingratitude est l'indépendance et la liberté du cœur.

Corona, qui commandait les contingents de Sinaloa, de Jalisco et de Colima, a une réputation bien acquise d'homme énergique. C'était un des meilleurs chefs de l'armée ennemie, et celui qui avait tenu tête à l'armée française avec le plus de bonheur.

Il paraît jeune encore, et son visage, bien découpé, est d'une couleur légèrement bronzée. Grand ennemi des étrangers ; il avait, du moins à nos yeux, le mérite de n'avoir pas plus fait cas des menaces des Yankees, que de celles des Français lors de l'évacuation de Mazatlan par ces derniers.

Les troupes organisées par Corona étaient bien aguerries, son contingent de Sinaloa avait un armement américain excellent.

Regules est un Espagnol des provinces basques, qui servit autrefois dans les troupes de don Carlos, en qualité de sergent et qui émigra au Mexique après la ruine du parti carliste.

Comment le sergent carliste devint-il le sévère chef républicain ?

Pourquoi le serviteur de don Carlos fut-il un des lieutenants de Juarez?

Demandez cela aux hasards de la vie et des révolutions sociales!

Regules était le principal adversaire de Mendez dans la province du Michoacan, qu'il connaissait presque aussi bien que ce dernier; sa ténacité à continuer une lutte sans merci, et qui avait déjà coûté la vie à ses prédécesseurs Arteaga et Salazar, est digne d'admiration.

Après de nombreuses défaites, ses troupes arrivèrent à un état de délabrement et de misère impossible à décrire, et auquel il ne pouvait guère remédier, n'ayant pas, comme les chefs républicains du Nord, le voisinage des Américains, qui vendaient des armes et des munitions.

Malgré cela, Regules, bien que maladif, continua la lutte, battu! tantô, par les Français, tantôt par le général Mendez, mais se ranimant au moindre avantage obtenu. Il s'entendait admirablement à faire cette guerre de partisans, qui demande, pour être bien conduite, des hommes actifs, infatigables, supportant patiemment les plus dures privations et dont l'âme doit être d'une trempe particulière.

Un fait digne de remarque, c'est que les meil-

leurs chefs de partisans de l'un ou de l'autre parti, sous le gouvernement des vice-rois comme sous la République, furent des Espagnols. Sous Miramon, les conservateurs en avaient un, Cobos, que son origine obscure n'empêchait point d'avoir un esprit développé.

Son cœur était aussi endurci aux plaintes des vaincus que son corps l'était aux privations. Son activité, qualité essentielle chez les chefs de partisans, n'eut jamais d'égale. Après une longue journée de marche pour surprendre ou pour éviter l'ennemi, au moment où tous s'arrêtaient harassés et épuisés, Cobos commençait sa journée.

Il surveillait le pansage des chevaux de sa cavalerie et des mules, plaçait lui-même ses avant-postes et ses sentinelles perdues; la nuit, il faisait des rondes et écrivait sa correspondance. On se demandait, avec étonnement, à quel moment cet homme petit et trapu dormait et mangeait, et comment il pouvait résister à tant de fatigues.

Il finit par être fusillé à Matamoros, il y a quelques années.

Regules possède en partie les qualités de Cobos : souvent atteint et mis en déroute par le général Mendez, tous auraient pu croire que nous en avions fini avec lui, car, selon les rapports, il s'é-

tait échappé désespéré et suivi seulement de quelques fidèles ; mais, peu de jours après, il avait rallié les fuyards, fait une levée forcée, sans pitié pour les malheureux paysans. Le fruit des impôts et des réquisitions que les Républicains lui passaient, lui permettait promptement de réorganiser et de remonter tant bien que mal ses troupes et sa cavalerie. Alors, si le général Mendez ne s'élançait pas après lui et ne le poursuivait pas de nouveau avec acharnement, Regules tombait audacieusement sur quelque point dégarni.

La tactique de Regules, comme celle des autres chefs républicains, était d'éviter à tout prix le combat, où il devait sûrement voir ses troupes sans consistance et démoralisées, mises en pleine déroute, et le peu d'éléments qu'il avait pu réunir à grand'peine, perdus de nouveau. Alors, il fuyait sans s'arrêter pendant des journées entières ; ses malheureux soldats, trop surveillés pour pouvoir déserter, et ne pouvant plus marcher, tombaient de fatigue et d'inanition sur les chemins : les coups de sabre ne suffisaient pas toujours pour les faire relever.

Des chevaux maigres, couverts de plaies, restaient abandonnés par leurs cavaliers auxquels ils ne pouvaient plus servir, et leur vue nous an-

nonçait que l'ennemi n'était pas loin. On redoublait la marche, mais on n'atteignait pas toujours ces insaisissables adversaires.

Exister en attendant le départ des Français, tel était le principal but des républicains. Ceux-ci ne pouvaient espérer vaincre les troupes de l'Intervention; mais, disaient-ils, elles s'en iront, un jour ou l'autre, lassées de notre résistance ou vaincues par les Américains du Nord. Alors, eux, les républicains, resteraient face à face avec les impérialistes et les extermineraient ou seraient exterminés dans une lutte sans pitié.

Ce raisonnement était celui de Regules, et il n'était pas dépourvu de sens politique; les événements aidant, il fut mis à exécution.

Il fallait donc exister à tout prix, voilà pourquoi Regules refusait toujours le combat quand il ne lui offrait pas de grandes chances de succès, pourquoi il fuyait sans cesse ou dispersait ses troupes dans des contrées qu'il leur désignait et aux frais desquelles elles vivaient.

La terre chaude, qui s'étend au sud du Michoacan, était aussi un refuge où le général Mendez ne le poursuivait que rarement, car Regules passait alors le fleuve de Las Balsas et rendait une visite au vieil Alvarez, surnommé la Panthère du

Sud, le chef ou plutôt le roi des *Pintos*, qui ne reconnut ni l'Intervention ni l'Empire, parce qu'on commit avec lui, comme avec tant d'autres, une bévue impardonnable, dont son amour-propre fut froissé. Le vieux dictateur, seul maître après Dieu dans ces contrées, protégeait Regules jusqu'au moment où ce dernier pourrait saisir une occasion de rentrer dans les terres froides ou tempérées du Michoacan, car un long séjour dans la terre chaude, à l'époque de la saison des pluies, détruisait encore plus les misérables troupes républicaines que les bataillons impériaux.

Bien souvent, au moment d'atteindre notre rude adversaire, je pensais au triste sort qui lui était réservé, s'il tombait entre nos mains ; mais je savais que, si le général Mendez le haïssait de toute son âme, il l'estimait secrètement, et, jamais, malgré son vif dépit, n'avait manifesté de mépris contre lui. Cette dernière circonstance me faisait espérer que sa vie serait épargnée. Mes craintes furent bien loin de se réaliser : les événements marchèrent à pas de géant; quelques semaines plus tard le même Regules venait, avec son contingent, augmenter l'effectif des assiégeants de Queretaro et contribuait à notre perte et à l'exécution du général Mendez.

Les troupes de Regules étaient médiocres et nous inspiraient peu de respect.

Trevino avait succédé à Escobedo dans le commandement de la division du Nord, la mieux organisée et la mieux composée de l'armée républicaine. Trevino est un vaillant homme : sa modestie, sa probité et son humanité lui ont attiré l'estime générale, même celle de ses ennemis. Il est grand, blond, et a quelque chose d'asiatique dans les traits.

Antillon commandait le contingent de Guanajuato ; c'est un ancien officier de l'armée de ligne passé, ainsi que tant d'autres, au service des républicains. Comme tous ceux de l'ancienne armée de ligne entrés, dès le commencement de la révolution, au service des libéraux, Antillon a fait une rapide carrière et rendu de grands services à nos ennemis, en introduisant chez eux quelques connaissances militaires et administratives ainsi qu'une discipline qu'ils nous enviaient autrefois sans pouvoir les acquérir.

Echagaray était aussi un ancien officier de l'armée et un général en renom parmi les républicains, qui le considéraient comme très-capable.

Vincente Riva Palacio est le fils d'un célèbre avocat de Mexico, ami de l'empereur Maximilien

et son défenseur devant le conseil de guerre, qui le condamna à mort.

Riva Palacio est un homme digne, sous tous les rapports, de l'admiration de ses partisans et de l'estime de ses concitoyens. C'est aussi un poète de talent et un écrivain politique remarquable.

Dans un moment d'enthousiasme, quand le premier corps expéditionnaire français éprouva un échec en tentant d'enlever Puebla, Riva Palacio se jeta dans la guerre contre l'Intervention française, avec quelques amis et quelques jeunes gens de bonne famille de Mexico, volontairement, à ses frais, et sans chercher, comme tant d'autres, un moyen de faire fortune aux dépens du pays. Sa conduite digne et humaine, durant toute la guerre, lui attira des considérations particulières de la part de l'empereur Maximilien et du maréchal Bazaine. Le général Mendez avait reçu de l'Empereur l'ordre de traiter Riva Palacio avec les plus grands égards dans le cas où il réussirait à le prendre. Du reste, le général Mendez n'avait pas besoin de cette recommandation, car lui aussi estimait un si digne adversaire.

Il n'en était pas de même de Velez. Ce dernier est un transfuge dont la conduite mérite d'être ju-

gée très-sévèrement. Ancien ami de Miramon, il n'avait dû sa rapide élévation qu'à ce dernier, qui le combla de marques d'affection aux jours de sa puissance.

Le général Velez servit l'Empire, mais, au dernier moment, quand il vit partir les troupes françaises, il se brouilla avec Miramon, son ancien bienfaiteur, à propos d'un piano, et prit le prétexte de cette brouille pour aller offrir son épée aux républicains, qui l'acceptèrent avec empressement, car Velez avait le prestige d'appartenir à l'armée de ligne et jouissait d'une réputation bien méritée de valeur et d'expérience.

Il a reçu des républicains, à la bataille d'Ahualulco, sous les ordres du général Miramon, une blessure très-grave qui n'a jamais pu se guérir complétement et qui demande des soins continuels.

Sa conduite a indigné tous les impérialistes, et nos adversaires l'ont évincé après s'en être servi utilement.

Le général Paz commandait l'artillerie républicaine; c'était un officier très-instruit dans son arme et notre adversaire le plus sérieux au point de vue scientifique; il s'était acquis une réputation très-grande parmi les républicains, par l'habileté avec laquelle il avait commandé l'artillerie de la

place de Puebla, durant le siége de cette ville par le maréchal Forey.

Le général Rocha est un ancien capitaine du génie de l'armée de Miramon passé aux républicains. Ceux-ci, manquant d'officiers capables, lui firent aussitôt une position brillante. Le général Rocha est un homme instruit, brave, mais dur et haineux.

Il se trouvait, parmi les républicains, quelques autres chefs et officiers supérieurs assez habiles, mais comme exceptions. La masse des officiers n'était composée que d'hommes sans talents militaires, qui prenaient les titres pompeux de généraux, de colonels et de lieutenants-colonels de gardes nationales : l'uniforme leur plaisait, aussi bien que l'habitude de commander, de recevoir une solde et des honneurs.

Nous ne pouvions leur pardonner de ridiculiser tout ce qu'il y a véritablement de beau, de noble aux yeux du soldat. Nous haïssions mortellement cette foule de chefs de partisans, hommes sans instruction, sans éducation, sans principes, sans moralité, qui prostituaient tout à fait des titres qu'ils étaient indignes de porter, et dont la mauvaise réputation, chez les étrangers comme chez les Mexicains, rejaillissait jusque sur nous.

Nous ne nous apercevions pas, dans notre co-

lère, qu'un certain nombre de gens pareils à ceux-là se trouvaient aussi dans le camp impérial, où on les tolérait parce qu'on croyait à tort qu'ils pouvaient rendre d'utiles services.

L'élément étranger, parmi les républicains, avait aussi son importance. Nos ennemis, qui reprochaient à tous moments à l'Empire de se servir de mercenaires du dehors, avaient, eux aussi, dans leurs rangs un grand nombre d'auxiliaires qui, à part quelques hommes de distinction et de mérite, comme le colonel Carlos de Gagern, ne leur faisaient guère honneur.

C'étaient pour la plupart d'anciens déserteurs de l'armée française et des légions étrangères que les républicains traitaient avec beaucoup d'égards. Il y avait quelques Américains, mais en petit nombre, parce que les dollars n'abondaient point dans les caisses républicaines.

Beaucoup d'armes et d'objets d'équipement provenaient des États-Unis ; mais ils avaient été payés très-cher et non envoyés gratuitement, comme on l'a dit souvent en Europe, car les Américains du Nord sont gens trop positifs pour donner quoi que ce soit à des amis ou à des alliés, sans recevoir en retour des espèces sonnantes ou de sérieuses garanties de paiement

IV

Le camp républicain. — Progrès de nos adversaires dans l'art militaire.

L'effectif des troupes républicaines s'élevait alors à 15 ou 16 mille hommes, — le double du nôtre, — et était grossi chaque jour par de nouveaux renforts. Vers la fin du siége, cet effectif s'élevait à 32 mille hommes, avec une centaine de pièces d'artillerie. Il était divisé en contingents d'États, car les républicains ont adopté le système fédératif des Américains du Nord.

Leur organisation était, comme on le sait, des plus médiocres. Leurs bataillons, crées à la hâte et, par suite, assez faibles, étaient en outre décimés par la désertion.

Mais ils réparaient incessamment leurs pertes par des levées forcées dans l'intérieur, et des réquisitions d'armes, de chevaux, d'objets d'équipe-

ment et d'armement. Beaucoup de leurs soldats étaient à moitié nus, mais cependant on voyait qu'ils n'affectaient plus ce dédain d'autrefois pour les insignes militaires et qu'ils recherchaient, au contraire, l'uniformité de la tenue.

Leur cavalerie n'imposait que par le nombre. Quelques escadrons étaient bien armés, et dans les bandes de partisans on comptait bon nombre de hardis guerilleros.

Ce n'était pas seulement une haine mortelle, mais encore un profond mépris que nous inspiraient les républicains ; pour nous, ils n'étaient en définitive que des insurgés cherchant à renverser encore une fois le gouvernement existant.

Ce mépris était-il complétement justifié ?

Non.

Nous n'étions plus ces soldats d'une autre époque, bien recrutés, bien organisés, bien considérés, et dont la présence seule mettait en fuite des forces d'insurgés cent fois supérieures en nombre. L'armée impériale se ressentait trop de deux causes principales de désorganisation : la première était l'affaiblissement produit chez elle par les changements de gouvernements, et surtout par le triomphe de la révolution d'Ayutla.

Lorsqu'une des dernières insurrections était

victorieuse, c'est-à-dire, selon le langage des républicains, devenait une glorieuse Révolution, qui devait tirer la société de l'abîme où l'avait plongée une odieuse tyrannie, une des premières mesures du pouvoir nouveau qui s'installait, était de donner quelques satisfactions à ses partisans.

Pour cela, il amoindrissait ou licenciait l'armée, pour la punir de la résistance qu'elle venait d'opposer aux révolutionnaires.

Ceux-ci étaient donc contentés pour un moment; mais bientôt le nouveau pouvoir se trouvait menacé à son tour par la réaction ; il voyait une partie de ses anciens alliés, qui n'avait pas eu une part assez grande à la curée, se tourner contre lui, et, pour le renverser, les prétextes ne manquaient jamais.

Alors, instinctivement, on réorganisait l'armée pour faire face à une nouvelle révolte; mais, naturellement, cette réorganisation, à la faveur de laquelle s'introduisaient dans les cadres des éléments improvisés, était plus imparfaite que la première. Voilà la première cause de notre dégénérescence.

Nous avons déjà fait connaître la seconde : la négligence de l'Empire à organiser des troupes

nationales, comptant trop sur l'appui des troupes étrangères.

De leur côté les républicains n'étaient plus ces masses d'insurgés, comme on en voit partout, qui apparaissent à certaines époques, menaçant de tout submerger, mais que de bonnes troupes énergiquement commandés dispersent facilement. Ce n'étaient plus ces masses incohérentes de révoltés commandés par le curé Hidalgo, ni ces bandes indisciplinées qui se levèrent pour soutenir le plan révolutionnaire d'Ayutla, et dans lesquelles tous les gens déclassés, ruinés, trouvaient un refuge et des emplois, et pouvaient jouer au soldat, mais certains d'avance d'être battus avant de livrer une action aux troupes du gouvernement. Les temps avaient bien changé.

Lorsque Pierre le Grand vit sa nombreuse armée, sans instruction militaire, mise en déroute à Narva par son rival Charles XII et quelques milliers de Suédois bien disciplinés, ce grand homme comprit la cause de ses revers et le moyen de les réparer. A cette occasion, il prononça ces paroles mémorables :

« A force de nous battre, les Suédois nous apprendront à les vaincre ! »

Ce mot pourrait s'appliquer à nous : à force de

battre les républicains, nous leur apprîmes à nous vaincre.

Une guerre continuelle leur avait donné l'expérience. Les officiers de l'armée entrés dans leurs rangs leur avaient communiqué quelque instruction et quelque discipline, choses inconnues parmi eux, dans les premiers temps de la Révolution. Une longue lutte avec l'armée française les avait aguerris. La défense de Puebla surtout avait formé un certain nombre de chefs. Beaucoup de leurs officiers, jeunes gens aux aspirations sans issues, étudiants paresseux, médecins sans malades, avocats sans causes, tous ambitieux, se grisaient de leur propre enthousiasme, et montraient une intelligence, une audace et un fanatisme qui certes ne valaient ni l'instruction militaire, ni la force multipliée que donnent la discipline, ni l'esprit de corps ou le point d'honneur, mais qui y suppléent quelquefois.

Ils avaient conscience de leurs progrès et de notre dégénérescence. Ce n'étaient plus des Français qu'ils avaient devant eux, mais des traîtres (*traidores*) qu'ils craignaient peu, parce que ces derniers ne possédaient ni la savante instruction, ni la parfaite organisation, ni les ressources prodigieuses des troupes françaises, de-

vant lesquelles les républicains se seraient bien gardés de se présenter. Aussi, nous attaquèrent-ils avec un aplomb qui étonna tout le monde. La manière dont ils furent reçus leur prouva qu'ils s'étaient trompés, sinon complétement, du moins en partie.

Leur haine pour nous était plus grande encore que celle que nous avions pour eux. Ils se promettaient de nous traiter sans merci, et de nous faire payer en même temps pour nos alliés les Français qu'ils ne pouvaient plus atteindre.

V

Escarmouches. — Les chasseurs Franco-Mexicains.

Quelques escarmouches sans grande importance eurent lieu.

Le 12, on envoya une reconnaissance sur la route de San-Luis avec ordre d'enlever, s'il était possible, la barrière de l'octroi et l'église de San-Pablo. Le général Castillo fut chargé de cette attaque avec une partie de sa division. Il la conduisit vigoureusement et en atteignit le but, qui était de reconnaître si l'ennemi se massait de ce côté, comme on le soupçonnait.

Les chasseurs franco-mexicains se firent admirer dans cette occasion. Ils pénétrèrent dans la cour de Garita, grand bâtiment servant d'octroi, qu'ils enlevèrent à l'ennemi. — Leur commandant,

un officier supérieur mexicain nommé Villasana, fut grièvement blessé. Ce bataillon, celui de Celaya et le 7e de ligne, qui lui servirent de réserve, rentrèrent ensuite dans nos lignes.

Ce mouvement, notre premier succès, nous fit croire que l'ennemi, qu'on défiait ainsi, acceptait enfin la bataille qu'on lui offrait. Il n'en fut rien.

Je crois bon de dire ici un mot des chasseurs. Ils avaient été formés avec les débris des anciens bataillons de chasseurs du Mexique, composés de Français et de Mexicains et organisés avec habileté, quoique tardivement et à grands frais, par le maréchal Bazaine. Malheureusement, lors du départ du corps expéditionnaire, la plupart des officiers et sous-officiers de l'armée française, détachés dans ce corps dont ils étaient l'âme, durent rentrer dans leurs anciens régiments et abandonner le service de l'empereur Maximilien. Néanmoins, dans le bataillon qui nous restait à Queretaro, l'élément français était encore assez nombreux pour communiquer au reste les qualités et les défauts de notre nationalité. On y voyait aussi quelques Allemands et quelques Polonais. Ce petit bataillon avait conservé son organisation française primitive, laquelle se détruisit peu à peu, parce que, en rem-

placement des anciens commandants français, on lui donna d'abord un officier supérieur mexicain, qui y introduisit le vieux système d'administration espagnole, puis le prince de Salm, qui crut bien faire en conduisant les chasseurs comme des Prussiens, et enfin le commandant autrichien Pitner, qui modifia à son tour ce que ses prédécesseurs avaient fait.

L'ancienne discipline se relâcha, les chasseurs devinrent pillards ; mais ils firent merveille durant le siége, et leurs éclatants services nous donnèrent à regretter amèrement la prompte dissolution des bataillons de chasseurs du Mexique, dont la présence à Queretaro nous aurait permis de remporter une victoire décisive.

On aura beau dire : des troupes régulières énergiquement commandées, viendront à bout tôt ou tard de la plus formidable insurrection.

L'histoire moderne nous en offre des exemples à chaque page.

La monarchie autrichienne ne doit son existence présente qu'aux belles et vaillantes armées de Radetzki et du ban Jellachich, lesquelles, en 1848, écrasèrent ses ennemis extérieurs en Italie, et ses ennemis intérieurs en Hongrie, en Bohême et dans la capitale.

N'a-t-on pas vu il y a peu d'années quelques milliers de vétérans de la Grande-Bretagne, commandés par les généraux Havelock et Colin Campbell, étouffer la plus formidable révolte des cipayes de l'Inde ?

Lors de la dernière révolution de Naples, si l'armée piémontaise du général Cialdini et le roi Victor-Emmanuel en personne n'étaient venus au secours de Garibaldi, arrêté devant le Volturne par quelques soldats fidèles au roi François II, c'en était fait des chemises rouges. La révolution, qui n'avait point trouvé de résistance sérieuse, n'était qu'un feu de paille qui s'éteignait déjà. Une réaction s'opérait, et une déroute aurait suffi pour disperser les Garibaldiens ; mais l'arrivée de l'excellente armée piémontaise changea la face des choses.

Si dans l'armée, précipitamment réunie à Queretaro par l'infortuné empereur Maximilien, on avait pu incorporer, sous le commandement d'un chef comme le vieux général Adrian Woll, quelques-uns des bataillons de chasseurs dont je viens de parler, avec une telle aide la victoire était à nous : le gouvernement républicain fuyait de nouveau vers le Nord, ou redevenait nomade pour longtemps.

Le 13 et le 14, l'ennemi apparut sur les hauteurs de Carrêtas, de Cuesta-China et de la Canada, qui forment la partie principale de la chaîne des hauteurs environnant Queretaro.

VI

Combat du 14 mars. — Enlèvement d'une batterie républicaine par les chasseurs franco-mexicains. — Prisonniers faits à l'ennemi. — Deux officiers Nord-Américains. — Attaque de la Cruz. — Tentative pour reprendre le panthéon de la Cruz. — Trait de valeur du général Marquez. — Sorties sur l'ennemi. — Après la victoire :

Il était facile de voir que nos adversaires, trouvant notre position défensive trop forte, voulaient la tourner, ou du moins nous obliger à en prendre une autre moins puissante, en même temps qu'eux-mêmes s'établissaient solidement.

Le 12, dans l'après-midi, nous nous établîmes en regard de l'ennemi, sur une nouvelle ligne longeant la rivière, appuyée à l'extrême gauche par le Cerro de la Campana et à l'extrême droite par le couvent de la Cruz. Cette ligne de défense fut la même que nous conservâmes durant tout le siége et dont les républicains ne purent

occuper un seul point, malgré leurs tentatives répétées.

La brigade de réserve se massa sur la place principale.

Dans la nuit du 14, la brigade de réserve se dirigea vers le couvent de la Cruz, où l'Empereur venait de s'établir avec le quartier général.

La Cruz, qu'on relia à la ville par quelques barricades, est un grand couvent espagnol, dont la construction solide et grandiose semble défier le temps, et dont la situation, sur une hauteur, en fait la clef de la ville qu'il domine à l'est.

Lorsque le jour arriva, nous pûmes apercevoir qu'enfin l'ennemi se disposait à nous attaquer.

Ma batterie fut distribuée de manière à protéger les abords de la Cruz. Ce vaste bâtiment et la place spacieuse qui le sépare de la ville offraient le spectacle d'une animation enthousiaste, fiévreuse. Les troupes s'apprêtaient au combat sous le commandement du général Mendez. On organisait l'hôpital pour les blessés. Le général Marquez et le colonel Arellano disposaient tout pour la résistance. Des officiers d'ordonnance arrivaient à chaque instant ou partaient dans toutes les directions.

Les premiers coups de canons de l'ennemi fu-

rent accueillis par les cris de : *Viva el Emperador!* Nos pièces répondirent au feu des républicains et l'enthousiasme fut porté à son comble.

Les soldats du bataillon de l'Empereur étaient tout étonnés du nouveau rôle qu'on leur faisait jouer, car, au lieu d'attendre l'ennemi, ils avaient coutume d'aller à sa rencontre.

Bientôt les boulets et les obus tombèrent drus sur l'édifice, dans le jardin, sur le Panthéon et sa petite église, qui se trouvent un peu détachés du couvent de la Cruz et que le général Marquez fit abandonner.

L'Empereur, vêtu en général de division et coiffé du chapeau national de feutre blanc, aux larges bords brodés d'or et d'argent, dont la forme est si connue, se promenait sur la place où passaient en sifflant et ricochant les projectiles lancés par les batteries républicaines. Il souriait en parlant avec calme au général Marquez et au colonel Arellano. A ce moment, je cherchai vainement sur ses traits des marques d'inquiétude, sentiment très-naturel au milieu d'un combat qui pouvait, en quelques minutes, décider du salut de l'Empire et de la vie du Souverain.

Ce maintien n'échappa pas aux soldats. Ils comprirent instinctivement que leur chef était

une grande âme : leur confiance et leur enthousiasme s'en accrurent.

Le général Miramon accourut au galop vers l'Empereur pour lui demander des instructions. L'Empereur lui donna carte blanche pour défendre toute la ligne du nord avec l'infanterie, et Miramon s'élança aussitôt vers le Cerro de la Campana.

L'engagement devint bientôt général. L'artillerie de la ligne de la rivière, postée à peu de distance du Cerro de la Campana, commença le feu sur l'ennemi, dont l'infanterie, qui descendait des hauteurs de San-Pablo et de San-Gregorio, était soutenue par une nombreuse artillerie assez bien servie, surtout celle établie en face la Cruz.

Ceux qui se trouvaient sur le toit plat du couvent de la Cruz jouissaient d'un spectacle magnifique, mais dangereux, car sur les terrasses tombaient à chaque instant des projectiles, et les cloches tintaient sous les balles des nombreux tirailleurs que l'ennemi avait déployé devant ses colonnes.

Au sud-ouest de la ville, devant la grande ferme de la Casa Blanca et à la barrière du Pueblito, était rangée notre cavalerie. Ses mouvements nous indiquaient que le général Méjia s'apprêtait à char-

ger avec elle la cavalerie ennemie qui s'avançait en masse de ce côté en soulevant d'épais nuages de poussière. En effet, notre premiere brigade de lanciers, à la tête de laquelle se trouvait le général Mejia, se précipita sur les républicains, contint leur marche agressive et enfin leur fit lâcher prise. Le succès de cette charge brillante, qui conduisit le général Méjia et nos cavaliers jusque dans le campement ennemi, près de la *estancia de la Vacas,* nous fut annoncé par le clairon.

Je me rappellerai toujours les commandements qui nous furent adressés de cesser le feu un instant, pour entendre distinctement les clairons lointains de nos camarades, et la profonde émotion que nous éprouvâmes lorsque les sons du cuivre nous transmirent ces éloquents signaux : L'ennemi ! Il attaque ! La victoire est à nous !

En effet, notre ligne était beaucoup trop étendue pour nôtre faible effectif, et si l'ennemi avait pénétré par un point quelconque, c'en était fait de la place.

Tandis que notre cavalerie chargeait si vigoureusement l'ennemi au sud-est, les colonnes d'infanterie républicaine, qui s'étaient établies sans résistance sur les Cerros de San-Pablo et San-

Gregorio, en descendaient les versants pour attaquer notre ligne, protégée seulement par une rivière d'une largeur insignifiante et guéable presque partout.

Dans les derniers moments qui précédèrent l'assaut, l'ordre arriva au général Castillo d'évacuer le bord de la rivière et de se replier sur la Cruz. L'éxécution d'un tel ordre était très-périlleuse à ce moment, et aurait amené la perte de la place. Miramon, en qualité de commandant général de l'infanterie, prit sur lui de désobéir et rétablit les bataillons dans leur première position. Ce moment d'hésitation faillit nous coûter cher. L'ennemi, dont l'impulsion était vigoureuse et dont l'audace inaccoutumée avait de quoi nous surprendre, s'empara de plusieurs postes, d'où l'on réussit heureusement à le chasser.

Plusieurs fois l'ennemi se réorganisa sur le versant des montagnes et renouvela ses attaques avec ardeur, mais toujours il fut repoussé.

L'ennemi avait établi une batterie sur une éminence, en face du pont qui relie la ville au faubourg San Sebastien. Une pièce rayée qui se trouvait là, nous gênait surtout par la précision de son tir. Le prince de Salm, qui avait pris le commandement des chasseurs franco-mexicains,

fut chargé de l'enlever avec son bataillon et une partie de celui de Celaya.

Les chasseurs, le prince de Salm en tête, s'élancèrent au pas de course, franchirent le pont sous le feu de l'ennemi, mirent en fuite tous ceux qu'ils rencontrèrent, ainsi que les défenseurs de la batterie, et prirent la pièce rayée.

Un officier d'artillerie, qui la défendait avec courage, fût tué, un des conducteurs embroché et l'autre se sauva par sa présence d'esprit :

— Ne me tuez pas, cria-t-il, je suis des vôtres... J'ai été fait prisonnier par la *Chinaca*... Je vous le prouverai... et d'ailleurs je vais vous aider à conduire la pièce.

Il en fut ainsi et les chasseurs rentrèrent triomphalement avec la pièce rayée.

De la place de la Cruz, nous apercevions, à l'autre extrémité de la ville, le Cerro de la Campana, dont l'artillerie protégeait nos troupes de ce côté et le couronnait d'un panache de fumée blanche.

A chaque instant des prisonniers arrivaient sur la place de la Cruz. Ces pauvres diables étaient menés par bandes à l'Empereur, qui les interrogeait et les traitait avec bonté. Quelques-uns étaient tremblants : on leur avait compté tant de

fables sur l'Empereur et ses généraux ! Parmi eux se trouvaient beaucoup d'officiers ; un de ces derniers attira surtout mon attention.

C'était un Américain, et quand même il aurait voulu nier sa nationalité, on l'aurait devinée tant il résumait en lui le type yankee. Il se présenta à l'Empereur avec un calme probablement affecté, mais digne. Soit par ostentation, soit par un oubli assez excusable, du reste, dans un moment comme celui-là, il n'ôta point son chapeau que le général Mendez lui enleva de dessus la tête.

— Qui êtes-vous ? lui demanda l'Empereur.

— Un tel, capitaine d'artillerie de la division du citoyen général Escobedo.

— Pourquoi servez-vous avec les dissidents ?

— Pour défendre l'indépendance de ce pays !

Cette réponse était ridicule et le ton dont elle était faite froissa l'Empereur; car ce dernier se tournant vers le général Mendez, lui dit :

— Mendez, voilà un individu qui vient défendre notre indépendance ; je vous le recommande.

On empêcha le prisonnier de communiquer avec qui que ce fût d'entre nous, mais l'Empereur lui fit passer tout ce dont il avait besoin dans sa triste position.

L'attaque des républicains contre la Cruz devint

des plus sérieuses. Ils s'étaient emparés du Panthéon, de son église et du grand jardin du couvent ; ils s'étaient glissés et établis dans toutes les maisons environnantes, ainsi que dans l'église de San-Francisquito, non comprise alors dans notre ligne de défense et sur laquelle ils placèrent de l'artillerie de montagne qui nous faisait beaucoup de mal.

Le couvent de la Cruz est vaste et solide ; mais il n'était pas bien difficile de s'en emparer, car il n'avait point été fortifié en vue d'une longue défense ; les plis de terrain et les maisons du faubourg de Pateo permettaient à l'ennemi de s'en approcher facilement.

Comme on craignait que lesrépublicains ne gardassent tout à fait le Panthéon, qu'on avait eu l'imprudence d'abandonner, et ne s'établissent ainsi à quelques mêtres de nous, on résolut de le leur reprendre. Pour cela on pratiqua une ouverture dans un mur qui sépare la Cruz du jardin, au bout duquel se trouve le Panthéon. Le lieutenant-colonel Juan de Dios Rodriguez, le commandant Ceballos et le capitaine Dominguez, à la tête d'une partie du bataillon de l'Empereur, furent désignés pour reprendre le Pauthéon ; mais, malheureusement, l'ouverture, faite à la hâte et trop étroite, ne per-

mettait pas aux nôtres de passer autrement qu'un à un. Cependant ils la franchirent, se formèrent rapidement et se dirigèrent au pas de course à travers le jardin, sous un feu épouvantable qui les décimait. Le lieutenant-colonel Juan de Dios Rodriguez tomba, la poitrine traversée par une balle. Le capitaine Dominguez en reçut une autre dans la tête. Les soldats tombaient les uns après les autres sous le feu qui partait du Panthéon et des murs de droite et de gauche, derrière lesquels les républicains s'étaient établis et où ils avaient percé des meurtrières. C'était folie de penser à ressaisir ainsi le Panthéon, où l'ennemi s'était déjà barricadé.

Le général Mendez fit sonner la retraite ; les soldats se précipitèrent vers la Cruz pour échapper à un feu si meurtrier, emportant avec eux les corps de leur lieutenant-colonel et du capitaine Dominguez. Mais l'étroite ouverture par laquelle ils étaient sortis était devenue le point de mire des républicains. Nos soldats tombaient en y pénétrant, et l'on était forcé d'en retirer les morts pour permettre aux autres de passer. Derrière eux, dans le jardin, les républicains avançaient. Alors, le général Marquez envoya quelques compagnies du 3e de ligne, sous les ordres du com-

mandant Guttierez, vers la gauche du couvent.

Nous pointâmes quelques volées de mitraille sur les jardins environnants; puis le commandant Guttierez et ses trois compagnies, sautant par-dessus notre barricade, chargèrent vaillamment les républicains établis le long des murs du jardin. Ceux-ci furent délogés; plusieurs n'eurent pas même le temps de fuir? entre autres un Américain du nord, officier des troupes de Corona, qui fut pris. Le commandant Guttierez rentra avec l'officier étranger, des prisonniers, des armes et une de ces carabines américaines à seize coups, qui causaient notre admiration.

Aussi habile courtisan que vaillant soldat, le commandant offrit aussitôt cette arme à l'Empereur.

L'Américain était blessé au cou, et son sang coulait en abondance sur son uniforme. Il s'avançait, sous les regards de tous, conduit un peu brusquement; son visage était calme et son maintien digne. Je ne sais si c'était du sang-froid ou de l'ahurissement. On le conduisait à l'Empereur, lorsque quelques soldats de cavalerie, animés de féroces instincts, arrivèrent sur lui en criant *muera el americano!* Nous fûmes forcés de mettre l'épée à la main pour sauver ce pauvre diable.

Là aussi, je fus témoin d'un trait de valeur du général Marquez. Au moment où le 3e de ligne rentrait sous une grêle de balles, le général monta sur la barricade derrière laquelle se trouvait une section de ma batterie, en disant aux soldats :

— Rentrez, *muchachos*, rentrez ! vous vous êtes vaillamment conduits : vive le 3e de ligne !

Les balles des rifles sifflaient et ricochaient contre nos pièces, et nous nous étonnions tous de ne point voir tomber le général. Nous le suppliâmes de descendre ; il ne fit aucun cas de nos prières. L'Empereur, qui l'aperçut, envoya deux fois son aide-de-camp Ormechea, pour lui défendre de s'exposer ainsi.

Une seconde sortie fut bientôt nécessaire ; elle fut exécutée avec autant de vigueur que la première, encore par le 3e de ligne. Enfin l'ennemi fit une dernière tentative sur la droite de la Cruz pour tourner ce monument. Cette attaque fut près de réussir : les maisons voisines de l'ancien hôpital français, devenu le nôtre, furent prises par les républicains. Ceux-ci cherchaient déjà à pénétrer dans ce dernier établissement en faisant brèche dans un mur, quand le colonel Arellano, qui s'en aperçut à temps, leur fit lancer des grenades qui

les obligèrent à s'éloigner et proposa au général Marquez d'aller les déloger des maisons environnantes, avec le 3e de ligne. Celui-ci accepta et tous deux exécutèrent cette sortie, qui fut la dernière. Quelques coups de mitraille, pointés par le colonel Arellano en personne, leur firent encore lâcher prise par là.

Un détachement républicain, surpris dans une maison qui brûlait, ne put battre assez promptement en retraite et fut pris tout entier.

Pendant l'attaque de la Cruz, les républicains détachèrent sur les hauteurs du Cimatario, au sud de la ville, une des fortes colonnes de calaverie qu'ils avaient établies dans la plaine de Carretas, probablement pour nous couper la retraite sur Mexico, en cas de revers, et pour contenir notre cavalerie qui menaçait leur flanc gauche.

Un second engagement de cavalerie eut lieu; il nous fut aussi favorable que le premier. En même temps, le général Miramon arrivait à l'Alameda avec de l'infanterie et de l'artillerie, détachées de notre ligne du nord, et mettait en déroute la réserve des colonnes qui attaquaient la Cruz.

Les républicains, repoussés et battus de tous côtés, malgré leur courage et leur ténacité, durent perdre toute espérance de succès; nos boulets

les poursuivirent pendant qu'ils opéraient leur retraite vers les hauteurs, d'où ils étaient descendus si fièrement le matin. L'artillerie ennemie répondait à la nôtre, mais ses derniers coups semblaient plutôt témoigner d'une rage impuissante, que nous menacer d'une agression.

La place de la Cruz présentait une animation extraordinaire. Le général Miramon arriva ; l'Empereur lui tendit les bras. On amena de nouveaux prisonniers et les trophées enlevés à l'ennemi.

L'enthousiasme et la joie régnaient. Les clairons sonnaient la victoire de tous côtés, et nos musiques jouaient l'hymne national. L'émotion gagnait tout le monde. L'Empire était sauvé; on le croyait du moins.

L'Empereur, toujours calme, grand, plein d'une suprême dignité dans la victoire comme dans le malheur, alla vers divers officiers, les félicita et leur donna des marques de son estime.

L'Empereur avait lieu d'être content. Le plus fort était fait, et tout le monde avait bien rempli son devoir.

Ces moments furent sublimes, je ne les oublierai jamais. C'était le beau côté de la guerre. J'allais bientôt voir ce qu'elle a de hideux.

VII

Visite à l'hôpital. — Le capitaine D. Antonio Salgado. — Le lieutenant-colonel don Juan de Dios Rodriguez. — Le capitaine Dominguez. — Un commandant autrichien. — Les blessés. — Ce qu'on appelle hôpitaux et ambulances au Mexique. — Visites de l'Empereur aux hôpitaux de Queretaro. — Les morts. — L'hôtel de l'Aguila Roja. — Souvenirs du siége de Puebla par le maréchal Forey.

Je me rendis à l'hôpital pour visiter notre capitaine en premier, don Antonio Salgado, qui avait été blessé au pied, tout près du général Marquez et du colonel Arellano, dans la dernière sortie qu'ils avaient faite contre les républicains. Le capitaine avait reçu une balle dans le talon ; son éperon avait heureusement atténué l'effet du projectile. Cependant sa blessure pouvait devenir dangereuse et le faisait beaucoup souffrir. Il était menacé aussi par une hypertrophie du cœur. Profondément ému en le voyant dans ce triste

état, je lui fis connaître la respectueuse sympathie de mes camarades à son égard et leur admiration pour sa belle conduite.

En effet, le commandant Salgado était un des officiers qui s'étaient le plus distingués dans cette journée, non-seulement par sa valeur, mais aussi par son intelligence. Auparavant, nous nourrissions contre lui un vif ressentiment, engendré par son rigoureux esprit de discipline, que nous prenions pour de la tyrannie, et, par suite, nous refusions de croire à sa valeur. Mais, quand nous l'eûmes vu faire si noblement son devoir, quand il nous eut donné l'exemple de la plus rare abnégation, nous oubliâmes ses sévérités passées ; le respect prit la place de la haine, et nous rendîmes complétement justice à ses grandes qualités.

Dans une chambre voisine se trouvait le lieutenant-colonel Juan de Dios Rodriguez, étendu sur une paillasse ; sa figure était d'une pâleur mortelle, ses yeux étaient éteints. Un de ses amis entra et lui demanda :

— Eh bien, Juan, comment vas-tu? Le blessé fit un faible signe de tête qui voulait dire très-mal.

— Ne crains rien, Juan, répondit l'autre, essayant de dominer son émotion, tu échapperas encore

à celle-là comme au coup de révolver à bout portant que te tira Ronda, il y a un an.

Juan de Dios ne pouvait plus parler ; il répondit par un léger et triste sourire de mourant. Sa famille et ses sœurs en larmes vinrent le prendre.

Quelques minutes avant, l'Empereur était venu le voir. Un médecin, interrogé secrètement par le Souverain sur l'état du blessé, avait répondu :

— Sire, ce vaillant officier n'a plus que quelques heures à vivre.

L'Empereur consola alors de son mieux Juan de Dios Rodriguez. Il lui remit la croix de chevalier de l'Aigle mexicaine, en l'assurant qu'il lui réservait le grade de colonel et le commandement d'un corps de sa future garde.

A toutes ces preuves de sympathie et d'estime, don Juan de Dios répondit en pressant, autant que ses forces affaiblies le lui permirent, la main que l'Empereur lui tendait et dit avec une expression de dévouement et de résignation impossible à rendre : — « Señor, je suis heureux de mourir pour Votre Majesté ! » Ces paroles touchèrent le cœur si sensible et si bon de l'Empereur, dont les yeux se mouillèrent de larmes.

Au grand étonnement de tout le monde, D. Juan

de Dios ne succomba point. Quelques semaines plus tard, il reprit le commandement de son bataillon.

Encore convalescent, il courut à une action où il fut rencontré par le général Mendez. Ce dernier menaça D. Juan de Dios Rodriguez de son mécontentement s'il recommençait de pareilles imprudences : — Juan est plus dur au coups et aux fatigues que ne l'est un cheval, disait le général Mendez ; il a sur le corps des blessures, dont une seule aurait fait enterrer dix fois tout autre que lui.

Moins heureux que son supérieur, le capitaine Dominguez, qui avait été blessé aussi dans le jardin de la Cruz, fut porté expirant à son logement. Les gens qui habitaient la maison, épouvantés par les boulets qui tombaient chez eux, se réfugièrent dans le centre de la place. Dominguez fut oublié. Quand, plus tard, on entra dans cette maison, on trouva le cadavre du capitaine en pleine décomposition, et exhalant une odeur fétide.

On apporta à l'hôpital un grand nombre de blessés. Quelques-uns mouraient en route ou en arrivant. Parmi les premiers, était un commandant autrichien, petit, trapu, à la barbe blonde ; il avait encore suspendu au cou un lorgnon qu'il portait constamment à son œil gauche.

Il fut tué en frappant son ordonnance, auquel il reprochait de se mettre à couvert pour viser l'ennemi ou recharger son fusil. A peine lui avait-il porté quelques coups de plat de sabre qu'il tomba, la tête fracassée.

On le porta à l'ambulance; mais il expira en chemin.

Les longues salles de l'hôpital, où j'allai visiter quelques artilleurs plus ou moins maltraités par l'ennemi, offraient le plus triste aspect. Elles étaient déjà garnies de blessés; mais, au lieu des plaintes que je m'attendais à entendre, c'était à peine si un faible gémissement parvenait jusqu'à moi. Les patients étaient étendus sur des lits improvisés qu'on s'était procurés à la hâte : impériaux et républicains étaient mêlés et soignés sans distinction; ainsi l'avait voulu l'Empereur. Ces malheureux avaient des blessures, dont quelques-unes étaient extraordinaires par leur aspect et les circonstances dans lesquelles elles avaient été reçues.

La vue d'un pauvre diable d'Allemand à la barbe blonde, dont le visage avait été traversé par un biscayen, me frappa vivement, car sa blessure, tout en le défigurant horriblement, lui permettait encore de parler.

Un des médecins, brave et digne citoyen de Maravatio, qui soignait les malades avec un dévouement désintéressé au-dessus de tout éloge, me déclara que la blessure deviendrait probablement mortelle. La fièvre commençait à saisir le blessé.

Un cavalier avait reçu un coup de lance dans le ventre, et ses entrailles pendaient hors de la plaie.

Un de nos artilleurs avait une balle logée dans les intestins, il ressentait des douleurs atroces; sa blessure étant sans remède, il mourut après plusieurs jours d'affreuses souffrances.

Le service de l'hôpital de Queretaro n'était pas encore entièrement organisé, et cet établissement offrait une fidèle image de ce qu'on appelle les hôpitaux ambulants militaires au Mexique.

Le service médical de l'armée n'a jamais existé réellement depuis l'Indépendance. Pendant la guerre avec les Etats-Unis (1846-47), le manque de services militaires, l'absence d'une intendance intelligente, causèrent plus de mal aux troupes mexicaines que le feu de l'ennemi, et firent perdre tous les avantages qu'elles auraient pu tirer de la bataille de la Angostura.

N'avons-nous pas vu souvent nous-mêmes des colonnes de 3 à 4,000 hommes se mettre en campagne sans un seul chirurgien?

Heureusement, à Queretaro, l'Empereur était là. Tous les jours, régulièrement, il visitait l'hôpital. Ces visites demandaient un certain courage, vers la fin du siége, c'est-à-dire dans le moment où le typhus, la pourriture d'hôpital, la chaleur et le développement des maladies épidémiques de toutes sortes faisaient considérer l'entrée d'un malade ou d'un blessé à l'hôpital comme un départ pour l'autre monde.

Les visites de l'Empereur ranimaient les blessés, les malades et encourageaient les médecins.

Il faut avoir été dans une semblable position, pour bien comprendre l'immense et salutaire effet que produisent ces encouragements directs d'un souverain aimé, adressés à des blessés que parfois le moral seul peut sauver.

En visitant un hôpital ignoble, infect, ravagé par des maladies épidémiques, l'Empereur faisait un de ces actes de courage qui généralement passent inaperçus, mais qui n'en méritent pas moins l'admiration.

Le soir, à l'une des entrées principales de la Cruz, je fus témoin d'une scène qu m'émut profondément, quoique l'habitude des spectacles de ce genre eût dû m'aguerrir contre de pareilles impressions. Les soldats du bataillon de l'Empereur

enlevaient leurs camarades tombés dans le jardin, pour les transporter à l'hôpital s'ils respiraient encore, ou pour réunir sous une voûte ceux qui étaient morts.

Des femmes étaient là, suppliant qu'on les laissât entrer pour reconnaître leurs maris, qui n'avaient point reparu. Un cri annonçait qu'un de ceux-ci avait été trouvé encore vivant, ou une exclamation de désespoir apprenait qu'une de ces pauvres femmes venait de voir passer le cadavre ensanglanté de l'être qu'elle aimait le plus au monde. Au milieu de ces cris, on entendait la voix tonnante de l'officier de garde, ordonnant de chasser toutes ces drôlesses à coups de crosse.

Je me rappelle une jeune femme, dont la beauté flétrie appela particulièrement mon attention. Elle tenait une petite créature dans ses bras et demandait avec instance qu'on la laissât entrer pour chercher son mari qui ne reparaissait pas ; son visage exprimait l'angoisse la plus poignante, qui se changea bientôt en affreux désespoir, lorsqu'elle crut reconnaître son époux parmi les cadavres qu'on transportait à côté. Dans sa douleur elle se jeta aux pieds du sergent pour lui demander la grâce de passer.

— Quel est votre mari? demandait celui-ci.

— C'est le caporal un tel, répondait cette malheureuse.

Le sergent consulta quelques soldats, et répondit avec un embarras de mauvaise augure :

— Mais il est de garde derrière le couvent, et vous ne pourrez le voir que demain.

— Ce n'est pas vrai! s'écria-t-elle, ce n'est pas vrai, sergent ; ils l'ont tué, j'en suis sûre, je crois que c'est lui qui vient de passer. Quelque chose me dit qu'il est mort. Au nom de *Maria Santisima* laissez-moi passer. Je ne veux pas qu'on l'enterre sans que je le revoie encore une fois. Elle obséda tant et si bien qu'on la laissa entrer.

Elle courut aussitôt où elle croyait trouver son mari ; son instinct ne l'avait pas trompée. C'était bien lui qu'on avait transporté un instant auparavant ; elle se jeta, avec son petit enfant, sur le corps du pauvre caporal. Je laisse à deviner le désespoir de la malheureuse femme.

Vers le soir, quelques-uns de nous, privilégiés du hasard, ou dont la présence n'était pas nécessaire dans les lignes, purent aller visiter la ville. Il y régnait une animation fiévreuse. Les habitants sortaient de leurs boutiques fermées, ou se mettaient à leurs balcons. Les divers incidents de

la journée étaient racontés avec passion et souven défigurés.

A l'hôtel de l'*Aguila Roja* (Aigle Rouge), un grand nombre d'entre nous se trouvaient réunis à la table d'hôte; chacun racontait ce qui s'était passé à son poste, dans son bataillon, ou ce qu'avait fait son régiment. On se félicitait de cette victoire, qui en présageait d'autres.

On racontait la mort d'un camarade estimé, d'un brave officier supérieur; on critiquait la valeur douteuse d'un autre.

L'élan des libéraux, pendant l'attaque, était surtout le sujet de la conversation de ceux qui ne poussaient pas la haine contre les républicains jusqu'au point de refuser à ces derniers toute espèce de justice. Nous ne reconnaissions plus nos anciens adversaires, dont la fuite semblait, jusqu'alors, la seule tactique. Nos nouveaux ennemis, au contraire, s'étaient hardiment montrés dans les divers épisodes de la journée.

Il ne faut pas oublier qu'au siége de Puebla ces mauvaises troupes indigènes, que les troupes de l'Intervention semblaient tant dédaigner, après avoir opposé une belle résistance lors de l'assaut et de la prise de San-Javier, revinrent bravement à la charge pour tenter de reprendre ce fort

tant disputé. Il est vrai qu'elles étaient commandées par des hommes comme le général Negrete et le colonel Bernardo Smith.

Les rapports du maréchal Forey nous ont appris que les assiégés devenus assaillants à leur tour, furent reçus par le feu terrible des zouaves et des chasseurs à pied ; mais, ce qu'on ne sait pas, c'est que durant cette tentative désespérée, les défenseurs de la place éprouvèrent les pertes les plus cruelles.

L'Intervention commit une injustice, et une faute très-impolitique, en critiquant à outrance la mauvaise organisation des troupes improvisées de Juarez, sans rendre justice à leur courage.

Je le répète, la majorité d'entre nous, dans leur haine contre nos adversaires, ne voulait point reconnaître qu'au moins les républicains s'étaient bien comportés durant la journée ; mais la vérité historique m'oblige à le dire ici.

Avant de se séparer, on but à la santé de l'Empereur, à celle de Miramon et de Mendez, généraux qui inspiraient le plus de sympathies.

Le soir, les républicains, postés sur le Cerro de Carretas, en face de la Cruz, nous envoyèrent obus et boulets, tous dirigés sur la Cruz, qui leur

offrait un magnifique point de mire, à cause du grand nombre de feux et de lumières qu'elle renfermait, et qu'on ne s'était pas donné la peine de dissimuler.

VIII

L'Empereur décore les drapeaux du bataillon de l'Empereur et du 3e de ligne. — Déserteurs ennemis. — Journée du 17 mars. — Combat de San-Juanico. — Le général Marquez, accompagné du ministre Vidaurri et escorté par la brigade Quiroga, va chercher des renforts à Mexico.

Le lendemain, 15, l'Empereur distribua quelques récompenses aux officiers et soldats qui s'étaient distingués d'une manière exceptionnelle. Ensuite eut lieu une petite cérémonie, renouvelée de la campagne d'Italie, sous le second Empire français. Le bataillon de l'Empereur et le 3e de ligne furent formés en carré sur la place de la Cruz; l'Empereur arriva, suivi des généraux Marquez, Mendez et de son état-major. Il apprit aux deux bataillons que, pour leur conduite sous les ordres du général Mendez dans leurs campagnes antérieures, et pour celle de la veille, ils avaient mérité que leurs drapeaux fussent décorés.

Il attacha lui-même une croix de l'Aigle Mexicaine à chacun des deux drapeaux qui lui furent présentés. Le général Marquez prit ensuite la parole. Il exhorta les soldats à se conduire toujours ainsi, pour mériter de nouvelles récompenses honorifiques; de plus, il leur fit entrevoir que l'Empereur ne se séparerait point d'eux. Les paroles du chef d'état-major affermirent encore ces deux bataillons et toute la brigade de réserve dans la croyance, généralement répandue, que l'Empereur nous conserverait auprès de lui pour former le noyau de sa garde. Cette pensée nous enthousiasmait.

Des déserteurs arrivèrent du camp ennemi. Ces pauvres diables excusaient leur action d'une manière bien simple : on les avait pris de force; on les tenait dans un état de misère et de servitude horrible, et ils s'échappaient à la première occasion. Quelques-uns étaient d'anciens soldats impériaux tombés entre les mains des républicains, et que ceux-ci avaient forcés de prendre place dans leurs rangs. Ils revenaient, en demandant à rentrer dans leurs anciens corps. Tous peignaient, sous de vives couleurs, la démoralisation de nos adversaires. En général, il ne faut pas trop se fier aux déclarations de ces individus, qui exagèrent toujours

les mauvais côtés de la situation de l'ennemi, pour se rendre intéressants ou pour excuser leur conduite. Cependant, il était certain que nos adversaires étaient profondément découragés.

Le général Miramon le comprenait ainsi, et, dans son impatience de combattre, il pressait sans cesse l'Empereur d'attaquer à son tour. Le Souverain, qui faisait campagne avec les troupes mexicaines pour la première fois, avait, comme tout le monde, une confiance aveugle dans l'expérience du général Marquez, son chef d'état-major, qui, lui, voulait attendre une seconde attaque de l'ennemi, ou la levée du siége. L'Empereur, comme tous ceux qui n'avaient pas vu Miramon à l'œuvre, prenait l'impatience de celui-ci pour de l'imprudence. Malgré cela, paraît-il, l'Empereur se décida à attaquer. Miramon prit toutes les dispositions nécessaires dans la nuit du 17. Son plan était d'enlever les hauteurs environnantes de San-Pablo et de San-Gregorio; — j'en eus connaissance plus tard, grâce au hasard. — Toujours est-il que l'attaque avorta sans qu'on sut trop pourquoi.

La brigade de réserve, qui devait se rendre à la ligne du Nord, relevée trop tard, n'arriva pas à temps à son poste, et la rue qui conduit de la

place San-Francisco au pont de San-Sébastian, obstruée par une barricade et des chariots brisés, fut le théâtre d'un désordre dangereux. Ma batterie se vit dans l'impossibilité de continuer sa marche. Les dragons de l'Impératrice voulaient passer à tout prix. Enfin on détruisit les obstacles, et l'ordre commençait à se rétablir, quand, tout à coup, on nous apporta l'ordre de retourner à la Cruz.

Nous ne comprenions rien alors à ce qui se passait; mais, plus tard, j'ai su qu'au moment où l'attaque allait commencer, le commandant de la Cruz crut que, les républicains devinant le but du mouvement qui s'opérait et sachant que son poste était dégarni, se disposaient à l'attaquer. Épouvanté sans doute de la responsabilité qui pèserait sur lui si l'ennemi s'emparait de la Cruz, qui était aussi la clef de la ville, il envoya prévenir aussitôt le général Mendez.

Celui-ci, croyant qu'il y avait danger de perdre la Cruz, courut au galop en avertir l'Empereur au Cerro de las Campanas. Encore quelques secondes et l'action allait commencer. La position était critique. L'Empereur consulta le général Marquez, qui ne demandait pas mieux que de suspendre l'attaque, et répondit qu'il fallait avant tout garder la Cruz.

L'Empereur donna l'ordre de suspendre l'attaque. Marquez se rendit à la hâte auprès de Miramon, afin de lui transmettre cet ordre, tandis que l'Empereur et le commandant général d'artillerie Arellano se rendaient en toute hâte à la Cruz. Le général Marquez arriva au moment où Miramon, l'épée à la main, passait sur le front de ses troupes en les haranguant, et leur communiquait son ardeur et sa foi aveugle dans le succès de la journée.

Le jour allait poindre. Dix-huit pièces de canon, qu'on avait mises en batterie devant les positions ennemies, se disposaient à ouvrir le feu. L'ordre transmis par le général Marquez en personne, la nouvelle que l'ennemi se disposait à enlever la Cruz restée presque sans défenseurs, et celle que la brigade de réserve n'était pas encore à son poste, tout cela jeta Miramon dans un désespoir furieux. Il remit son épée au fourreau, lança son chapeau à terre et donna l'ordre aux troupes de rentrer dans la ville. Il rentra lui-même au galop dans Queretaro, pâle et versant des larmes de rage.

Il apprit en route que la Cruz n'était nullement attaquée. Dans son désespoir, il alla jusqu'à s'emporter, et dit au vieux ministre Vidaurri, qu'il

rencontra à cheval devant le palais municipal :

— Dites à l'Empereur qu'il ne compte plus sur moi, pour aucun projet d'attaque ni pour aucun conseil de guerre. J'obéirai à tous les ordres qu'il me donnera, mais rien de plus.

Le vieux ministre, homme prudent avant tout, essaya de calmer Miramon et se garda bien de rapporter à l'Empereur les paroles du général.

L'Empereur reconnut l'erreur involontaire du commandant de la Cruz, mais trop tard pour réparer le mal, car le jour était venu, et l'ennemi apercevait tous nos mouvements, qui devaient être une énigme pour lui.

J'attribue l'erreur qui nous empêcha d'attaquer, ce jour-là, à la fatalité qui nous poursuivit durant tout le siége et nous arracha si souvent le succès au moment où nous le tenions. Je suis persuadé, d'après ce que j'ai vu faire plus tard au général Miramon, avec de moindres éléments de réussite, que cette attaque nous donnait infailliblement la victoire, d'autant plus que l'ennemi, qui n'avait pas même pressenti notre mouvement, allait être complétement surpris. L'Empereur le comprit ainsi et n'en estima Miramon que davantage.

A partir de ce jour notre position devint véritablement mauvaise. L'ennemi, voyant bien qu'il ne

nous vaincrait pas sans de grandes difficultés, commença sérieusement l'investissement de la place.

Le général Miramon fut chargé de faire une sortie à l'ouest de la ville, sur l'hacienda de San-Juanico, qui renfermait des vivres et des fourrages, et où se trouvait une division républicaine, composée principalement de cavalerie.

Le général Miramon partit de grand matin, avec les cavaliers *fronterizos* de Quiroga, le bataillon de Celaya, une partie des chasseurs franco-mexicains et quatre pièces d'artillerie. San-Juanico est situé à quatre kilomètres de la ville. Les grandes gardes de l'ennemi furent mises en fuite; l'hacienda fut enlevée sans coup férir, et l'on s'occupa, sans perdre de temps, de charger sur des chariots, amenés à cet effet, tout le maïs que l'on y trouva. Durant cette opération, la cavalerie républicaine revint à la charge; elle était soutenue par de l'artillerie. Mais Miramon contint l'ennemi jusqu'à la fin.

Durant ce temps, nos *fronterizos* avaient une sérieuse affaire avec l'ennemi sur la route de Celaya. Quiroga, qui avait ordre de ne point s'aventurer, se voyait obligé de battre en retraite devant un ennemi qui augmentait rapidement en nombre, lorsque la garde municipale à pied de Mexico

arriva fort à propos à son secours. Cette vaillante petite troupe, conduite admirablement par son jeune chef, le lieutenant-colonel Rodriguez, fit décidément pencher la balance en notre faveur.

Le butin ayant été chargé complétement, Miramon fit rentrer ses troupes dans la ville. L'ennemi les suivit de très-près et les attaqua de nouveau.

Mais Miramon le repoussa encore avec la garde municipale et les chasseurs, et nos troupes n'eurent plus à essuyer que le feu des canons placés sur les Cerros de San-Gregorio. En ce moment, un obus bien dirigé tomba sur le coffre de munitions d'un obusier à moitié épuisé, heureusement, et y communiqua le feu. Une terrible explosion mutila les servants, les conducteurs et les mules, tua et blessa plusieurs soldats à portée.

Le prince de Salm se distingua, ce jour-là, comme dans l'affaire du 14, et ne dut la vie qu'à un tic de son cheval, qui relevait démesurément la tête à chaque instant : l'animal reçut une balle dans le crâne durant un de ses mouvements.

Nos pertes furent sensibles, principalement parmi les cavaliers de la frontière.

Le général Marquez et quelques autres penchaient pour une retraite vers Mexico, afin de réu-

nir les forces qui existaient dans la capitale et livrer une bataille décisive aux républicains, avec plus de chances de succès.

Heureusement, cette idée ne fut pas adoptée par l'Empereur. Miramon et Arellano démontrèrent, dans un conseil de guerre, que l'Empereur fit réunir le 20 mars pour traiter cette question, que la retraite équivalait à la déroute.

Tous les généraux tombèrent d'accord sur un point : un d'entre eux devait être envoyé à Mexico, afin de prendre une partie ou la totalité des troupes concentrées dans cette ville, avec toutes les ressources pécuniaires qu'on pourrait réunir ; puis il devait rejoindre la petite armée impériale, ou manœuvrer de manière à l'aider dans les mouvements qu'elle allait faire pour forcer l'ennemi à lever le siége.

L'Empereur choisit lui-même le général Marquez pour remplir cette mission ; il lui adjoignit D. Santiago Vidaurri, nommé président du conseil des ministres, et leur donna pour escorte une brigade de cavalerie composée du 5e de lanciers, notre meilleur régiment après les dragons de l'Impératrice, et les deux corps de cavalerie auxiliaire de la frontière, le tout commandé par le colonel Quiroga.

Dans la nuit du 22 au 23, le général Marquez partit vers une heure du matin, par le sud de la ville que l'ennemi n'occupait pas encore, et prit le chemin de la montagne.

L'ennemi n'ayant plus grand besoin de sa cavalerie, envoya à la suite des nôtres une colonne de quatre mille chevaux, commandée par le général Guadarrama.

Ce ne fut que dans la matinée que nous apprîmes le départ du général Marquez. L'objet de sa mission transpira bientôt.

— Pourvu qu'il ne fasse pas comme en 1860, quand il devait secourir Guadalajara, disaient les vieux officiers.

En effet, comme on le sait, Guadâlajara, alors assiégée par toutes les forces libérales, résista héroïquement dans l'attente des secours que devait lui amener le général Marquez; mais celui-ci arriva trop tard pour empêcher que cette place tombât au pouvoir de nos ennemis.

TROISIÈME PARTIE

LE SIÉGE (SUITE)

TROISIÈME PARTIE

—

LE SIÉGE (SUITE)

I

État de la place après le départ du général Marquez. — On fabrique des munitions. — Les capsules de papier. — Combat du 24 mars. — Dangers courus par l'Empereur. — Le général Miramon. — Le général Arellano. La Leva. — Le chef républicain Florentino Mercado. — Lopez est nommé au commandement de la Brigade de réserve.

Marquez parti, il restait, pour attendre son retour, une sérieuse difficulté à vaincre. La place se voyait assiégée en règle et n'était pas préparée pour la résistance. Les fortifications n'étaient que provisoires, mais, heureusement, la défense de la ville était possible, grâce à la bonne situation de la

Cruz et de plusieurs églises et anciens couvents, dont la solide construction permettait de résister à l'artillerie républicaine.

On se mit aussitôt à construire de nouveaux parapets et à renforcer toutes les lignes de défense.

Restait une autre difficulté, la plus grande de toutes: le manque de munitions, compliqué par l'absence de poudre, de projectiles et de l'outillage indispensable pour les fabriquer.

Le commandant général d'artillerie Arellano, suppléa à tout avec une intelligence et une activité qui lui attirèrent la sympathie de l'Empereur et une grande réputation dans toute l'armée.

Il établit une fabrique de salpêtre, une de poudre, deux fonderies de projectiles et les ateliers nécessaires.

Le toit du théâtre fut arraché, fondu et converti en balles.

Une partie des cloches et tout le fer qu'on put se procurer servirent à fondre des boulets et des obus. Notre matériel fut réparé de la manière la plus ingénieuse et augmenté de celui que nous prîmes à l'ennemi; enfin le colonel Arellano trouva moyen de remplacer nos capsules de guerre, complétement épuisées, par des capsules en papier, délicates, mais généralement bonnes.

Cette heureuse innovation fut véritablement ce qui nous permit de résister si longtemps.

Une partie des prisonniers ennemis fut employée utilement à ces travaux.

L'ennemi ne restait pas inactif non plus, et ses boulets nous indiquaient assez qu'il observait tous nos mouvements et surveillait tous nos travaux.

De toute la ville, la partie sud était la plus faible. De ce côté se trouvent les hauteurs du Cimatario qui dominent Queretaro, et au pied desquelles s'étend la plaine de Carretas, qu'on a à traverser pour entrer dans la ville, soit par *l'Alameda* (promenade publique), soit par la *Casa Blanca* (Maison-Blanche). Cette partie de notre ligne se trouvait presqu'entièrement dénuée de travaux de défense.

Les hauteurs du Cimatario n'avaient pas été occupées complétement par les républicains, qui ne se sentaient pas encore assez nombreux pour s'étendre ainsi autour de la ville. Cette circonstance avait donné au général Marquez la facilité de passer sans encombre, le 22, avec sa cavalerie. Un puissant renfort, que l'ennemi reçut le 23, lui permit de compléter l'investissement de la place et de nous couper toute communication avec l'extérieur.

Ce renfort d'environ 10,000 hommes, venant des

provinces de Toluca, de Puebla, de Guerrero et de la vallée de Mexico, n'avait pas encore donné. Les chefs républicains résolurent donc de tenter, avec l'aide de ces troupes fraîches, une seconde attaque de la ville au sud, côté qui, comme je l'ai démontré, leur offrait alors le plus de chances de succès.

Dans la matinée du 24 mars, il fut facile de deviner l'intention de nos ennemis, en les voyant descendre de la *Cuesta china* (route de Mexico), s'étendre et se former en bataille, sur tout le versant du Cimatario, perpendiculairement à nos lignes, jusqu'à la hauteur de la *Garita* (barrière) du Pueblito, où se trouvait notre cavalerie, commandée par le général Mejia.

L'Empereur envoya aussitôt le général Miramon, avec quelques troupes, vers le côté menacé. Il ne voulut pas trop dégarnir les lignes du Nord et de l'Est, car il craignait, avec beaucoup d'apparence de raison, que l'attaque ne devînt générale.

L'ennemi ne se fit pas longtemps attendre ; vers midi, son infanterie, formée en plusieurs fortes colonnes, appuyées par de la cavalerie et vingt pièces de canon, descendit simultanément sur *l'Alameda* et la *Casa Blanca*.

Le canon gronda; mais les républicains n'en avançaient pas moins avec un ordre, une rapidité

et un aplomb qu'on ne se serait jamais attendu à rencontrer parmi eux. En définitive, on voyait qu'ils étaient vaillamment conduits par leurs principaux chefs : Riva Palacio, Jimenez, Velez et Florentino Mercado.

Nos canons ne suffirent pas pour les arrêter ; heureusement Miramon et Mendez étaient là. Ce dernier commandait l'infanterie chargée de défendre *l'Alameda*. Ainsi que l'avait ordonné Miramon, Mendez, sans broncher, laissa l'ennemi s'approcher jusqu'à une distance de quelques pas. Un moment d'hésitation, et c'en était fait de nous ; mais il n'y en eut point. L'ennemi arrivait sur nos soldats, lorsqu'un feu presqu'à bout portant jeta la mort dans ses files et paralysa son élan.

Au même moment, le général Mendez, à cheval, poussa un énergique cri de *¡ Viva el Emperador !* les soldats lui répondirent avec frénésie et, à la tête du bataillon d'Iturbide, il s'élança sur les républicains. Ceux-ci, comme on devait s'y attendre, ne tinrent pas devant les baïonnettes des nôtres. Un de leurs principaux chefs, Florentino Mercado, tomba la tête fracassée. Ils prirent la fuite, poursuivis longtemps par nos boulets qui, en ricochant dans la plaine, faisaient d'affreux vides dans les groupes de fuyards.

Le général Miramon fit charger par la cavalerie. Celle-ci s'acquitta bien de cette tâche et ramena environ deux cents prisonniers ; mais l'artillerie ennemie, magnifiquement établie, lui fit éprouver des pertes sensibles et aida les colonnes républicaines, qui descendaient sur la Maison-Blanche, à la ramener en désordre dans la ville.

Ce jour-là, les canons de l'ennemi nous firent cruellement souffrir. Un seul obus fit d'étonnants ravages dans les rangs de la garde municipale de Mexico.

La Maison-Blanche, défendue par une faible troupe d'infanterie, allait nous être enlevée, lorsque le colonel Arellano arriva et, comprenant tout le danger de perdre cette position, l'angle le plus important de notre ligne, il y fit jeter quelques pièces en batterie et contint nos fantassins. Son cheval étant blessé, il mit pied à terre et pointa lui-même d'heureux coups de mitraille, qui amortirent l'élan de l'ennemi, donnèrent le temps au général Mendez d'accourir avec le bataillon d'Iturbide, et au général Miramon d'arriver avec de nouveaux renforts, tandis que le général Mejia reformait sa cavalerie. Le combat devint alors plus égal, et l'ennemi fut encore forcé de rétrograder.

Contre l'attente générale, la ville ne fut attaquée

ni au nord ni à l'ouest. La Cruz seule fut menacée par une fausse attaque. L'ennemi se contenta d'envoyer nombre de projectiles qui, comme toujours, firent plus de mal aux habitants qu'aux troupes. En cette circonstance, l'Empereur courut un grand danger. Un obus arriva en sifflant et éclata devant lui, heureusement sans le toucher.

Je ne sais pas ce qui serait advenu de nous si l'Empereur avait été tué en ce moment.

C'est le défaut principal des gouvernements qui reposent sur l'existence d'un seul homme, que d'être exposés à une catastrophe terrible, le jour où disparaît celui auquel la nation a confié entièrement sa destinée. L'Impératrice était en Europe et hors d'état de gouverner ; l'héritier désigné par Maximilien était encore un enfant. Aussi, en nous plaçant au point de vue politique, ne pensions-nous pas à la possibilité de la mort de Maximilien sans éprouver la plus vive inquiétude.

L'action étant terminée à notre avantage, le général Miramon alla se présenter au Souverain. A peine avait-il mis pied à terre que l'Empereur lu tendit les bras et l'étreignit dans un fraternel *barazo*.

Après avoir reçu ce témoignage public d'estime

et d'amitié, Miramon ota son képi et, se tournant vers les témoins de cette scène émouvante, il s'écria, de ce ton d'enthousiasme et de commandement qui lui était particulier : « *¡ Viva Su Majestad el Emperador !* » Les plus chaleureuses acclamations lui répondirent.

L'Empereur se dirigea ensuite vers le commandant général d'artillerie Arellano, qui s'était si admirablement distingué durant l'action et avait sauvé la Maison-Blanche. Sa belle conduite procurait à l'Empereur l'occasion qu'il attendait, de donner l'écharpe verte à notre jeune et brave colonel. En s'adressant au colonel Arellano, il lui dit :

« Vous êtes général ! »

Tout le monde approuva fort cette nomination. L'empereur Maximilien ne nomma, durant tout son règne, que trois généraux : Mendez, Arellano et Quiroga.

Durant l'action, la chaleur était accablante. Les prisonniers de l'ennemi furent conduits à la Cruz pour y être gardés provisoirement, de manière à ce qu'aucun de nous ne communiquât avec eux. Cette précaution était inutile, car, sur le champ de bataille, la pitié et la curiosité nous avaient fait adresser des questions à ces malheureux.

Quelques-uns, en passant devant moi, me de-

mandèrent un peu d'eau. Ils m'assurèrent qu'ils n'avaient pas bu depuis la veille au matin. Je leur fis donner de l'eau autant qu'ils en voulurent. Ils tremblaient encore d'émotion. Interrogés, ils me répondirent qu'ils étaient de la vallée de Mexico ; Florentino Mercado les avait rencontrés un mois auparavant et les avait pris de *leva ;* ils étaient restés avec lui, surveillés par leurs officiers et menacés de mort à la moindre tentative de désertion. Ils me demandèrent s'ils ne pourraient pas se justifier devant le *Senor Emperador* et, grâce à lui, ne point être fusillés. Un d'eux surtout m'inspira une vive compassion ; des larmes coulaient le long de ses joues. J'appris la cause de son désespoir silencieux : le père de ce malheureux, raccolé de la même manière que lui, avait succombé dès le commencement de l'action.

Je rassurai de mon mieux ces pauvres gens, dont les plaintes me faisaient bondir d'indignation. C'étaient des hommes semblables que les démagogues avaient conduits contre nous, en les trompant indignement, nous représentant comme des traîtres, commandés par un souverain et des généraux féroces, qui fusillaient sans pitié tous ceux que le hasard conduisait sur leur chemin.

C'étaient, pour la plupart, d'innocentes victimes que leurs chefs sacrifiaient impitoyablement au triomphe de leur ambition. Ceux-ci, avec une effronterie qui en imposait aux coteries politiques du même nom existant en Europe, appelaient leurs recrues des citoyens libres combattant sous les drapeaux de la Liberté !

Contraste extraordinaire ! ces mêmes hommes, aveuglés par l'esprit de parti, s'indignent véritablement lorsqu'en lisant les conquêtes de Cortès et de Pizarre, ils voient que ces Jasons espagnols se partageaient les vaincus et les employaient au service de leurs transports. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils font pire encore, en plein XIXe siècle.

Les prisonniers dont je viens de parler se remettaient en marche, lorsqu'ils furent aperçus par un jeune officier du génie qui dirigeait des travaux de ce côté.

— Allons, drôles, s'écria celui-ci, j'ai besoin de vos bons et utiles services. Prenez ces pelles et ces pioches, et travaillez ferme ; cela vous apprendra à servir avec les révolutionnaires.

Les prisonniers, avec une résignation touchante, allèrent où on les appelait et firent tout ce qu'on leur ordonna.

Le feu de l'ennemi qui s'avançait, devint bientôt

si gênant, qu'aucun des soldats du génie et des prisonniers ne voulait s'y exposer volontairement. Cela retardait les travaux. Aussi notre jeune sous-lieutenant, s'adressant aux prisonniers, leur ordonna-t-il impérieusement de monter sur le parapet et de travailler à découvert. Ceux-ci se regardèrent avec un muet désespoir et obéirent.

Le jeune officier, comprenant instinctivement tout ce que ses ordres avaient de cruel et d'injuste, s'exposa avec eux.

— Vous voyez bien qu'il n'y a pas de danger, disait-il.

Un des travailleurs tomba, la jambe traversée par une balle.

— Allons, dépêchons-nous, reprenait l'officier, cela vous apprendra à vous battre contre le gouvernement.

Heureusement pour ces infortunés, l'Empereur vint à passer par là et, voyant le danger qu'ils couraient, ordonna de les renvoyer en recommandant que, à l'avenir, on ne se servît plus de prisonniers pour exécuter des travaux de fortification. Il n'oublia pas non plus de faire tancer vertement le jeune officier du génie. Après le départ du Souverain, ce dernier me dit, moitié fâché, moitié riant :

« *Hombre!* vous me voyez désespéré: on nous impose des travaux énormes sans nous donner des travailleurs. Nous n'avons pas assez de soldats du génie ici. Les détenus de la prison ne peuvent plus m'aider. Voilà plusieurs jours qu'ils n'ont pas dormi, et on oublie souvent de leur apporter à manger. D'un autre côté, on ne trouve rien de bien dans tout ce que nous faisons : fantassins, artilleurs, tout le monde nous critique. Nos parapets ne sont jamais ni assez épais, ni assez élevés ; on voudrait qu'ils protégeassent par derrière, sur la tête, de droite et de gauche. »

Tout ce qu'il me disait si gaiement était vrai, mais n'excusait point son inhumanité.

Les pertes des républicains étaient nombreuses. La plaine de Carretas était semée de points blancs qu'on aurait pu prendre de loin pour des moutons au repos. C'étaient les morts de l'armée ennemie. Parmi ces derniers se trouvait Florentino Mercado, qui fut retrouvé affreusement mutilé. C'était un jeune avocat de Mexico, dont l'exaltation et l'audace étaient bien connues. Il fut vivement regretté par les assiégeants. Un autre fut relevé par nous devant la Maison-Blanche; on trouva sur lui des papiers importants : c'était un aide de camp

du ministre de la guerre des républicains, arrivé la veille pour se battre en amateur.

On releva les morts et les blessés, sauf ceux qui se trouvaient trop près des lignes républicaines et dont on ne pouvait s'approcher sans péril.

La haine étouffait, chez nos adversaires, comme chez nous, tout sentiment d'humanité. Les blessés tombés entre nos lignes et celles de nos ennemis, moururent sans être secourus, et nombre de cadavres restèrent sans sépulture des semaines entières.

Dès ce jour, le général Mendez reçut le commandement de toute la ligne du Sud, qui fut couverte avec la deuxième division d'infanterie. Pour notre malheur, Lopez fut nommé au commandement de la brigade de réserve, en remplacement du général Mendez.

II

Visites de l'Empereur aux officiers républicains prisonniers. — L'Empereur Maximilien est décoré par l'armée. — Sortie du 1er avril. — Anniversaire de l'acceptation du trône du Mexique par l'empereur Maximilien. — Réponse de l'Empereur au ministre Aguirre et à la commission qui vient le complimenter. — Réponse de l'Empereur au gouvernement français, lors des conférences d'Orizaba. — Comment l'Histoire jugera l'Empereur Maximilien. — Le problème d'un gouvernement stable au Mexique.

Le lendemain, 25 mars, l'Empereur alla rendre une visite aux officiers républicains prisonniers. Parmi ceux-ci se trouvaient un certain nombre de jeunes gens, dont le courage malheureux était digne de sympathie. L'arrivée de l'Empereur, dans la grande salle où ils étaient détenus, fut un grand événement pour eux. Tous regardaient le Souverain avec une curiosité mêlée de crainte et de respect. Le silence était profond.

« Je n'oublierai point, dit l'Empereur, que vous avez été faits prisonniers en combattant. En conséquence, si vous avez besoin de quelque chose, demandez-le moi, vous trouverez en moi un ami. Prenez espoir, je vous rendrai promptement à vos familles. »

Ces paroles furent accueillies par les prisonniers avec une émotion facile à comprendre. Ce langage et ces sentiments ne sont pas habituels chez les vainqueurs, dans les guerres civiles du Mexique.

L'Empereur leur fit donner les effets et l'argent dont ils avaient besoin, et recommanda ensuite à l'officier de gendarmerie, commandant de la prison militaire, de faire tous les frais nécessaires pour améliorer leur sort.

Lorsque la famine commença à se faire sentir, les officiers républicains, que nous avions en notre pouvoir, n'en souffrirent point trop : on eut toujours soin d'eux comme de nous.

Quand nous fûmes prisonniers à notre tour, nos adversaires ne nous traitèrent point de la même façon. L'esprit de parti étouffe généralement tous les bons sentiments chez les vainqueurs, et, au milieu des discordes civiles, on rencontre rarement ces traits chevaleresques qui ennoblissent quelquefois la guerre.

Le 30 mars, une commission de généraux, présidée par Miramon, vint trouver l'Empereur sur la place de la Cruz et le prier de bien vouloir accepter la médaille du mérite militaire, qu'elle lui remettait au nom de l'armée. L'Empereur accepta, et, depuis ce jour, porta cette décoration, qui devint bientôt la source d'une grande émulation.

Le 1er avril, une sortie fut exécutée pour enlever l'église du faubourg San-Sebastian, occupée par l'ennemi, qui l'avait fortifiée et garnie de troupes.

Vers trois heures du matin le général Miramon sortit de la ville à la tête d'une colonne d'infanterie, et, avec son courage et son bonheur habituels, il parvint à surprendre l'église de San-Sebastian, dite de la *Parroquia*. Le succès de cette attaque audacieuse et inattendue fut mis à profit par Miramon, qui ne voulut pas en rester là. Sans perdre de temps, il continua sa marche sur la *Cruz del Cerrito*, autre édifice important, à la droite duquel les républicains élevaient des travaux déjà avancés. Le tout tomba en son pouvoir, ainsi que deux obusiers de montagne. Antillon, qui défendait ce point avec le contingent républicain de Guanajuato, eut à peine le temps de s'échapper dans un costume des plus simples.

La sortie avait été exécutée avec l'élan et la rapidité qui, seuls, peuvent donner le succès dans ces sortes d'opérations. Mais les chefs républicains, revenus de leur première surprise, profitèrent de ce que Miramon s'était trop éloigné de nos lignes et envoyèrent leurs réserves et des renforts considérables, qui, menaçant d'entourer et de couper notre colonne d'infanterie, placèrent Miramon dans l'obligation de rentrer dans Queretaro. En se repliant, nos troupes eurent une sérieuse affaire avec le bataillon républicain des Suprêmes-Pouvoirs, corps d'élite envoyé au pas de course par Escobedo au secours des siens. Durant ce combat le colonel Farquet, ami de Miramon, reçut au genou une blessure dont il mourut au bout de peu de jours. Nos pertes furent sensibles. A neuf heures du matin, le général Miramon était rentré dans la place avec des prisonniers et deux obusiers de montagne.

Les premiers jours du mois d'avril se passèrent sans que rien de saillant ne se produisît. On activa nos travaux de défense, surtout au sud de la place.

Le 10 avril, on fêta l'anniversaire de l'acceptation du trône par l'empereur Maximilien.

Une commission alla au quartier général féliciter l'Empereur.

Au discours du ministre de la justice, Aguirre, qui avait suivi le Souverain à Queretaro, l'Empereur répondit par de nobles paroles, qu'il termina ainsi :

« Le 16 septembre 1864, je vous ai dit : Si Dieu » permettait que de nouveaux périls vinssent me- » nacer notre chère patrie, vous me verriez com- » battre pour son indépendance et son intégrité.

» Ceux qui m'entourent dans les difficiles jours » de Queretaro voient que j'ai tenu parole. L'année » suivante, le même jour, de mémorable souvenir, » je vous ai dit : Sans effusion de sang et sans » peine, il n'y a pas de triomphes humains, de » développements politiques et de progrès dura- » bles. J'ai ajouté que j'étais ferme au poste que » les vœux de la nation m'ont fait occuper, et que » je ne chancellerais point dans l'accomplissement » de mes devoirs ; ce n'est pas aux moments diffi- » ciles qu'un véritable Hapsbourg abandonne son » poste. Je suis ici luttant comme vous, et, à l'ave- » nir, je suivrai avec la même conscience le che- » min du devoir. »

Il ne faut pas oublier qu'aux sollicitations du gouvernement français, qui ne pouvait le soutenir plus longtemps sans de trop lourds sacrifices et le pressait d'abdiquer, le noble Empereur répondit

d'Orizaba, quelques semaines avant le siége de Queretaro :

« La France, en se retirant, invoque ses propres » intérêts; moi, je ne peux ni ne veux abandon- » ner une cause que j'ai acceptée avec ses dangers. » Arrive que pourra. Je n'ai pas besoin de vous » dire que je serai ce que j'ai été à Milan, dans la » marine et à Miramar, ne prenant conseil que de » mon devoir et de ma dignité personnelle.

» Je n'abandonnerai jamais mon poste, et je » n'oublierai pas un seul moment que je descends » d'une race qui a traversé des crises bien plus » terribles que celle que je traverse, et ce ne sera » pas par moi que la gloire ne mes aïeux sera » ternie. »

Ce langage doit être recueilli par l'histoire qui, nous n'en doutons pas, portera sur l'Empereur Maximilien un jugement favorable et en fera la personnification du devoir et de la dignité.

Lorsque les passions politiques seront apaisées, quand les Yankees fouleront le sol mexicain et le traiteront comme les Russes traitent aujourd'hui le sol polonais, quand, enfin, la race mélangée des descendants des sujets de Montezuma et des soldats espagnols de Cortez disparaîtra peu à peu devant les Anglo-Américains, alors on relira avec

intérêt l'histoire de cette malheureuse mais belle tentative faite par la France, pour arrêter au prix de son sang et de son or la dissolution d'un peuple que l'Europe doit, malgré tout, regarder comme un ami infortuné dont l'existence est nécessaire à l'équilibre du monde.

Les événements seront là et prouveront combien furent aveugles ceux qui repoussèrent l'appui de la France ; combien furent coupables ou imprévoyants les partisans d'une opposition acharnée et systématique, quand ils entravèrent toutes les mesures prises, dans un si noble but, par un des souverains qui comprit le mieux le génie de la France : l'Empereur Napoléon III.

L'histoire dépouillera la chute du jeune empire mexicain et la mort de l'Empereur Maximilien de toutes les couleurs dont les passions politiques les plus exaltées les ont recouvertes, et, les réduisant à leur plus simple expression, elle y trouvera ce triste résultat :

« L'Empire de Maximilien de Hapsbourg tomba
» parce que l'autorité qu'il représentait, man-
» quant tout à coup de son meilleur appui (le
» corps interventioniste), se trouva, vers le com-
» mencement de l'année 1867, sans forces suffi-
» santes pour résister aux assauts répétés de l'a-

» narchie secondée par tous les éléments de dis-
» corde, qui pullulaient au Mexique, comme dans
» tous les pays où, d'une part, l'esprit de parti
» alimente les ambitions et toutes les passions
» violentes, telles que la cupidité, la haine, la
» vengeance, l'intolérance, et où, d'autre part, le
» commerce, l'industrie et l'agriculture sont aban-
» donnés et l'autorité méconnue.

» L'Empire de Maximilien tomba pour les
» mêmes causes qui firent crouler les meilleurs
» gouvernements qui l'avaient précédé et ceux
» qui lui succédèrent. »

Voilà, malheureusement, ce que dira l'histoire.

On l'a renversé, cet Empire mexicain si calomnié par ses adversaires, si mal soutenu par ses amis; et, cependant, depuis sa chute, qu'ont fait ceux qui ont versé le sang de l'Empereur Maximilien?

Cet Empire, plus libéral que la république, cet Empire qui, pendant trois ans, resta dans la légalité la plus complète, abolissant la *leva*, ne prélevant pas une piastre d'emprunt forcé, cet Empire, disons-nous, a été détruit.

Par quoi l'a-t-on remplacé?

Où sont les améliorations?

Quels sont les moyens dont disposent ceux qui,

aujourd'hui, sont les maîtres, pour sauver le pays de la dissolution politique, de l'invasion américaine, de la réaction, de la révolution et de la ruine financière qui menacent le Mexique de maux nouveaux et prochains?

C'était à Queretaro et à Mexico, toutes deux assiégées à ce moment, que pouvait se résoudre le problème de l'existence d'un gouvernement stable au Mexique.

Supposons qu'un pouvoir inconnu eût eu la volonté et les moyens d'arrêter la lutte, de mêler assiégés et assiégeants, de rendre à la liberté tous les malheureux qu'on avait enlevés pour le service militaire; de réunir, d'un côté, une troupe d'élite, commandée par les officiers d'honneur et de mérite, de l'autre, les milliers d'hommes de désordre qui ne vivent que de la guerre civile, et de faire de ces derniers ce que Mehemet-Ali fit des Mamelucks, Mahmoud, des Janissaires; alors, dirons-nous, l'Empereur Maximilien aurait régné en paix et le Mexique était sauvé!

Voilà ce qui fit penser à quelques Mexicains, qui se distinguaient au milieu de leurs compatriotes par leur capacité et l'élévation de leurs vues, comme Paredes, Guttierez de Estrada, Almonte, Robles Pezuela et Hidalgo, de demander au gouverne-

ment français une force respectable pour la mettre à la disposition d'un pouvoir nouveau qui, ainsi soutenu, pourrait faire respecter l'Autorité et la Loi. Malheureusement, l'imperfection des hommes, les fautes politiques de l'empereur Maximilien, qui croyait à la bonne foi des coteries politiques formées dans le seul but d'arriver au pouvoir, les fautes commises par l'Intervention française elle-même, dans son ignorance des choses et du pays qu'elle allait servir, un enchaînement d'événements contraires, tout enfin sembla se réunir secrètement pour faire crouler cet Empire qui, pour beaucoup de Mexicains, a été un moment l'espoir du salut national. On dirait que le destin s'est plu à rendre inutiles tant d'efforts et de sacrifices, à décider que le sang des Européens et des Mexicains, de Maximilien et de ses fidèles défenseurs serait versé en pure perte !

III

Reconnaissance du 11 avril. — De Lubie. — Le prince de Salm. — Le général Marquez ne revient pas. — Travaux de l'ennemi. — Nos travaux de défense. — La 3e compagnie du génie. — Traces du séjour des Français à la Cruz. — Les généraux Miramon et Arèllano proposent à l'Empereur de sortir de la place. — L'Empereur refuse. — Conseil de guerre. — Escarmouche. — Notre situation empire. — Mort du colonel Farquet.

Le lendemain de l'anniversaire de l'acceptation du trône, on exécuta une reconnaissance sur la *garita* (octroi) de Mexico, située sur la route de la capitale, à quelques centaines de mètres de la Cruz.

Cette opération avait pour but de faire passer entre les lignes des assiégeants, à la faveur du combat, quelques courriers pour le général Marquez, dont le retard étonnait tout le monde.

Dans la nuit, une colonne se forma silencieusement sur la place de la Cruz. Elle était composée

du bataillon de l'Empereur, du 3me de ligne et des chasseurs, le tout sous le commandement du prince de Salm. Elle était appuyée, en outre, par les dragons de l'Impératrice et les hussards, qui avaient mission de tourner la Cruz et de se répandre dans la plaine de Carretas.

A la pointe du jour, l'action commença; mais l'octroi et le *meson* (grande auberge), ainsi que les maisons qui l'entourent, étaient fortifiés en règle. L'ennemi résista. Notre colonne, quoique vaillamment conduite, rentra sans avoir rien fait de remarquable. Nos pertes furent assez sensibles. Le prince de Salm fut sauvé par un jeune Français, sous-lieutenant de chasseurs, qui, voyant dans une meurtrière un canon de fusil dirigé vers le prince, donna une vigoureuse poussée à ce dernier, qui tomba un instant avant que le coup ne partît, sans quoi le prince recevait la charge à bout portant.

Parmi nos blessés se trouvait un jeune Polonais appelé de Lubic, mais qui cachait sous ce pseudonyme un des plus grands noms de Pologne. L'Empereur, qui le protégeait spécialement, l'avait nommé la veille sous-lieutenant aux chasseurs. A l'affaire dont je viens de parler, une balle lui fracassa le genou. On l'amputa. J'éprouvais un

serrement de cœur chaque fois que j'allais presser la main de ce charmant jeune homme, mutilé à vingt ans. Au moment où l'on espérait le sauver, une maladie de poitrine se déclara; elle empira au fur et à mesure que l'état de sa jambe s'améliorait. Quand ce membre fut complétement guéri, le malade succomba aux atteintes de l'affection de poitrine. Nous l'enterrâmes religieusement.

Le général Marquez ne revenait pas. Une certaine inquiétude commençait à se répandre parmi nous, quelque effort qu'on fît pour la vaincre.

Nous n'avions point de repos et nous nous attendions à une nouvelle attaque, avant l'arrivée des renforts du général Marquez.

Les travaux de circonvallation de l'ennemi progressaient tous les jours. Il s'était peu à peu établi dans le faubourg San-Sébastian, en face de notre ligne du nord et à Pateo, au pied de la Cruz, en s'abritant derrière plusieurs lignes de maisons et de murs crénelés, le tout fortement relié par des fossés, des flèches et des barricades. Cette position était formidable ; nous avions eu, le 11 avril, l'occasion de nous apercevoir qu'une sortie était à peu près impraticable dans cette direction.

Le nombre des assiégeants s'augmentait sensi-

blement. Ils recevaient des renforts des points de l'intérieur les plus éloignés, ainsi que des armes, des munitions, des canons et des ressources de tout genre.

Dans la place on ne restait pas inactif non plus, et nos travaux de défense devenaient respectables, mais les républicains avaient sur nous, comme je l'ai dit, un avantage immense : ils pouvaient non-seulement combler leurs vides, mais encore augmenter leur effectif, tandis que nous nous trouvions dans l'impossibilité de remplacer nos moindres pertes.

La force de nos adversaires augmentait au fur et à mesure que la nôtre diminuait.

Les vivres commençaient à coûter des prix fabuleux. Les soldats ne s'en ressentaient pas trop, parce qu'on leur faisait des distributions ; mais les officiers en souffraient, car ils ne recevaient plus que la demi-solde.

Les approches de la Cruz, le jardin et le Panthéon furent garnis d'artillerie. Sur la gauche du couvent, une flèche fut élevée par la troisième compagnie du génie. Cette brillante compagnie, attachée à la brigade de réserve, semblait se multiplier et rendait d'immenses services ; elle était un modèle de discipline et de valeur.

Ses trois officiers, le capitaine Béthancourt et les lieutenants Quintana et Miranda, camarades sous les drapeaux, comme ils l'avaient été au collége militaire de Chapultepec, étaient aimés de leurs soldats et estimés de tous ceux qui connaissaient leur instruction, leur valeur et leur esprit militaire.

Leur compagnie étant continuellement décimée, ils établirent, dans une cour intérieure du couvent, un petit cimetière réservé, où ils enterraient leurs morts avec un soin touchant.

J'ai déjà dit que la Cruz avait servi de caserne aux troupes françaises durant l'Intervention, et que celles-ci y avaient même établi un hôpital et des magasins.

On y voyait encore des traces toutes fraîches de leur séjour. On lisait, sur les murs, des vers que leur singulière désinvolture m'empêche de reproduire ici : zouaves, chasseurs et artilleurs avaient écrit leurs joyeuses réflexions dans ces anciennes cellules de moines fanatiques, devenues, par le fait des révolutions, des chambrées de vétérans, sans se douter que, peu de temps après, un monarque, aussi noble qu'infortuné, viendrait s'y défendre en personne contre ces républicains, qu'ils avaient si bien dispersés qu'on les croyait anéantis.

Notre situation empirait ; la famine devenait inquiétante ; la démoralisation pénétrait peu à peu parmi nous. A l'impatience avec laquelle on attendait Marquez succédait l'anxiété sur le sort de ce général.

Les généraux Miramon et Arellano conseillèrent alors à l'Empereur de trouer les lignes des assiégeants et d'aller, avec les dragons de l'Impératrice et la meilleure cavalerie, destituer à Mexico même le général Marquez et revenir ensuite au secours de Queretaro qu'ils conserveraient jusqu'au dernier moment. L'Empereur refusa, en disant que sa place était où le péril se montrait le plus grand, et chargea le général Mejia de cette mission que le pouvoir et le prestige du Souverain pouvaient seuls mener à bonne fin.

Celui-ci était malade ; on fut donc obligé d'attendre quelques jours, après quoi, un conseil de guerre eut lieu. On y résolut d'envoyer le général Moret, le prince de Salm, le colonel Campos, commandant de l'escorte particulière de l'Empereur et quelque cavalerie inutile à la défense, avec mission de destituer Marquez, et, en tous cas, d'informer la place de ce qui s'était passé, car on commençait à soupçonner fortement un malheur ou une trahison.

Malheureusement, Moret et ses deux compagnons ne purent passer entre les assiégeants comme on l'avait projeté.

La cavalerie qui les escortait, marchant de nuit et à tâtons, fut repoussée ; mais Zarazua, un de nos chefs de guerilleros, aussi hardi qu'heureux, parvint à s'échapper avec une cinquantaine de chevaux.

Cette petite sortie, dont tout le monde devina à peu près le véritable motif, fit mauvais effet.

La cavalerie devenant presque inutile, et la faim se faisant sentir, on commença à tuer les plus mauvais chevaux, pour en distribuer la viande aux soldats et au peuple.

Les projectiles de l'ennemi ne nous laissaient guère de repos, et ses tirailleurs, établis aux bords de la rivière, devant notre ligne du nord, empêchaient de mener les animaux à l'abreuvoir.

Le magnifique et immense aqueduc, œuvre gigantesque, de la colonisation espagnole, qui conduit l'eau du Cerro de Carretas jusque dans la ville, avait été coupé par l'ennemi. Il restait bien quelques puits, mais en trop petit nombre : nos chevaux et nos mules souffraient de la soif, ce qui, joint à l'absence de fourrages, aux fatigues et au manque de soins, les faisaient dépérir rapidement.

Les mules de ma batterie étaient dans un état pitoyable : attelées jour et nuit, mal nourries, elles étaient maigres et couvertes de plaies, ce qui désespérait notre capitaine, qui aimait beaucoup plus ses mules que ses subordonnés. Bien loin de m'attacher à ces animaux, comme ces vieux officiers du train qui ont plus de soins pour leurs bêtes que pour leurs hommes, je pris vite ces animaux en horreur. Les mules ont de bonnes qualités en campagne ; mais aussi elles possèdent tous les défauts du cheval et de l'âne, sans avoir ni l'intelligence du premier, ni la douceur du second.

Un jour que j'étais au parc général, placé à couvert sous les immenses voûtes du couvent de San-Francisco, les sons de l'orgue m'indiquèrent qu'une cérémonie religieuse avait lieu dans l'église attenante. Une cérémonie à cette heure et en pareille circonstance ne pouvait être qu'une cérémonie funèbre. En effet, on rendait les derniers devoirs au colonel Farquet.

Les honneurs militaires que le 12e de ligne faisait à son chef, les chants funèbres, les tristes sons de l'orgue, l'obscurité qui descendait rapidement, mais qui était combattue dans le chœur par la lumière de nombreux cierges, le souvenir de celui qui dormait du sommeil éternel dans ce cercueil,

sur lequel était placée sa vaillante épée et ses glorieuses décorations, tout se réunissait pour émouvoir profondément les assistants.

Le colonel Farquet avait été blessé d'une balle à la jambe, dans la sortie du 1er avril. Sa blessure, qui avait d'abord paru peu dangereuse, s'envenima tout à coup ; la gangrène s'y mit et le malade succomba. Cette mort avait été si prompte que, avant d'entrer à l'église, je croyais, comme beaucoup d'autres, le colonel entièrement rétabli.

Le colonel Farquet suivait de près son épouse, morte à Morelia, quelques jours avant notre départ de cette ville, en donnant le jour à un enfant qui survécut. Le douloureux souvenir de la perte de cette épouse adorée hâta la fin du colonel. Avant de mourir, il légua ses deux petits enfants au général Miramon, son ancien camarade. Miramon se chargea des deux orphelins ; mais, après la mort sanglante de leur protecteur, les deux pauvres petits se trouvèrent de nouveau sans appui.

Miramon assistait aux obsèques, ainsi que beaucoup d'officiers de la promotion de Farquet, brillante catégorie des chefs, parmi lesquels brillèrent au premier rang Osollo et Miramon, et dont bien peu survivent aujourd'hui. Leur valeur se révéla pour la première fois lorsque, élèves

de Chapultepec, ils défendirent héroïquement leur école contre les volontaires américains du général Scott, préludant ainsi à la résistance acharnée qu'ils devaient opposer plus tard à la Révolution.

Une vague inquiétude, que reflétaient les physionomies assombries, planait sur l'assistance. Miramon seul était impassible. On descendit le corps du colonel Farquet dans un caveau creusé dans l'église ; Miramon jeta quelques gouttes d'eau bénite dans la tombe béante, se sépara des assistants, remonta aussitôt à cheval et partit au galop. Tout le monde l'imita, et l'église redevint silencieuse et solitaire.

IV

Escarmouche du 24 avril. — Le bataillon républicain des Suprêmes-pouvoirs. — Sortie du 27 avril. — Plans de Miramon. — Le général Castillo échoue dans son attaque contre Callejas et laisse passer les républicains. — Charge des dragons de l'Impératrice. — Les carabines américaines à seize coups. — Combat du Cimatario. — Les républicains sont repoussés à la Casa Blanca. — Résultats de notre sortie. — Réflexions sur la journée du 27 avril. — La Casa Blanca le lendemain du combat. — Un officier républicain blessé et abandonné sur le champ de bataille. — Dangereux et plaisant quiproquo d'un sergent des forces assiégeantes.

Le 24 avril, le colonel Gayon fut chargé de faire une sortie contre l'ennemi qui se rapprochait du Cerro de la Campana et construisait quelques ouvrages pour s'abriter. Le colonel Gayon, avec la moitié du bataillon de Celaya et quelques cavaliers d'un audacieux guerillero du Michoacan, Gonzalès, parvint à surprendre la garde et les tirailleurs républicains. Les guérilleros de Gonzalès ramassèrent une vingtaine de prisonniers.

Je descendais de la Cruz, quand le hasard me fit rencontrer ces derniers, qu'on conduisait au quartier-général. Quelques-uns étaient vêtus d'un uniforme de drap gris orné de galons jaunes et coiffés d'un schako noir. Ils étaient de bonne taille, et leurs regards n'avaient rien de sympathique. J'appris que c'étaient des soldats du bataillon des *Suprêmes-Pouvoirs*, corps qui, ainsi que les chasseurs de Galeana et une certaine Légion du Nord, nous disputait parfois le succès.

Notre situation devenait de plus en plus critique.

L'Empereur se plaignait amèrement du général Marquez dont il ne recevait point de nouvelles. Mais notre commandant-général d'artillerie, Arellano, qui avait acquis une grande influence par son instruction, son audace et sa valeur, ainsi que par les services qu'il rendait journellement comme chef de l'arme la plus utile à la défense, entretenait l'espoir dans l'esprit du Souverain, qui avait du courage de reste.

Le 26, les généraux Miramon et Arellano discutèrent, devant l'Empereur et le chef d'état-major, un plan de sortie qui pouvait remédier à tout. Ils obtinrent de le mettre à exécution eux-mêmes.

Dans la nuit du 26 au 27, au moment où je me

disposais à prendre un peu de repos, ce que je ne n'avais pas fait depuis deux jours pour différentes causes, je reçus l'ordre de me rendre à l'Alameda, avec ma section, et de me mettre à la disposition d'un capitaine qui s'y trouvait déjà avec une batterie. En exécutant cet ordre, je m'aperçus qu'un mouvement extraordinaire se produisait dans la ville.

A peine avais-je fait placer mes pièces en batterie, selon les ordres du commandant de l'Alameda, que plusieurs de mes camarades m'apprirent qu'ils avaient reçu une certaine quantité de paquets de mitraille, et qu'on leur avait fait à ce sujet des recommandations spéciales.

A travers l'obscurité, nous vîmes des cavaliers à pied et armés de fusils d'infanterie relever les tirailleurs de la frontière, puis des bataillons, qu'il nous était impossible de reconnaître, passer silencieusement derrière nous, pour se former dans la direction de l'église de San-Francisquito, entre l'Alameda et cette dernière.

Nous ne savions que penser de ces mouvements.

Allions-nous faire une sortie? Allions-nous rompre le siége?

En ce dernier cas, nous savions ce qui nous at-

tendait, nous autres artilleurs : nous servirions à retarder la poursuite de l'ennemi, et, abandonnés par la cavalerie d'abord et par l'infanterie ensuite, nous étions certains de succomber.

L'ennemi avait-il pressenti notre mouvement ou en était-il instruit par ses espions? Nous regardions alors en face de nous, en cherchant à percer les ténèbres, mais nous ne pouvions distinguer autre chose qu'un petit nombre de feux mal éteints dans la plaine et sur les hauteurs du Cimatario.

C'était un moment solennel.

Tout à coup, dans ces lieux désolés, la nature sembla se réveiller. Une légère lueur apparut à l'horizon, avant-garde du crépuscule qui fait place si rapidement aux rayons du soleil dans ces régions méridionales.

Les sons du clairon annonçant le réveil dans le camp ennemi, arrivent jusqu'à nous. Si nous devons attaquer, il n'y a pas un moment à perdre. Au même instant, sur notre gauche, la fusillade pétille et des centaines de lumières éclairent une scène confuse. Quelques cris éloignés parviennent jusqu'à nous, c'est notre attaque qui commence.

Le jour grandit... Nous apercevons notre colonne d'infanterie lancée sur la droite des posi-

tions ennemies ; elle est bientôt suivie d'une colonne de cavalerie, qui part au trot. En même temps, l'ennemi, posté dans les tranchées qui s'étendent dans la plaine et sur les hauteurs du Cimatario, prend la fuite... Des nuages blancs se détachent des flancs de ces dernières ; l'éclair brille. Les canons produisent un bruit semblable au tonnerre, des projectiles fendent les airs.

Aussitôt nos pièces répondent en ouvrant un feu à volonté sur toute la ligne... C'est un moment sublime !

Nos bataillons traversent au pas de course la plaine et gravissent rapidement les hauteurs ; les pièces de l'ennemi se taisent les unes après les autres... c'est qu'elles viennent d'être prises ou qu'elles sont abandonnées par leurs servants... Nous obliquons de plus en plus notre tir sur la droite, en prenant pour but ces groupes qui fuient sur les hauteurs du Cimatario, dans la direction opposée aux nôtres.

Le soleil apparaît et nous réchauffe déjà de ses rayons : la victoire est à nous !... La ville n'est point évacuée... C'est une sortie que l'on fait... et cette sortie est un succès éclatant !

L'Empereur, accompagné du général Arellano, passe au galop devant nos canons redevenus si-

lencieux ; il se dirige sur le Cimatario suivi de son état-major et d'un escadron de hussards austro-mexicains.

Des gens du peuple sortent en grand nombre de la ville et courent sur les hauteurs ; bientôt nous les voyons revenir portant toutes sortes d'objets.

Des soldats amènent des pièces prises à l'ennemi, des chevaux, des mules ; d'autres escortent des prisonniers ; un d'eux pousse à grand'peine devant lui un groupe d'animaux composé de deux ânes, de plusieurs chèvres et d'une vache. Celui-ci plie sous un paquet de vêtements ; celui-là porte tout ce qu'il a trouvé de meilleur dans une cantine. Les artilleurs, maugréant, suivent d'un œil jaloux ces richesses dont ils n'ont pas leur part. On me demande la permission d'aller dans le camp ennemi, afin d'y chercher quelques provisions et quelques souvenirs de la victoire, ce que je refuse naturellement.

— Chien de métier ! murmurent-ils, voilà notre sort à nous ! Lorsqu'il y a quelque chose à ramasser, c'est toujours pour la cavalerie ou l'infanterie. Nous avons toujours cent fois plus de peines, et, comme aujourd'hui, nous sommes réduits à regarder les autres récolter tout.

—Pourquoi diable me suis-je fait artilleur? dit l'un ; je passerai dans un autre corps le plus tôt possible...

— Moi, ajoute un autre, je crève de faim, vous verrez que nous autres nous n'aurons seulement pas le *rancho* (ration journalière).

Je parais d'abord ne rien entendre de tout ce qui se dit ; mais, voyant que ces murmures se prolongent, j'impose silence aux soudards.

Pendant ce temps, les nôtres, conduits par le général Mendez, poussent jusqu'à l'hacienda de Jacales, extrême gauche de la ligne sud des républicains où bientôt l'Empereur arrive aussi.

Mais le combat et une longue course sur le Cimatario, faite en poursuivant les fuyards, détruisant leurs campements et leurs travaux, avaient désorganisé nos troupes. Le général Miramon s'occupe aussitôt de les reformer.

L'Empereur reste quelques instants à l'hacienda de Jacales et regarde l'ennemi qui se disperse de tous côtés. Certes, si l'Empereur avait voulu se mettre hors de péril, ou même faire évacuer Queretaro par toutes ses troupes, y compris l'artillerie, il eût trouvé là une magnifique occasion, ayant sous la main une escorte bien montée, de la cavalerie et le chemin libre ; mais, d'accord en cela avec

Miramon et Arellano, il comprenait que, à Queretaro il lui fallait vaincre complétement ou mourir.

Pour l'intelligence du récit, je dois maintenant raconter ce qui était arrivé à San-Francisquito, notre extrême gauche, et ce qui se passait hors de notre vue, entre les assiégeants.

En commençant l'attaque des hauteurs du Cimatario par leur extrême droite, en tournant les parallèles de l'ennemi et en le chassant devant lui, Miramon avait prévu que les républicains chercheraient à secourir leurs forces du Cimatario; aussi avait-il chargé le général Castillo d'enlever l'hacienda de Callejas, avec une petite brigade d'infanterie et une batterie d'artillerie, et de s'établir ensuite près de San-Francisquito, perpendiculairement à nos travaux de défense, en appuyant sa gauche sur l'hacienda de Callejas, pour arrêter les colonnes ennemies venant de Pateo ou de la ligne du Nord, et les empêcher ainsi de secourir ou de reprendre le Cimatario.

Malheureusement le général Castillo échoua dans son attaque contre Callejas; l'ennemi se déroba à lui, et, tandis que Miramon ralliait nos bataillons à la Casa Blanca, faisait entrer dans la place une vingtaine de pièces, les prisonniers, les trophées, tandis que l'Empereur, après être resté

quelques instants à l'hacienda de Jacales, revenait vers la Casa Blanca, en causant avec le général Arellano des conséquences futures de la victoire, la réserve républicaine arrivait, en décrivant un grand demi-cercle, cachée par les plis du terrain et les mêmes hauteurs, pour reprendre le Cimatario sans que ni l'Empereur ni aucun de ses généraux présents en reçussent avis.

La victoire est complète, l'enthousiasme immense. Le général Miramon, voyant l'Empereur arriver, ôte son képi, puis enlevant son cheval et se tournant vers les troupes frémissantes, il s'écrie : « *Soldados! Viva Su Majestad el Emperador!* » Fantassins, cavaliers et artilleurs répètent ce cri avec frénésie.

L'Empereur, ému de cette ovation et satisfait de la journée, va à Miramon et lui dit, avec son sourire si majestueux et si affable :

« Général, je vous félicite pour ce brillant triomphe. »

Miramon remercie modestement le Souverain, et, en présentant le général Mendez, il répond :

« Señor, dans cette bataille, le général Mendez s'est comporté comme toujours. »

Le général Mendez, confus, salue respectueusement le Souverain.

Après cette scène, qui avait pour théâtre un champ de bataille, pour témoins une armée enivrée de son succès et une ville heureuse de sa délivrance, nos troupes se forment derrière nos lignes de défense de la Casa Blanca, pour se disposer à rentrer triomphalement dans la ville.

Mais, en même temps, un incident dont je vais parler, et l'arrivée de la réserve des républicains derrière le Cimatario venaient nous obliger à livrer une seconde action.

Tandis que l'Empereur et le général Arellano revenaient vers la place, en descendant les hauteurs du Cimatario, le chef de l'escorte de cavalerie, chargé de conduire dans Queretaro un long convoi de chariots portant les munitions de guerre et de bouche enlevé aux assiégeants, accourut rapporter au général Arellano qu'une force de cavalerie républicaine venait de lui arracher le convoi, en tuant ou mettant ses hommes en fuite.

Interrogé par le général Arellano sur le nombre des cavaliers républicains, le chef de l'escorte mise en déroute répondit qu'il ne dépassait pas 300 chevaux.

L'Empereur et les généraux Miramon et Arellano, qui se réunirent peu après, n'attachèrent pas grande importance à la présence d'une troupe

menacer notre droite; il envoya aussitôt dans cette direction le général Mendez avec deux bataillons et les dragons de l'Impératrice, pour arrêter ces nouveaux agresseurs.

Un instant après, la réserve d'Escobedo apparut enfin sur le Cimatario et se disposa à rentrer dans les lignes de circonvallation; mais, voyant que les nôtres prenaient l'initiative, elle fit halte, puis se forma en bataille pour résister convenablement à notre attaque, qui commença aussitôt.

Nos adversaires n'étaient plus ces contingents de Michoacan, de Jalisco et de Colima qu'on venait de disperser si facilement une heure auparavant; c'étaient les chasseurs de Galeana, armés de carabines américaines à seize coups, les meilleurs corps de la réserve républicaine, dite division du Nord, conduits par le général Rocha ; ils firent aux nôtres une réception inaccoutumée.

Le Cimatario, vu de loin, paraissait une fourmilière humaine d'où s'échappaient des détonations nourries et des flocons de fumée blanche. A ce moment, nos pertes furent cruelles : les hommes tombaient comme des mouches. Les maudites carabines à seize coups et une position dominante donnaient au feu des républicains une telle supériorité, que le général Miramon envoya à nos

bataillons l'ordre de reculer en bon ordre, pas à pas, en soutenant le feu.

L'Empereur était au milieu des balles; comme Miramon et Arellano, il était surpris par l'arrivée d'une force ennemie aussi considérable, qu'on était loin d'attendre et qui nous ravissait, non-seulement le succès, mais peut-être aussi le salut futur. La situation devenait d'autant plus poignante qu'on ne pouvait même pas arrêter ou ralentir la marche victorieuse de l'ennemi, en opposant une réserve que notre faible effectif, n'avait point permis de disposer.

Les républicains avançaient. Aussitôt que nous les distinguâmes clairement, nous ouvrîmes sur eux un feu à toute volée, de l'Alameda et de la route de Casa Blanca, feu qui leur causa beaucoup de mal, et auquel ils ne pouvaient répondre qu'avec quelques pièces mal placées, puisque la majorité de leur artillerie, garnissant ce côté, était déjà introduite dans la place.

Malgré tout, la retraite de nos bataillons se changeait en déroute en rentrant dans Queretaro par la Casa Blanca, et l'ennemi, les suivant de près, menaçait d'y pénétrer avec les traînards. Heureusement, comme au 24 mars, le général Arellano se trouvait là avec quelques pièces.

Il dirigea en personne un feu violent à mitraille sur les premiers groupes de l'ennemi et sur les derniers des nôtres, qui furent sacrifiés au salut commun. Ce feu, joint à celui de nos batteries de l'Alameda et de la route de Casa Blanca, qui ne cessaient d'envoyer boulets et obus, arrêta enfin les républicains et les fit rétrograder derrière leurs anciennes parallèles, qu'on n'avait pas eu le temps de détruire. Ils y trouvèrent tout bouleversé, brûlé, brisé. Mais, malheureusement, ils reprirent intact le convoi de munitions de guerre et de bouche que nous n'avions pas eu le temps d'amener dans nos lignes.

Les gens du peuple de Queretaro abandonnèrent le pillage du camp. Beaucoup d'entre eux furent coupés par les cavaliers républicains et tombèrent sous la lance.

Peu à peu, l'ordre se rétablit parmi nos bataillons, qu'on reforma derrière la Casa Blanca, et qui, après cette chaude action, retournèrent à la Cruz et à leurs postes respectifs.

La ville présenta alors une animation extraordinaire ; l'enthousiasme et la foi des premiers jours reparaissaient. Les habitants demandaient des détails sur l'action, et les rues étaient remplies de soldats débandés, rejoignant leurs corps. C'était

entre autres des chasseurs franco-mexicains, qui se montrèrent, ce jour-là, aussi indisciplinés et aussi pillards après le succès qu'ils avaient été résolus au début de l'action.

En définitive, et malgré la rude reconduite que la réserve des républicains venait de faire à notre colonne, cette longue promenade sur des hauteurs occupées la veille par 10,000 hommes des contingents de Michoacan, Colima et Jalisco, surpris le matin et fuyant encore dans la plus complète dispersion, ainsi que la vue des vingt et une pièces rangées en ligne sur la place de la Cruz, lesquelles, comme tant d'autres trophées, venaient du camp des assiégeants, tout nous faisait considérer comme victorieux. On se disait avec raison que, désormais, on pourrait au moins passer à travers les lignes ennemies quand on le voudrait.

Les provisions et les animaux de boucherie amenés dans la ville soulagèrent, pour quelques jours, nos souffrances habituelles.

Sans une circonstance, insignifiante en apparence, qui empêcha l'Empereur et Miramon d'être avertis que la force ennemi se présentant pour réoccuper le Cimatario était suivie de la réserve entière des assiégeants, l'Empire était sauvé, et nous remportions, au milieu d'une situation véritable-

ment désespérée, un de ces succès complets et inattendus qui changent la destinée d'un peuple.

En effet, le plan de Miramon était de renouveler immédiatement sur les hauteurs de San-Gregorio et San-Pablo, au nord de Queretaro, le genre d'attaque qui venait de lui réussir si bien sur le Cimatario. Son premier succès aplanissait toutes les difficultés, en lui permettant de tourner les parallèles républicaines dans l'après-midi. Je laisse à deviner quel eut été le désastre de nos adversaires. Délogés de tous côtés, ils auraient perdu leurs positions, leur artillerie, leurs trains, auraient vu leur cavalerie se disperser et leur infanterie détruite ou faite prisonnière ; en un mot, les républicains eussent été anéantis.

Escobedo le comprit ainsi, car, de son quartier général, situé sur les hauteurs de Pateo, à l'autre extrémité de la ville, il ordonna à son artillerie et à ses trains de se tenir prêts à marcher sur-le-champ, pour lever le siége et battre en retraite vers San Luis, si sa réserve était battue aussi, comme il le craignait.

Les officiers républicains confessèrent, ce jour-là, qu'ils croyaient tout perdu pour eux.

Sans perdre de temps, l'ennemi se réinstalla dans

ses lignes, et commença à travailler activement à réparer son désastre, en faisant venir de l'intérieur de nouveaux renforts et une nouvelle artillerie, ce qui compensa et au-delà ses pertes.

Les républicains rejetèrent la cause de leur déroute sur le contingent de Michoacan, le premier qui devait arrêter la colonne de Miramon, et dont la mauvaise organisation et le peu de vigilance facilitèrent, en effet, notre succès.

Le lendemain, j'eus occasion d'aller à la Casa Blanca. En face, l'ennemi travaillait à rétablir ses batteries, quoique notre artillerie l'inquiétât. Dans l'intervalle des détonations, on entendait les cris et les plaintes des blessés, gisant abandonnés dans les broussailles entre le camp républicain et la Casa Blanca.

Ces gémissements et la position de ceux qui les poussaient avaient quelque chose de si poignant, que, malgré l'endurcissement général, beaucoup en étaient émus; mais on ne pouvait rien pour ces malheureux, car les tirailleurs républicains prenaient pour cible tous ceux qui allaient à leur secours.

Cependant, un officier de la garde municipale, d'origine française, nommé Domet, accompagné de deux courageux soldats de son corps, se risqua et en sauva plusieurs en s'exposant au danger. Il

ramena, entr'autres, un officier républicain mutilé.

Ce malheureux souffrait atrocement : il avait une balle dans l'œil, les deux genoux et un poignet brisés.

On chercha à le réconforter. Sa faiblesse était extrême. Il avait perdu beaucoup de sang depuis la veille et supporté, à découvert, les rayons ardents du soleil. Pourtant il avait encore toute sa connaissance, car il dit au chirurgien, qui vint lui faire les premiers pansements :

—Si l'on doit me fusiller, il est inutile que vous. cherchiez à me guérir ! j'aime mieux mourir de suite.

Nous le rassurâmes et il fut transporté à l'hôpital, où, selon toute probabilité, il a dû mourir.

Vers le soir, je fus témoin d'une scène d'un autre genre.

Un sergent des troupes de Regules vint donner, ivre-mort, dans nos lignes, croyant rentrer dans les tranchées occupées par les siens. Comment arriva-t-il là ? Je n'en sais rien et il n'en savait pas davantage. Toujours est-il que, reçu par un coup de feu qui, grâce à la protection du dieu des ivrognes, ne fit que traverser son schako, il ramassa tranquillement son couvre-chef en protestant de son amour pour la Liberté, et exigea qu'on le conduisît aussitôt au général Regules,

pour se plaindre de ce qu'il appelait l'erreur dont il avait failli être victime. On trouva plaisant de le conduire devant le général Mendez. Celui-ci, pour tirer de l'ivrogne des renseignements dont il avait besoin, se fit passer pour un chef républicain, ce qui lui réussit parfaitement :

— C'est égal, disait le général Mendez, malgré toutes tes protestations, je crois fermement que tu voulais déserter et passer chez *los traidores*.

— Moi ! s'écria le sergent, moi, le sergent *un tel*, déserter chez les traîtres, jamais ! Servir avec ces bandits que notre général Regules va fusiller en masse, peut-être demain.

— Ne mens pas... Tu voulais aller rejoindre Mendez !

Le sergent nia avec force.

— Moi, aller avec un pareil brigand, qui a fusillé nos braves généraux Arteaga et Salazar, qui valaient cent fois mieux que lui ! Moi, aller avec Mendez, qui fuit devant nous depuis Zamora et qu'on ne peut jamais rattraper !... Moi, jamais !... Je suis *boracho* (ivre) peut-être, mais je suis pas fou.

Le général Mendez n'avait fait que sourire durant les protestations du sergent ; mais quand il entendit ce drôle raconter comment lui, Mendez,

avait, soi-disant, fui devant Regules, et, de plus, l'accabler d'injures grossières que je ne puis pas répéter, sa colère, longtemps concentrée, éclata.

— Apprends, exclama-t-il, que tu parles à Mendez lui-même.

L'ivrogne partit d'un éclat de rire, et s'écria, avec une foi naïve, qui fit naître parmi nous une nouvelle et longue hilarité :

— Vous, Mendez! mon général, mais vous voulez ou vous moquer de moi ou me faire peur ; mais ce bandit de Mendez, il est là dans la ville, en face de nous, mon général ; il se cache, mais nous le prendrons et nous le fusillerons comme un chien.

Le général Mendez ne put s'empêcher de rire à son tour.

— Rends grâces à Dieu, dit-il, que tu sois ivre et que l'Empereur soit ici. Sans cela tu serais déjà pendu devant cette maison.

Il le fit sortir.

Nous ne pûmes convaincre le sergent qu'il était parmi ceux qu'il appelait des traîtres ; seulement, lorsqu'en route pour la Cruz il pénétra dans les premières rues de la ville, il commença à entrevoir la réalité, et la peur le dégrisa un peu.

— Tiens! dit-il, c'est ma foi vrai..., et moi qui croyais être dans le camp de notre général Corona!

V

Sortie du 1er mai. — Le colonel Rodriguez de la garde municipale de Mexico. — Le sous-lieutenant Domet. — Obsèques du colonel Rodriguez. — Découragement.

Trois jours ne s'étaient pas écoulés, que notre position redevenait pire qu'avant la sortie du 27.

Pour y remédier, Miramon voulait tenter une nouvelle sortie sur le Cimatario, pensant que le succès de la première pouvait être de beaucoup dépassé par une seconde.

Dans le but de faciliter l'exécution de cette sortie, Miramon voulut auparavant enlever l'hacienda de Callejas et la garita de Mexico (octroi), avec les grands bâtiments qui l'entouraient et sur lesquels, on se le rappelle, une reconnaissance avait été faite inutilement le 11 avril.

En s'emparant de l'hacienda de Callejas et de la

garita de Mexico, on élargissait notre ligne, on éloignait l'ennemi de la place et on pouvait faire sortir nos colonnes dans les plaines situées derrière ces deux points, dont les républicains avaient compris de suite l'importance et fortifiés de leur mieux, enfin on pouvait tourner très-facilement les parallèles de l'ennemi.

La veille, on fit élever devant San-Francisquito, par la 3e compagnie du génie, quelques ouvrages et une batterie, pour battre en brèche l'hacienda de Callejas et protéger les nôtres en cas de retraite.

Dans la matinée du 1er mai, une petite colonne de notre infanterie se formait à San-Francisquito.

Le colonel Rodriguez, de la garde municipale de Mexico, en prit le commandement.

Elle était composée des chasseurs franco-mexicains, de la garde municipale de Mexico, du 3e de ligne et d'un détachement du génie. Ces bataillons, les deux premiers surtout, étaient considérablement affaiblis par les vides que les derniers combats avaient faits dans leurs rangs. Bientôt arrivèrent l'Empereur et les généraux Miramon et Arellano.

Rodriguez fut appelé en présence du Souverain. C'était un beau jeune homme à la moustache blonde, ancien aide-de-camp de l'Empe-

reur, qui s'était distingué dès le commencement du siége.

— « Rodriguez, lui dit le Souverain, l'impor-
» tance de l'attaque que vous allez commander est
» capitale pour le salut de la place. Je ne doute
» pas que vous fassiez votre devoir comme tou-
» jours. Je vous promets une récompense digne de
» vous. »

— Señor, répondit en s'inclinant le noble et vaillant colonel, aujourd'hui Votre Majesté me nommera général, ou je serai tué.

Aussitôt Rodriguez organisa sa petite colonne, tandis que le général Arellano battait en brèche l'hacienda de Callejas, fort bâtiment qu'il fallait prendre avant d'arriver à la *garita*.

Avant de se lancer à l'attaque, Rodriguez examina avec soin les difficultés qu'il avait à surmonter pour atteindre le succès. Ceux qui étaient à ses côtés purent le voir pâlir ; son regard s'égara. Sans doute, avec cette intuition particulière à certains hommes, quelque chose lui disait qu'il allait mourir.

Il fit appeler Pradillo, officier d'ordonnance de l'Empereur, son ami, et lui confia sa croix de la Guadalupe, une lettre pour sa fiancée, une autre pour une vieille parente qui l'avait élevé,

le priant de faire parvenir le tout à destination.

Puis, se raffermissant tout à coup, il se plaça à cheval à la tête de sa petite colonne. Se présenter à cheval à l'ennemi en pareilles circonstances était s'exposer par trop. On lui en fit l'observation. Il répondit, comme toujours, que, étant mauvais marcheur, il préférait être à cheval, et qu'ainsi sa vue embrassait plus facilement tous ceux placés sous ses ordres.

L'hacienda de Callejas ayant été suffisamment canonnée, nos pièces se turent tandis que la colonne, Rodriguez en tête, s'élançait sur l'hacienda, dont elle s'empara sans coup férir,

D'après les ordres qu'il avait reçus, Rodriguez aurait pu s'arrêter un moment, mais, enthousiasmé par ce premier succès, il voulut enlever aussi la *garita* de Mexico, et continua sa marche, animant sa troupe du geste et de la voix :

— Allons, les chasseurs, en avant! disait-il aux Français, dont il parlait la langue avec une grande pureté. *Adelante muchachos!* criait-il aux Mexicains; — et tous couraient sous un feu meurtrier.

Arrivés près de la garita, une fusillade terrible, partant des innombrables meurtrières que les républicains avaient percées dans les murs, éclata de tous côtés.

A ce moment suprême, Rodriguez tomba avec sa monture, une balle lui avait traversé le cœur. L'homme si fortement trempé qui attirait au danger un millier d'hommes, comme l'aimant attire le fer, une fois mort, un fatal mouvement d'hésitation se produisit parmi nos soldats, hésitation qui se changea bientôt en une retraite précipitée. Quelques chasseurs et gardes municipaux qui avaient déjà escaladé un mur de la *garita* furent abandonnés, tandis que toutes les réserves de l'ennemi arrivaient prendre part au combat. Alors, les républicains changèrent de rôles; d'assaillis ils devinrent assaillants.

Le corps de Rodriguez allait être abandonné ; quelques chasseurs, qui l'avaient tiré de dessous son cheval, avaient été obligés de le lâcher aussitôt. Domet, ce vaillant officier dont j'ai parlé, ne voulut pas laisser le cadavre de son colonel entre les mains de l'ennemi. Il s'élance, suivi de deux courageux soldats mexicains. Ces deux soldats tombent frappés mortellement sur le corps même de Rodriguez. Domet ne se décourage pas, saisissant le corps, il le traîne en appelant quelques gardes municipaux, qui accourent à sa voix, et ramènent Rodriguez dans nos lignes.

La démoralisation était complète parmi les nô-

tres ; l'ennemi, plus nombreux et plus audacieux que de coutume, reprit l'hacienda de Callejas, et je vis le moment où il allait entrer dans la ville par San-Francisquito.

Le colonel Carillo, personnage important entre les républicains, fut blessé d'un coup de sabre et jeté en bas de son cheval par le courageux Domet, qui allait le faire prisonnier, lorsqu'un soldat, en passant, tira au malheureux colonel un coup de feu à bout portant, qui l'acheva.

Du clocher de l'église de San-Francisquito, l'Empereur et Miramon découvraient toute l'action: un boulet, de ceux qu'envoyait le Cimatario, vint tomber à leurs côtés et les couvrit de pierres. Enfin, voyant que tous les efforts étaient vains pour cette fois, Miramon donna l'ordre de faire rentrer les troupes ; mais l'ennemi s'était avancé si près et ses tirailleurs s'étaient si bien logés, que les pièces défendant les approches de notre ligne furent sur le point d'être prises, et elles l'auraient été sans la compagnie du génie qui les défendit vaillamment.

Les artilleurs tombaient les uns après les autres, et leur jeune officier perdait la tête.

Le général Arellano s'en aperçut et alla lui-même diriger le feu. C'était un beau moment pour

lui et les servants, car tout le monde avait les yeux fixés sur eux. Le général pointait les pièces les unes après les autres. Parmi ceux qui tombèrent à ses côtés, était un vieux sergent, qui avait pris le poste du caporal chargé de boucher la lumière du canon et de pointer. Ce vieux soldat montrait un sang-froid admirable. A voir ses mouvements, on l'aurait cru à l'exercice.

Le général Arellano, qui observait à chaque instant le sang-froid du vaillant sergent et avait les meilleures notes sur lui, pensait déjà à le proposer à l'Empereur pour une récompense, quand, en se retournant, il l'aperçoit à terre, la poitrine traversée par une balle.

Notre commandant général d'artillerie, miraculeusement épargné, ne fut pas touché ; mais, en rentrant à la Cruz avec l'Empereur et Miramon, il reçut une contusion grave produite par un boulet qui vint expirer dans un endroit couvert, et où jamais personne ne se serait attendu à être blessé.

L'ennemi ne tenta pas d'assaut, comme on le craignait, et se retira. Le feu cessa de part et d'autre et nos bataillons, après s'être reformés, retournèrent dans leurs lignes.

Le découragement était complet, surtout chez les chasseurs, dont les pertes avaient été nom-

breuses. Les officiers exprimaient tout haut, devant les soldats, les regrets que leur faisait éprouver la mort de leurs camarades tués durant cette fatale journée, et y mêlaient des paroles de mécontentement. On mourait de faim, on n'avait point de solde... La situation devenait de plus en plus critique... Marquez ne reviendrait jamais... On ne leur laissait point de repos... On les envoyait à la boucherie tous les jours... Leur bataillon était au trois quarts détruit...

Tout cela n'était que trop vrai; mais ils exagéraient en assurant, avec dépit, qu'ils ne se battraient plus. Au contraire, si l'ennemi s'était présenté, ils seraient retournés au combat avec ardeur. Leur commandant, le major Pitner, officier autrichien, était blessé. Il s'était vu, quelque temps avant, dans la nécessité de brûler la cervelle à un certain soldat par trop insubordonné.

J'allai au *descanso* de l'hôpital, pour faire rendre les derniers devoirs au vieux sergent dont j'ai parlé et à quelques artilleurs.

A la vue du corps déjà raide et glacé, du visage blanc comme une figure de cire, tristes restes du beau et vaillant colonel Rodriguez, je sentis, pour la première fois, une espèce de découragement me gagner à mon tour.

Le lendemain eurent lieu ses funérailles.

Durant le service funèbre, troublé seulement par le bruit lointain du canon, l'Empereur, qui aimait beaucoup Rodriguez, parut fort affligé. Miramon arriva, vers la fin de la triste cérémonie, alla à l'Empereur et s'excusa d'être venu si tard. On ne l'avait pas prévenu à temps. On enleva le corps de Rodriguez pour le placer dans la tombe où il dort aujourd'hui d'un sommeil éternel. L'Empereur, dont l'âme était si sensible, ne put retenir ses larmes. L'assemblée était très-émue. Les débris de ce qui s'appelait garde municipale de Mexico assistaient à la cérémonie. Des larmes coulaient sur les visages bronzés de ces braves soldats indigènes, dont la valeur, la discipline, la modestie et l'abnégation étaient dignes de tous les éloges.

Soit qu'on pressentît l'avenir, soit que le caractére de la cérémonie eût influé sur tous, on se sépara en proie à une étrange émotion. La perte de Rodriguez était irréparable pour nous.

Les assiégeants augmentaient leurs travaux d'attaque, le nombre de leurs batteries et leur effectif.

Le siége se resserrait chaque jour. Aucun de nos courriers ne pouvait réussir à passer entre les assiégeants. On en apercevait souvent de pendus en face de nous.

La famine se faisait sentir de plus en plus.

On commençait à croire que Marquez avait été battu, comme les républicains l'assuraient, et qu'on n'en recevrait jamais de secours.

VI

Sortie du 3 mai. — Combat de San-Gregorio. — Le capitaine Echagaray. — Moyens employés pour combattre la famine et la démoralisation. — L'Empereur rend justice à ses troupes indigènes. — Conduite des troupes indigènes envers l'empereur Maximilien.

Un homme qui ne désespérait jamais de rien, le général Miramon, proposa à l'Empereur de faire une nouvelle tentative sur le Cerro de San-Gregorio, au nord de la ville, où l'on pouvait renouveler les miracles du Cimatario, ou du moins réparer le mauvais effet de notre dernière sortie.

Le Cerro de San-Gregorio était plus difficile à enlever que le Cimatario; mais, pour réussir, Miramon comptait sur un faux mouvement de l'ennemi, qu'il provoquerait lui-même. En effet, il avait remarqué qu'Escobedo tenait toujours prêtes des réserves considérables pour les envoyer im-

médiatement au secours du point de ses lignes menacé, et que ces réserves nous enlevaient souvent la victoire.

Résolu d'agir en conséquence, il proposa à l'Empereur un plan dans lequel entrait l'idée suivante :

Le général Castillo exécuterait le 3 mai, dès l'aube, une fausse sortie au sud-est, sur l'hacienda de Callejas, de manière à faire croire aux républicains qu'une nouvelle tentative allait avoir lieu sur ce point de la *garita* de Mexico. Selon son habitude, Escobedo enverrait au pas de course toutes ses réserves de ce côté. Lui, Miramon, saisissant alors cette occasion, sortirait par l'autre extrémité de la ville, au nord-est, avec une colonne d'infanterie, et balayerait les cerros de San-Gregorio et de San-Pablo, comme il avait fait pour le Cimatario, le 27 avril.

Par la célérité de ces mouvements, on ne laisserait point à Escobedo, surpris, le temps de faire revenir ses réserves, et, lorsque le dernier s'apercevrait du stratagème, il serait trop tard ; Miramon, déjà établi solidement sur les hauteurs conquises, livrerait une seconde et décisive action aux nouveaux arrivants. Si ce dernier combat nous était favorable, c'en était fait des républicains.

Le plan de Miramon, si simple, exposé dans le langage hardi propre à ce général, sourit à l'Empereur qui l'accepta, car, n'espérant plus le retour de Marquez, il comprenait qu'il fallait nous tirer de notre fausse position par nous-mêmes et comme on le pourrait.

Dans la nuit du 2 au 3 mai, toutes les dispositions furent prises par Miramon pour assurer le succès de cette tentative, sur laquelle il fondait de grandes espérances.

La colonne de sortie, composée des bataillons de l'Empereur, d'Iturbide, de Celaya, de la garde municipale et du 3e de ligne, était à son poste avant le lever du jour. Deux batteries et l'artillerie de la ligne du nord devaient l'appuyer.

Miramon commandait en personne et attendait impatiemment le moment du combat, qui ne devait commencer qu'après la fausse sortie de Castillo sur Callejas, laquelle, on se le rappelle, avait pour but d'attirer de ce côté la réserve ennemie.

Malheureusement, le général Castillo n'exécuta pas à temps le mouvement important dont il était chargé. Le moment de l'attaque passa sans que son canon se fît entendre. Miramon bouillait d'impatience, mais le temps pressait ; chaque mi-

nute écoulée diminuait nos chances de succès. Désespéré, Miramon résolut de tenter la sortie, malgré tout et en dépit de tout.

Les républicains, vigoureusement attaqués par notre colonne, furent chassés de leur première ligne, puis de la seconde. Un de leurs bataillons, enfermé dans un cimetière, était sur le point de se rendre : il en fut empêché par ses officiers qui, à force de prières, de menaces et de coups, parvinrent à lui faire recommencer le feu. Bientôt, cependant, l'ennemi fut en pleine déroute.

Mais voici que de nouveaux combattants apparaissent en masse et qu'un feu meurtrier vient surprendre notre droite :

Le lieutenant-colonel Ceballos, du bataillon de l'Empereur, tombe blessé mortellement ; le lieutenant-colonel Sosa, qui remplaçait Rodriguez dans le commandement de la garde municipale depuis trois jours seulement, et le commandant Franco sont tués, ainsi qu'une quantité d'officiers.

C'étaient les réserves d'Escobedo que le générale Castillo n'avait pas attirées de son côté. Elles venaient prendre part au combat.

La retraite devint absolument nécessaire ; plein de rage, Miramon dut s'y résoudre. Les canons pris à l'ennemi furent abandonnés, la garde mu-

nicipale écharpée et la mort fit des vides effrayants dans les rangs des impériaux.

Dans cette action, les républicains étaient commandés par un de leurs meilleurs chefs Treviño, qui fut blessé à la jambe.

Le général Miramon vint à l'Empereur, qui lui pressa la main avec effusion ; cet éloquent témoignage d'amitié voulait dire :

— Général, votre tentative a échoué, mais ce n'est pas votre faute ; c'est celle du destin. Votre conduite à été admirable et vous avez, plus que jamais, toute mon estime.

Les troupes défilèrent. Quand vint le tour du 3e de ligne, Miramon demanda à l'Empereur la permission de lui présenter un officier de ce bataillon, le capitaine Echagarray.

— Senor, dit simplement le général en désignant le capitaine, voilà le plus brave des officiers de Votre Majesté.

Le capitaine Echagarray était un jeune homme à la taille élevée, à la tournure fière. Son père avait été tué dans les guerres civiles, et il avait un oncle parmi les principaux chefs des assiégeants.

Durant l'action, le jeune capitaine, à la tête de son bataillon, s'était élancé contre un mur du ci-

metière, d'où s'échappait une fusillade nourrie qui fit reculer le 3e de ligne.

Echagarray, se voyant seul, saisit plusieurs fusils par leur canon, les arracha des meurtrières et les apporta à ses soldats. Ensuite, il alla ramasser le lieutenant-colonel Sosa expirant et abandonné sous le feu ennemi. Des quelques hommes qui l'accompagnaient dans cette dernière mission, un seul revint sain et sauf.

Pour le récompenser, l'Empereur le nomma commandant, en remplacement d'un officier supérieur nommé Renteria, tué quelques jours avant.

Afin de pallier le mauvais effet que l'insuccès de la sortie du 3 mai produisit, on répandit le bruit que l'attaque avait été suspendue parce que, à la faveur du combat, le sergent de chasseurs Guadalupe Valencia s'était introduit dans la place avec des dépêches du général Marquez annonçant l'arrivée du corps auxiliaire.

Cette nouvelle pouvait être vraie ; elle ne fut pas accueillie avec trop de défiance, et, à force de l'entendre répéter, on finit par y croire. Cependant, vu l'affaiblissement de notre effectif, la mort de nos meilleurs officiers, et d'autre part l'augmentation incessante du nombre et des moyens d'action de nos adversaires, les généraux Mira-

mon et Arellano renoncèrent à tout projet de sortie.

Il restait, en outre, deux ennemis formidables à combattre : la famine, la démoralisation et toutes les misères qui en dérivent. On les combattit par tous les moyens possibles.

Pour parer à la famine, le général Castillo publia un *bando* qui condamnait à mort tous ceux qui ne dénonceraient pas, dans les 24 heures, les grains et le maïs qu'ils avaient cachés. Inutile de dire que ce décret ne fut jamais exécuté à la lettre. Du moins, on parvint ainsi à faire sortir quelques vivres des cachettes.

On continua à abattre les chevaux et les mules, qui dépérissaient faute de fourrage.

Les habitants de la ville et ceux d'entre nous qui ne pouvaient plus nourrir leurs chevaux et leurs mules, se voyaient obligés de les donner pour presque rien aux bouchers. Des bêtes qui, ordinairement, valaient 150 ou 200 piastres, étaient vendues une demi-once d'or (7 piastres 1/2).

Pour avoir un peu d'argent, on frappa d'emprunts forcés tous les propriétaires et commerçants de quelque importance. Ceux-ci, réunis en assemblée, nommèrent une commission qui taxa chacun d'eux impartialement ; mais bientôt il fal-

lut renoncer à ce dernier moyen, trop ruineux pour les habitants.

L'or était introuvable et était monté à des prix fabuleux. La demi-solde, qui nous était distribuée assez régulièrement au commencement du siége, devenait de plus en plus rare.

Contre la démoralisation, on employa un stratagème autorisé en pareilles circonstances. Le chef d'état-major fit publier de prétendues lettres du général Marquez et du ministre Vidaurri, annonçant leur marche dans notre direction, et excusant leur retard par les difficultés qu'ils avaient rencontrées et vaincues. Ils détaillaient la composition de leurs différentes divisions et brigades.

Ces documents apocryphes, parfaitement rédigés, ranimèrent l'espérance dans tous les cœurs.

Malgré l'affreuse misère dans laquelle tout le monde était plongé, les désertions ne commencèrent à prendre un caractère grave que vers les derniers jours du siége, et les officiers n'en montrèrent pas moins de zèle et de dévouement.

L'Empereur aimait à rendre cette justice à ses troupes mexicaines, et plus tard il en parla avec éloges à l'ambassadeur d'Autriche, le baron de Lago.

Les humbles soldats indigènes, négligés et mé-

connus jusqu'alors, tenaient, en effet, à l'égard de l'empereur Maximilien, une conduite bien différente de celle des Autrichiens et des Belges venus d'Europe pour entrer à son service. Ceux-ci ne cessaient de l'assaillir d'exigences et de réclamations de toutes sortes. Lui, avec son caractère chevaleresque, les dégagea de leurs serments, lorsqu'il vit que la situation de l'Empire devenait véritablement mauvaise.

Jamais, à Queretaro, aucun soldat indigène ne réclama sa solde ni ne se plaignit, quoique pressé par la faim et les souffrances.

L'Empereur visitait les lignes tous les jours et s'occupait activement d'alléger nos maux. On voyait qu'il avait à cœur de réparer la grosse faute politique qu'on lui avait fait commettre, en n'organisant pas une armée nationale. Ceci, joint à la sympathie extraordinaire qu'il répandait autour de lui, faisait naître chez nous un irrésistible besoin de dévouement.

VII

Anniversaire du 5 mai. — Les républicains fêtent leur victoire sur les Français. — Réflexions sur le combat du 5 mai 1862, devant Puebla. — Encore un assaut des républicains. — Nouveaux moyens employés par les assiégeants pour prendre la place. — Feux d'artillerie. — Accidents. Deux femmes. — Dangers courus par l'Empereur.

Le 5 mai, comme nous nous y attendions, les assiégeants célébrèrent l'anniversaire de leur succès de Puebla sur le petit corps expéditionnaire français commandé par le général Lorencez. Les artilleurs républicains tirèrent une salve dont les maisons de la ville ressentirent les effets. Toute la journée, les musiques et les clairons résonnèrent chez nos ennemis. Nous entendions leurs *vivas* et leurs cris de : « *Mueran los traidores!* » Leurs tirailleurs, qui s'étaient avancés très-près du Panthéon, nous lançaient mille vociférations et nous prophétisaient un assaut prochain suivi d'une exécution en masse. Nous dédaignâmes d'y répondre.

Cependant, quelques soldats du bataillon de l'Empereur leur envoyaient de bonnes réparties, tolérées par les officiers, lorsque leur commandant arriva et les fit taire, en disant que tous ces cris et toutes ces fanfaronnades étaient le propre des gardes civiques et des guerilleros.

Durant tout le jour, il ne fut question entre nous que du combat du 5 mai 1862 devant Puebla.

Les Mexicains en général, et les républicains en particulier, montrent une certaine exaltation, en parlant du seul avantage important qu'ils ont obtenu sur les Français.

Ces derniers rejettent la cause de leur échec sur les renseignements incomplets que leur avait données le général Almonte, et parlent avec dédain de leur prétendue défaite. Comme de coutume, ni les uns ni les autres ne veulent convenir de la vérité, ou exagèrent l'importance des résultats.

Chaque fois que l'occasion de parler *del 5 de Mayo*, se présentait, ma qualité de français rendait ma position très-difficile, malgré ma complète impartialité. Singulier combat en effet que celui qui eut lieu devant Puebla le 5 mai 1862; jamais peut-être durant tout le cours de l'expédition, les troupes françaises ne montrèrent autant de valeur que ce jour-là. Cependant

leurs efforts furent stériles. La retraite devint nécessaire ; le général Lorencez la fit d'une manière admirable. Cette retraite fit entrer l'Intervention dans une phase nouvelle.

Qui doit-on accuser de ce malheur?

Personne ! pas même le général Lorencez, qui fit son devoir. L'origine de ce malheur remonte à notre impardonnable présomption, à nos mesures plus qu'impolitiques.

On arriva devant Puebla, croyant n'avoir qu'à se présenter et monter à l'assaut. Le général Lorencez négligea, et peut-être moins que ne l'aurait fait tout autre chef français, de prendre les précautions ordinaires. L'assaut fut tenté ; il ne réussit point. Nos pertes furent cruelles. Quant à la conduite des troupes françaises, je n'ai pas besoin de dire ce qu'elle fut. Les Juaristes, plus impartiaux que nous-mêmes, leur ont rendu justice. Elles étaient montées à l'assaut de Guadalupe et de Loreto dans la croyance généralement répandue que les libéraux ne les attendraient pas. Mais ceux-ci avaient concentré dans ces deux forts des troupes commandées par le brave général Negrete, ancien officier supérieur de l'armée de ligne. Les Juaristes étaient faiblement organisés; cependant, parmi eux se trouvaient nombre de jeunes gens

exaltés et de soldats expérimentés, dans l'esprit desquels on avait défiguré les intentions de la France, et qui croyaient combattre pour l'indépendance de leur pays. Ils se défendirent vaillamment, protégés du reste par une position très-forte. Nos soldats virent, avec une espèce d'étonnement, que les balles des républicains tuaient ceux qu'elles touchaient bien, et que les boulets envoyés par les forts de Guadalupe et de Loreto broyaient ceux qu'ils atteignaient jusqu'au milieu de l'état-major du général Lorencez. Les zouaves et les chasseurs à pied payèrent bien cher la présomption de chefs vaillants, sans doute, mais ignorants sur les choses du pays où ils opéraient.

Le monde fut surpris de voir les Français échouer quelque part. Aux États-Unis et dans certains autres pays, on crut voir la France humiliée dans son orgueil militaire, et l'on s'en réjouit. En France, on en fut stupéfait. Effectivement on n'avait point vu de troupes nationales réellement vaincues depuis Waterloo.

On s'apprêta à venger l'échec de Puebla, en allant à Mexico, comme on avait vengé l'échec de Pei-Ho en Chine, en allant à Pékin.

L'échec du 5 mai fut donc la cause de l'envoi

du maréchal Forey avec des renforts s'élevant à environ 30,000 hommes.

Sans le 5 mai, peut-être un arrangement aurait-il pu avoir lieu entre Juarez et le gouvernement français. Mais, après ce malheureux combat, cela devint impossible. Le maréchal Forey prit Puebla et Juarez dut évacuer Mexico, où il ne rentra que cinq ans plus tard.

Au Mexique, on fut étonné de cette victoire inespérée. Juarez sut en tirer un immense profit. Il s'en servit pour flatter avec succès l'orgueil national, rallier les indécis et gagna toute une année pour fortifier Puebla et former l'armée qui défendit honorablement cette place.

L'anniversaire du 5 mai est célébré avec enthousiasme par les républicains. Ceux-ci savent parfaitement qu'ils doivent leur victoire autant au hasard qu'à eux-mêmes; mais ils ne veulent pas plus en convenir, que les Français ne veulent admettre leur présomption. Au général en chef des républicains Zaragoza, qui mourut de la fièvre quelques mois plus tard, revint, selon leurs termes pompeux, l'honneur de la victoire sur les vainqueurs de Sébastopol, de Magenta et de Solferino, quoique, cependant, il n'y ait pas un homme impartial qui ne déclare que tout l'avantage du

combat est dû au général Negrete, commandant les forces enfermées dans le fort de Guadalupe, où eut lieu la principale résistance.

A Queretaro, l'anniversaire du 5 mai fut célébré par les assiégeants, avec force cris, libations et autres marques d'enthousiasme de parti. Toute la journée nous attendîmes vainement une attaque générale.

Mais, vers huit heures du soir, un feu violent éclata sur notre ligne du Nord. C'était l'ennemi qui tentait encore un assaut.

De mon poste, dans le jardin de la Cruz, je dominais, ainsi que quelques autres, ce combat de nuit. Des centaines d'éclairs partaient de nos lignes et des batteries ennemies. De tous côtés s'élevaient dans l'espace des fusées de toutes couleurs, signaux mystérieux qui pouvaient renfermer notre perte. C'était avec angoisse que nous croyions apercevoir le feu des nôtres se replier vers l'intérieur de la ville, tandis que celui de nos adversaires se rapprochait. Nous craignions qu'à la faveur d'un furieux élan, les républicains, surexcités par l'ivresse et l'enthousiasme, ne parvinssent à entrer de ce côté. Il n'en fut rien heureusement; ils échouèrent encore. A dix heures du soir, le feu était apaisé.

A partir du 5 mai, les assiégeants, comprenant qu'ils ne pourraient enlever la place de vive force et connaissant notre poignante situation, renoncèrent à tenter de nouvelles attaques. Ils se contentèrent de resserrer encore le siége, calculant bien qu'ils nous prendraient par la famine, si quelque vigoureuse sortie ne nous permettait pas d'évacuer Queretaro. Pour prévenir ce dernier cas, Escobedo établit un télégraphe mettant son quartier-général en rapports avec tous les points de ses lignes. Ce télégraphe l'avertissait de nos moindres mouvements.

Les républicains nous inquiétèrent aussi par un feu peu nourri, mais continuel, qui causa de nombreux malheurs chez les habitants paisibles : une femme fut mise en pièces par un obus qui la surprit dans son lit.

Beaucoup d'accidents de ce genre survenaient chaque jour ; car, moins que nous encore, la population n'était préparée au siége.

Je me souviendrai toujours d'une affreuse scène dont je fus témoin dans une des rues qui conduisent à la Cruz.

Une batterie ennemie, située au pied de l'aqueduc, tirait sur nos soldats du génie travaillant à la gauche du Couvent; lorsque ses boulets ne s'a-

mortissaient pas contre les travaux qu'on élevait, ils ricochaient et enfilaient la rue dont je viens de parler, rue que je parcourais aussi rapidement que les jarrets de mon cheval pouvaient me le permettre.

Plusieurs de ces pauvres femmes, appelées *soldaderas,* couraient porter à manger à leurs maris casernés au quartier-général.

Tout à coup j'entends un boulet arriver comme la foudre, en sifflant plus terriblement que les autres, et deux des malheureuses femmes tombent mutilées. Je m'approchai. Une avait la jambe gauche broyée, l'autre avait reçu à l'épaule le même boulet qui venait de ricocher. La première était sans connaissance; la seconde me demanda un confesseur.

Je les fis transporter, sans perdre de temps, à l'hôpital, par quelques hommes du peuple réfugiés dans une maison voisine, et j'ignore ce qu'il advint d'elles.

« Ce n'est pas le plomb qui tue, c'est le destin qui fait mourir. »

J'eus plus d'une fois, à Queretaro, l'occasion de constater cette vérité.

L'officier payeur du bataillon d'Iturbide fut blessé gravement dans sa chambre, située au

centre de la ville, tandis qu'il dressait un état de solde. Jamais on ne put deviner comment la balle qui le toucha était arrivée jusqu'à lui.

L'Empereur avait l'habitude de se promener chaque jour, vers quatre heures du soir, sur la place de la Cruz, avec quelques personnes honorées de sa confiance.

Les républicains en furent sans doute avertis par leurs espions, car, à plusieurs reprises et à l'heure susdite, ils lancèrent à cet endroit une quantité de projectiles. On obligea l'Empereur à changer le lieu et l'heure de ses promenades.

Une autre fois, l'Empereur montait sur la terrasse la plus élevée de la Cruz, pour observer un mouvement des républicains. L'éclat des uniformes de son état-major attira sans doute l'attention des artilleurs assiégeants, car ils ouvrirent immédiatement le feu sur lui. Un boulet vint tomber à ses côtés et s'enfonça dans un mur à quelques lignes de la tête du colonel Lopez, qui, pour notre malheur, ne fut pas tué ce jour-là.

Dans ces occasions, l'Empereur montrait une dignité dont on ne peut se faire idée. Si près de lui que passassent les projectiles, jamais il ne pressa le pas, jamais il ne fit un de ces mouvements

instinctifs qui portent à se pencher du côté opposé à celui d'où vient la mort.

Moins heureux que Lopez, le colonel d'état-major Loaiza eut les deux pieds mutilés par un boulet. Il ne put supporter l'amputation, et la gangrène le tua au bout de deux jours.

Quelques jours après, le général Arellano fit amener au milieu de la Cruz un obusier de fort calibre pris aux républicains dans la sortie du 27 avril et sur lequel était écrit : « *La Tempestad.* » — « *Ultima razon de las naciones.* » — (La Tempête. — Dernier argument des nations.)

Un peloton de ma batterie fut appelé pour le servir.

Miramon arriva et se concerta avec le général Arellano en désignant, au nord-est, sur le flanc d'une montagne, une tente sur laquelle flottait un petit drapeau.

— « Ainsi, disait le général Arellano, tu es bien » sûr que c'est la tente d'Escobedo. »

— « C'est elle, j'en suis certain, répondait Mi- » ramon; mes renseignements sont bons, et, si tu » pouvais distinguer les couleurs du fanion qui la » surmonte, tu le verrais toi-même. »

Là-dessus, le général Arellano fit pointer vers le point indiqué; après quelques coups, notre

obusier, dirigé par le capitaine don Antonio Salgado, envoyait ses projectiles sur le quartier-général des assiégeants.

Les batteries républicaines ne nous voyaient pas, il est vrai, mais calculant notre position par la fumée blanche qui s'élevait du jardin et tirant par élévation, elles nous répondirent par une telle quantité de projectiles de toute espèce que l'on aurait dit une pluie d'aérolithes.

Une mule fut prise par un boulet qui lui entra par une cuisse et sortit par le crâne en l'enlevant ou plutôt la jetant contre un mur. La pauvre bête retomba les pates en l'air, littéralement ouverte en deux.

La batterie de l'aqueduc nous envoyait des boulets de gros calibres dont le terrible sifflement et la bonne direction oppressaient le cœur des plus braves. Je crus ma dernière heure venue. C'est alors que j'eus surtout l'occasion d'admirer Miramon : il s'était placé sur un monticule de pierres, et observait notre tir avec sénérité.

Mais continuer le feu c'était par trop tenter le sort; le général Arellano le fit suspendre.

On recommença le lendemain avec succès, car nous vîmes les tentes, que nous supposions abriter le quartier-général ennemi, reculer à une dis-

tance considérable de leur première place pour se mettre hors de notre portée.

Plus tard, étant prisonnier, j'appris qu'en effet Escobedo et son état-major, surpris et menacés par nos obus, étaient montés à cheval et avaient déguerpi.

Le 10 mai, eut lieu une distribution de récompenses, faite avec une certaine pompe militaire, au palais municipal de Queretaro. Grâce au général Arellano, l'artillerie, cette fois, ne fut pas oubliée.

Proposé pour la croix de la Guadalupe, j'eus l'insigne honneur de la recevoir des mains de l'Empereur. En me plaçant le ruban sur la poitrine, il me dit avec bonté :

«—Nous n'avons plus de croix ; mais à l'arrivée » du général Marquez, vous viendrez me trouver; » je vous en remettrai une moi-même. »

A Mexico, le général Marquez distribua, dit-on, ces sortes de récompenses avec trop de profusion ; mais, à Queretaro, l'Empereur Maximilien les donna avec plus de raison et de parcimonie.

Voulant mettre à profit quelques heures de congé, accordées par le commandant Salgado pour fêter mon nouveau titre, j'allai en ville avec un officier du bataillon de l'Empereur, qui se trouvait dans le même cas que moi.

Nous invitâmes quelques amis chez un restaurateur français (il y en a à Queretaro comme partout).

Prenant le maître à part, nous lui déclarâmes que la viande de cheval, n'avait, il est vrai, rien de désagréable, mais que, vu les circonstances, nous voulions quelque chose de plus digne de nos convives.

Il promit, moyennant un prix exorbitant, de nous satisfaire pleinement et, bientôt après, il apporta un morceau de chevreau relevé par une sauce inconnue, le tout d'une saveur étrange.

Un lieutenant de hussards autrichiens, gourmet et fin connaisseur, nous apprit que les chevreaux n'avaient point ce goût, et que, tous les animaux de cette espèce renfermés dans la ville étant mangés depuis longtemps : ce qu'on nous avait servi pour du chevreau n'était évidemment que du chien.

Le restaurateur, fortement interpellé sur l'authenticité de son chevreau, se trahit par des paroles ambiguës et embarassées. Malgré cela, l'appétit aidant, nous nous plaçâmes au-dessus des ridicules préjugés et nous nous occupions à continuer notre repas, lorsqu'un camarade, non invité et jaloux sans doute de nous voir faire si bonne chère, nous déclara avec conviction que cette

viande devait être très-malsaine, attendu qu'elle provenait de cette multitude de chiens vagabonds, qui suivent d'ordinaire les troupes mexicaines et qui, à ce moment de famine, ne vivaient qu'en dévorant les charognes abandonnées entre les lignes.

Ces paroles produisirent une réaction violente sur l'appétit de quelques-uns de nos convives, qui terminèrent en faisant la grimace. Cependant, je crus m'apercevoir que mon dernier interlocuteur jetait des regards d'envie sur le plat que, par son langage, il semblait tant dédaigner.

Avant de rentrer à la Cruz, j'allai voir le lieutenant-colonel Ceballos, du bataillon de l'Empereur, blessé grièvement le 3 mai et qu'on disait très-mal.

Je trouvai le général Mendez au chevet du blessé, à côté duquel brûlait un cierge apporté par des mains pieuses.

Sur l'énergique figure bronzée du général Mendez coulaient des larmes silencieuses ; je compris au premier coup d'œil : le lieutenant-colonel Ceballos venait de rendre sa belle âme. Ceballos était adoré de ses soldats et aimé de tous les officiers ; ancien élève de l'école militaire de Chapultepec, il avait gagné ses grades à la pointe de son épée. Le général Mendez l'aimait comme un frère.

Ceballos, jeune encore, était un beau type militaire et réunissait à l'honneur de l'officier la valeur du soldat et la probité de l'administrateur. Depuis le commencement de sa belle carrière, il professait envers le général Mendez une amitié qui n'avait d'égale que son dévouement.

Il avait laissé à Morelia une *novia*, jeune personne distinguée, qu'il adorait en silence et dont il était digne.

Vers la fin du siége, les blessures se gangrénaient de suite. L'air vicié et l'extrême chaleur rendaient leurs guérisons très-difficiles. Le typhus vint encore augmenter le nombre de nos maux. La faim surtout devint intolérable. Mon ordonnance mourut du typhus ; tous les matins je l'envoyais en ville avec un peu d'argent, et il savait me trouver quelques maigres provisions attendues avec impatience jusqu'au soir ; mais enfin je mangeais à peu près régulièrement, et beaucoup de mes camarades n'en pouvaient faire autant.

Après la mort de ce brave garçon, je lui donnai un successeur, qui inaugura ses fonctions en m'obligeant à une diète de 36 heures. Il partit un beau matin et ne revint que le lendemain soir ; je crois que je lui aurais pardonné s'il m'avait apporté la moindre chose à dévorer; mais le drôle s'était

enivré, et ne me rapportait que du *mezcal*, ignoble eau-de-vie du pays. Cette belle conduite obtint la récompense qu'elle méritait.

Vers le milieu du mois de mai, l'Empereur comprit que la situation était perdue. Il ne croyait point, ou plutôt ne voulait point croire, que le général Marquez avait été mis en déroute en marchant au secours de Puebla, qu'il était assiégé, lui aussi, dans Mexico, et que nous n'avions plus chance d'être secourus. Il résolut donc de périr avec gloire, mais, après avoir au moins tout essayé pour sauver le plus grand nombre possible de ses serviteurs, et celà promptement, car la famine devenait impossible à supporter plus longtemps.

On lui parla de capituler. Il fit mettre en prison celui qui osa faire des ouvertures à ce sujet. L'Empereur préférait la mort à l'humiliation de tomber vivant entre les mains des généraux de Juarez.

Le général Mejia offrit à l'Empereur de faciliter une sortie projetée, en levant et en armant rapidement les hommes du peuple, qui, sous son commandement, défendraient une partie de nos postes fortifiés, tandis que l'Empereur et les autres généraux feraient, avec les troupes rendues disponibles, une vigoureuse et dernière tentative,

Cette proposition fut acceptée de suite par l'Empereur ; mais, malgré son immense influence sur la population, le général Mejia ne put réunir que quelques centaines d'hommes. Le découragement était trop grand. On perdit trois jours.

Vivement contrarié de ce retard, et doutant de moins en moins de la déroute éprouvée par le général Marquez, l'Empereur résolut de tenter une sortie générale quand même, et confia à Miramon la mission de choisir le point le plus propice à sa réussite, eu égard au peu d'éléments qui restaient.

Le 14 mai, l'Empereur réunit autour de lui, dans un conseil de guerre, les généraux Miramon, Méjia, Castillo et Arellano. On y discuta et l'on y arrêta la sortie. Miramon seul connaissait le point par où nous devions partir, et il devait, selon son désir, abandonner la place le dernier.

VIII

Causes de la trahison du colonel Lopez. — La nuit du 14 au 15 mai. — Trahison du colonel Lopez. — Incidents étranges. — Prisonnier ! — Les républicains, guidés par Lopez, pénètrent silencieusement dans le couvent de la Cruz. — On m'emmène à Pateo.

Dans les moments de péril qui précèdent de peu la chute d'une monarchie, comme lors du naufrage d'un navire, l'égoïsme, l'intérêt privé et l'esprit de conservation font bien vite naître la désobéissance, puis la défection. Beaucoup cherchent le salut, qu'ils désespèrent de trouver dans des efforts collectifs, au moyen d'efforts particuliers, en sacrifiant, s'il le faut, leurs compagnons et leurs chefs.

Telle fut la véritable origine de ces trahisons qui précédèrent les Cent-Jours, et dont les auteurs cherchèrent à se faire pardonner la honte après le débarquement de Napoléon à Cannes, pour les

renouveler d'un manière plus ignoble encore après Waterloo.

Il était donc naturel que l'Empereur Maximilien trouvât quelque traître dans une situation aussi désespérée que l'était la nôtre. En effet, il y eut un misérable qui ternit la gloire acquise par ses compagnons au prix de tant de sacrifices et de souffrances.

Ce misérable, universellement connu, est le colonel Lopez, protégé de l'Empereur, et dont l'ingratitude et l'infamie ne doivent rejaillir sur aucun des défenseurs de Queretaro. Le colonel Lopez était entré en relations avec l'ennemi vers les derniers jours du siège. Il informait les républicans de toutes les résolutions prises par le Souverain et combinait, avec leurs chefs, les moyens de livrer la place.

Pour quelles raisons ?

Elles sont faciles à deviner.

Avec sa vieille expérience, Lopez calcula le sort de la place ; il se vit alors au pouvoir d'un ennemi qui lui ferait payer, par le dernier supplice, les services rendus à l'Intervention française et les exécutions qu'il avait faites des républicains tombés en son pouvoir. Son esprit étroit, son cœur sans noblesse, ne lui permirent pas d'envisager une

mort prochaine avec sang-froid et de se dévouer, comme le firent Miramon, Mejia et Mendez. Il n'aurait pu supporter, pendant dix-huit jours, l'attente incessante d'une exécution, épée de Damoclès d'un nouveau genre qu'on suspendit au-dessus de la tête du vieux général Castillo, ni déployer une audace incroyable et une intelligence surhumaine, comme le général Arellano, pour échapper plusieurs fois à la fusillade. En trahissant, Lopez avait la vie sauve et de l'or.

De plus, il devait nourrir une profonde rancune contre beaucoup de nos chefs qui, au moment de le voir nommer général de brigade, avaient envoyé respectueusement près de l'Empereur le général Mendez pour apprendre au Souverain que Lopez était indigne de sa protection, et que cette nomination produirait un effet désastreux sur ceux qui espéraient voir relever le prestige de l'armée.

Lopez résolut donc de livrer la place avant que la sortie projetée par l'Empereur pût s'effectuer.

Dans le jardin de la Cruz, entre le Panthéon et le Couvent, s'élevaient des plate-formes garnies d'artillerie ; elles regardaient aussi Pateo, et leurs embrasures se trouvaient à une faible distance des avant-postes ennemis.

Lopez fit retirer de l'une d'elles un peloton de la garde municipale de Mexico qui la garnissait, pour y placer une troupe irrégulière d'explorateurs commandés par un certain Yablouski, son homme de confiance; et, en même temps, il ordonna au sous-lieutenant Domet, de la garde municipale, d'éloigner ses hommes dans la direction du Panthéon, les explorateurs démontés de Yablouski suffisant pour défendre la plate-forme.

A la demande de Domet, qui, dans son zèle, voulait faire monter sur cette plate-forme, déjà occupée par les hommes de Yablouski, un obusier sans servants, qui se trouvait là provisoirement sous sa garde, Lopez répondit que c'était inutile.

Ce petit incident, auquel je ne fis que peu d'attention d'abord, me revint souvent à la mémoire après notre catastrophe.

Vers le soir du 14 mai, le commandant Salgado vint me voir et, me prenant à part, il me dit qu'un mouvement important se préparait. La Cruz, ajouta-t-il, allait être sûrement attaquée avant l'aurore du jour suivant, et, comme il devait prendre part à une sortie avec deux sections, il me laissait le commandement des deux pièces qui restaient dans la *huerta*. Il me fit promettre d'empêcher qu'aucun artilleur ou fantassin n'abandonnât son

poste en cas d'assaut ; bref, il m'adressa habilement à cette occasion toutes les paroles qui éveillent le sentiment du devoir, le point d'honneur, l'amour propre et l'ambition.

Mon nouvel ordonnance, garçon éveillé, arriva très-tard, m'apportant quelques *tortillas* (galettes de maïs), qu'il s'était procurées avec beaucoup de difficultés et que je dévorai avidement. Il me raconta ce qu'il avait vu en ville : la faim, la désolation générale et des signes précurseurs d'un mouvement important.

Un certain nombre de pièces étaient réunies sur la place de la Cruz et prêtes à marcher autant que les forces affaiblies des mules le permettraient.

Quelques escadrons réduits et le régiment des dragons de l'Impératrice sellaient leurs chevaux. Ce régiment avait revêtu son uniforme de gala; il me raconta encore une foule d'autres détails qui achevèrent de me persuader que l'évacuation allait avoir lieu.

Désireux d'être prêt à tout événement, je songeai à prendre un peu de repos et me couchai à côté de ma pièce en m'enveloppant dans mes *zerapes*, non sans préoccupation du lendemain.

J'avoue que je sentis mon cœur s'oppresser

fortement, lorsque j'envisageai les conséquences funestes des événements qui allaient se produirent.

Je compris alors que, si le commandant m'avait laissé, avec ma section, pour défendre ce Panthéon que j'avais pris en horreur, c'était parce que, me regardant comme le plus jeune et le moins expérimenté de ses officiers, il me considérait aussi comme le moins utile pour ses opérations futures.

Si la sortie a lieu, pensais-je, le brave capitaine Nuñez, mes camarades Guerra, Correa, et tous ces artilleurs que j'affectionne succomberont ou s'éloigneront, tandis que je resterai cloué à mon poste. Alors, qu'adviendra-t-il de moi au milieu de cette bagarre? Car les républicains, devinant le but de notre sortie, attaqueront de tous côtés à la fois et pénétreront dans la ville avant que nous l'ayons quittée. L'artillerie et l'infanterie, mais l'artillerie d'abord, sacrifiées au salut commun, tomberont au pouvoir des républicains. La fusillade, si l'on n'est pas tué sur le champ, voilà ce qui nous attend.

Je me rappelai les exécutions de San-Jacinto dont j'ai déjà parlé, et, dans notre province, celles d'Uruapan, où le colonel Lemus et ses officiers eurent cinq minutes pour écrire à leurs familles ;

Patzcuaro, où tous les officiers de la garnison pris vivants furent fusillés, entre autres un brave lieutenant de ma batterie, Santillan, arraché mourant de l'affût d'une de ses pièces, traîné contre un mur voisin et fusillé par derrière.

Je pensais à Morelia, qui se présentait à mon souvenir comme une ville enchanteresse.

Reverrai-je la France? Paris? Paris, cette merveille dont le nom seul fait palpiter le cœur de ceux qui la connaissent et vivent loin d'elle.

Mais ce découragement que je confesse, comme on le voit, avec franchise, ne dura qu'un instant et fit place à d'autres sentiments que seuls peuvent connaître ceux qui ont été mêlés à ces guerres où les passions politiques jouent le principal rôle.

Comme tant d'autres, j'avais fini par prendre en haine nos ennemis, moi qui, tout en faisant mon devoir, avais pu souvent en arracher à une exécution certaine.

Ce fanatisme politique, frère de l'intolérance religieuse, que je blâmais d'abord chez un grand nombre de mes camarades, et qui étouffait en eux la voix de la justice et de l'humanité, finissait par m'envahir peu à peu. L'affection que, à l'exemple de tous, j'avais vouée à l'Empereur, l'esprit de

corps, le militarisme, en un mot, avaient considérablement modifié mes idées.

A la seule pensée de voir les républicains sacrifier l'Empereur et cette petite armée qui venait de montrer tant de valeur et de dévouement, et dont la réorganisation avait toujours été mon rêve, je comprenais tout ce que la foi en une cause, la fidélité à un noble souverain, l'amour du drapeau peuvent engendrer de dévouements.

Là, je devinai le désespoir des débris de la Grande-Armée devenus, pour leurs ennemis, les brigands de la Loire; je pressentis le noble et fier entêtement des officiers des troupes royales espagnoles tombant sous la fusillade des indépendants hispano-américains en criant *Viva el Rey!* Vive le Roi!

Instinctivement, je comprenais que la lutte allait avoir un dénoûment fatal pour nous, mais je ne pouvais admettre que nous fussions exterminés complétement sans pouvoir être secourus par Marquez. D'un autre côté, jamais, sous les ordres du général Mendez, je n'avais assisté à une déroute, et je me trouvais dans un endroit fortifié où l'ennemi ne pouvait pénétrer qu'en affrontant le feu de nos canons. Ces circonstances, jointes à l'insouciance du soldat, me firent espérer que,

dans le cas où les nôtres forceraient les lignes ennemies pour gagner la capitale ou les montagnes voisines, la Cruz pourrait encore tenir l'ennemi en respect et donner le temps à une conjoncture quelconque de se produire.

Le commandant de la garde du Panthéon vint me voir. C'était un Français nommé Gontron, ancien sous-lieutenant du corps expéditionnaire, devenu officier de fortune au service de l'Empereur Maximilien et le dernier capitaine survivant de la garde municipale de Mexico. Son subordonné, le sous-lieutenant Domet, arriva aussi. Nous causâmes quelque peu tous les trois, et ils repartirent en enviant mon sort, car, moi, je pouvais dormir, tandis qu'eux, selon l'ordre qu'ils venaient de recevoir, devaient exercer la plus grande surveillance. La fatigue parlant plus haut qu'une faim mal apaisée, je m'endormis profondément.

A deux heures du matin, le vieux sergent Guzman me réveilla, comme il en était convenu, pour prendre un peu de repos à son tour.

La nuit était très-fraîche, l'obscurité profonde et le silence complet.

Pour vaincre le sommeil, je marchais sur la plate-forme, cherchant à voir si les sentinelles ne dormaient pas. Puis, voyant que le jour ne tarde-

rait pas à apparaître, je m'assis sur l'affût d'une pièce de huit, enveloppé dans mon *zerape*, et en combattant une faim qui devenait de plus en plus criarde, j'attendis avec une émotion impatiente le moment de répondre au feu de nos adversaires, qui éclaterait certainement sur toute la ligne dès le commencement de la sortie.

Tout à coup, il me sembla entendre des pas rapides se dirigeant vers la plate-forme. Et aussitôt le colonel Lopez, que je reconnus à son uniforme brodé d'argent, apparut devant moi. Je le saluai :

Il me dit rapidement, en me désignant la troupe qui le suivait :

« — Voici un renfort d'infanterie ; réveillez » promptement vos artilleurs ; faites retirer cette » pièce de son embrasure et obliquez-la sur la » gauche, mais faites vite. »

Pensant que le moment de la sortie était venu, je réveillai promptement les artilleurs ; mais le sergent Guzman, vieux, malade et épuisé de fatigues, ne se leva pas assez vite au gré de Lopez qui, sans doute, voulait voir comment j'exécuterais ses ordres, et paraissait très-pressé. Le colonel s'emporta contre Guzman et l'accabla d'injures.

Le pauvre sergent si maltraité se leva ahuri.

Lopez me réitéra alors ses ordres, dont l'étrangeté avait lieu de me surprendre, et partit précipitamment.

Néanmoins, j'obéis ponctuellement. Dans la prévision que l'ennemi allait pénétrer vers la gauche, comme l'avait indiqué le colonel, je fis ajouter un paquet de mitraille à la charge qui se trouvait déjà dans la pièce et donnai moi-même à celle-ci la direction voulue. J'étais en proie à cette violente émotion que communique la pensée d'un danger invisible et immédiat.

Le peloton d'infanterie, commandé par un officier et amené par Lopez, se rangea derrière la pièce.

Tout étant prêt, je voulus ceindre mon épée et faire enlever mes *zerapes* que j'avais laissés à terre pour obéir plus promptement. Je m'aperçus qu'ils avaient disparu.

Ne doutant pas que les soldats du peloton d'infanterie fussent les auteurs de cette disparition, je réclamai à leur officier. Celui-ci me répondit vaguement et me parut peu communicatif.

Je me mis à l'observer avec soin. Il m'était inconnu, et la tenue de ses soldats me parut des plus négligées. Cependant je pensai que ce devait être

la 8e ou 9e compagnie d'un de nos bataillons; car, pour combler autant que possible les vides, on avait composé les deux dernières compagnies de chaque corps avec des recrues de la ville, des transfuges et même des prisonniers de l'ennemi.

Sur ces entrefaites, un artilleur s'adressa à moi en me disant :

— Mon lieutenant, on m'a pris mon mousqueton.

— Et à moi aussi, reprit un autre.

Ne comprenant rien à cette façon d'agir, je demandai à l'officier à quel corps il appartenait.

Il me répondit avec aplomb qu'il faisait partie de la brigade Mendez.

A ces mots, mon étonnement redoubla; car, quoique ayant fait longtemps partie, comme on le sait, de la brigade Mendez et en connaissant tous les officiers, je ne me rappelais pas avoir jamais vu mon interlocuteur.

Voyant que quelque chose d'étrange se passait, je le priai de me dire la vraie cause de sa présence à mon poste.

Il me raconta qu'un des bataillons garnissant la Cruz devait se soulever et laisser l'ennemi pénétrer dans la place, mais que, heureusement, la conspiration ayant été éventée, on faisait relever immédiatement tous les postes par son corps.

Cette idée d'une trahison à l'intérieur me causa une vague crainte. J'essayai d'en douter, mais rapprochant ce que l'officier achevait de me dire de la visite précipitée du colonel Lopez, commandant de notre ligne, et des allées et venues que j'entendais au Panthéon, je finis par y croire.

Cependant, désireux de m'éclairer sur ce point, je demandai à l'officier où se trouvait le colonel.

Il me désigna le Panthéon.

Je résolus d'aller parler à Lopez sur-le-champ; mais, au moment de descendre de la plate-forme, une sentinelle, que je n'avais pas remarquée d'abord, m'arrêta par un énergique : *¡ Alto hai !*

Comprenant que la sentinelle avait pour consigne de ne laisser descendre personne, je m'adressai à son officier afin d'obtenir la révocation de cet ordre pour moi.

L'officier éluda la réponse.

La colère me saisit; apercevant un fantassin qui avait le mousqueton d'un de mes artilleurs suspendu au bras, je le lui arrachai.

Celui-ci, chose inouïe de la part d'un soldat mexicain, croisa la baïonnette contre moi et allait m'en percer quand, par bonheur, son officier l'en empêcha.

— Mais, demandai-je avec force à ce dernier, dites-moi enfin ce que se passe ici ?

— Ne craignez rien, me répétait-il à chaque instant. Il ajouta : la vérité est que nous faisons partie de la brigade du colonel Quiroga ; nous arrivons de Mexico avec le général Marquez pour dégager la place.

— Vous vous moquez de moi, lui répondis-je. D'abord, le colonel Quiroga a laissé son infanterie ici, et ensuite il est impossible que des troupes entrent dans la place sans être senties et reconnues par les assiégeants.

En même temps, un horrible soupçon traversa mon esprit.

— Au milieu de tous ces mensonges, dis-je à l'officier, je flaire quelque trahison.

Cependant le souvenir de la présence et des paroles du colonel Lopez, qui devait être, par reconnaissance et par intérêt, le serviteur le plus fidèle et le plus dévoué de l'Empereur, éloigna mes soupçons et me rassura presque sur la réponse qu'on allait me faire.

Après un moment d'hésitation, l'officier me dit :

— Ne craignez rien, señor, vous êtes entre des soldats de l'armée régulière. Nous ne sommes pas

des *guerilleros*, nous appartenons au bataillon des Suprêmes-Pouvoirs de la République.

Je fus atterré; un froid glacial me pénétra jusqu'au cœur, je croyais rêver.

Un coup d'œil me suffit pour découvrir la vérité...; l'ennemi était là, dans la place; j'étais déjà en son pouvoir, sans possibilité aucune d'avertir la Cruz, sans espoir de salut et désarmé.

Épouvanté de ce qui allait suivre, je demandai au sergent Guzman si c'était bien le colonel Lopez qui était venu me donner des ordres un instant auparavant. Je tremblais d'avoir été victime d'une hallucination ou d'une ressemblance.

— Mais oui, lieutenant, me répondit Guzman; j'ai du reste de bonnes raisons pour m'en souvenir, car il m'a traité assez brutalement.

— Mais alors il trahit! il va livrer l'Empereur!

— Vous ne le voyez donc pas? répliqua tristement Guzman.

— Ainsi, demandai-je à l'officier républicain, c'est le colonel Lopez qui vous a introduit ici.

— Certainement, me répondit-il en souriant, mais, je vous le répète, ne craignez rien, nous sommes de l'armée régulière. Il ne vous sera point fait de mal; vous vous êtes tous trop bien battus

durant le siége pour ne point obtenir des égards de nos chefs.

Je me tournai vers la Cruz, dans l'espérance de voire luire l'éclair d'un coup de feu. Je m'efforçai d'entendre un bruit quelconque indiquant la résistance, un mouvement, un signal. Rien, rien !...

La masse noire et imposante du couvent se détachait seule dans l'obscurité, et le silence le plus complet régnait partout.

J'étais prisonnier; les républicains étaient entrés dans Queretaro.

Sans doute, en ce moment, grâce à l'infâme trahison de Lopez, ils surprenaient l'Empereur dans sa cellule, ainsi que nos chefs et les troupes endormies dans le couvent et les postes adjacents.

J'étais en proie à une poignante émotion. Je vis avec désespoir que je ne pouvais rien faire pour les sauver et me sauver moi-même.

Un instant, je pensai à sauter de la plate-forme dans le jardin, à m'élancer vers la Cruz, en me dirigeant du côté de l'hôpital, arriver à une pièce et faire tirer un coup de canon qui donnerait l'éveil. Mais la partie du vaste jardin que j'avais à traverser était remplie de *magueys* et de cactus, auxquels je me heurterais en courant, ce qui retarderait ma marche; et d'ailleurs, à peine en bas,

j'essuierais le feu des vingt-cinq ou trente fusils qui se trouvaient derrière moi.

Voyant que l'exécution de mon projet était impossible, j'y renonçai. J'ignorais que les républicains, en entrant à la Cruz, avaient reçu l'ordre de ne tirer qu'à la dernière extrémité pour ne point donner l'alarme ; que le général Velez et les commandants des bataillons des Suprêmes-Pouvoirs, ceux du Nuevo-Léon et leurs officiers, craignant d'être attirés dans un guet-apens, devaient faire sauter la cervelle à Lopez au premier semblant de résistance, aux premiers coups de feu pouvant faire avorter la surprise.

L'officier républicain, me voyant regarder du côté de la Cruz avec tant d'attention, devina une partie de mes pensées, car il me dit :

— Tout le couvent est déjà en notre pouvoir. Votre empereur doit être pris maintenant.

J'étais anéanti ; quelques secondes après, j'aperçus le capitaine Gontron, dont j'ai parlé au commencement de ce chapitre, venant vers moi, seul, et libre en apparence.

— Arrivez donc, me dit-il, vous qui savez parler l'espagnol mieux que moi, demander aux moricauds qui viennent de me relever au Panthéon pourquoi mon sabre et mes couvertures ont dis-

paru. Je crois bien qu'ils me les ont volés..... Quels sont donc ces flibustiers que le colonel Lopez a amenés ici? Si je ne retrouve pas mon sabre avant cinq minutes, je casse la figure de leur chenapan de commandant, qui n'est pas poli du tout.

Le capitaine Gontron me parlait en français, en frisant sa longue moustache.

En toute autre occasion, je crois que j'aurais ri de bon cœur, mais on comprendra qu'à ce moment je n'étais guère disposé à cela.

— Mais, capitaine, m'écrai-je, vous ne voyez donc pas que nous sommes prisonniers ; le colonel Lopez vient d'introduire l'ennemi dans la place ; les soldats que vous voyez là, sont du bataillon des Suprêmes Pouvoirs.

Le capitaine resta comme pétrifié ; mais, après un long silence, il dit tristement, comme fiche de consolation.

— Ma foi, tant pis ! Il fallait que ça finisse d'une manière ou d'une autre.

Au même moment un chef républicain, suivi de quelques hommes, gravit notre plate-forme en courant, ordonna impérieusement de diriger la pièce vers la Cruz, de la faire servir provisoirement par mes artilleurs désarmés, en menaçant

ceux-ci de les fusiller s'ils bronchaient, et enfin de nous conduire sous bonne escorte, Gontron et moi, devant le général Velez, qui devait se trouver dans l'intérieur de la Cruz.

Ces ordres furent exécutés ponctuellement. Nous fûmes menés vers le général Velez.

En arrivant près du Couvent, nous distinguâmes un bataillon républicain qui y entrait.

A chaque instant, nous nous attendions à voir la fusillade éclater devant nous. Il n'en fut rien. Le silence n'était troublé que par le bruit sourd de la marche du bataillon ennemi et les commandements que faisaient à mi-voix ses officiers.

Quelques soldats de la garde municipale portant des rations de vin de Jerez, qu'on avait recueilli la veille dans tous les magasins et débits de la ville pour les distribuer aux troupes, vinrent à passer devant nous.

Ils reconnurent le capitaine Gontron, et se plaignirent à lui de ce que les soldats au milieu desquels nous nous trouvions, les avaient bousculés en passant et, surtout, avaient puisé à satiété dans les marmites contenant les précieuses rations réservés pour la garde municipale.

Nous eûmes peine à faire comprendre à nos

pauvres soldats qu'ils étaient au pouvoir de l'ennemi.

Ceux qui nous escortaient, ne trouvant pas le général Velez, nous conduisirent devant le commandant du bataillon de Nuevo-Léon, qui donna l'ordre de nous mener immédiatement à Pateo en bas de la Cruz.

Le jour commençait à poindre.

On nous fit donc revenir sur nos pas. En rentrant dans le jardin de la Cruz, nous rencontrâmes le colonel d'état-major Manuel Guzman, qui venait d'être fait prisonnier à l'instant, en allant visiter nos postes. Il fut confié aussi à notre escorte.

— Mais que se passe-il donc? me demanda le colonel Guzman avec émotion. Je lui racontai en peu de mots l'infamie du colonel Lopez.

« — C'est impossible, me dit-il en pâlissant; mais c'est impossible ce que vous me racontez-là. »

On nous fit monter tous trois sur la plate-forme, occupée une heure auparavant par la petite troupe du misérable Yablousky, l'ami de Lopez, puis passer de l'autre côté en sautant sur des *adobes* (briques séchées au soleil) disposées hâtivement en escalier.

Nous comprîmes sur-le-champ que l'ennemi avait pénétré par là.

Quelques minutes après nous étions parmi les assiégeants. On nous plaça entre deux longues haies de baïonnettes, établies comme si on s'attendait à recevoir beaucoup d'autres prisonniers.

IX

Le couvent de la Cruz est pris ! — L'Empereur échappe aux républicains. — Scènes étranges. — L'Empereur se dirige sur le cerro de las Campanas. — L'Empereur et le général Castillo. — Arrivé devant le palais départemental, l'Empereur envoie l'ordre de rallier tout ce qui lui reste de troupes.— Lopez introduit les républicains dans le couvent de San-Francisco et désarme les hussards et l'escorte de l'Empereur. — Audace de Lopez. — Le général Miramon est blessé en cherchant à rejoindre l'Empereur. — Le général Mejia gagne le cerro de las Campanas. — Confusion. — Panique. — Aspect du cerro de las Campanas. — L'Empereur est inquiet sur le sort de Miramon. — Toute l'artillerie républicaine réunit son feu sur le cerro de las Campanas. — La position devient insoutenable. — Les dragons de l'Impératrice. — L'Empereur envoie un parlementaire à Escobedo. — Le drapeau blanc ! — L'Empereur se rend. — Tout est perdu hors l'honneur ! — Les généraux Mendez et Arellano. — Les fusillades commencent.

Voici maintenant ce qui se passait dans l'intérieur de la place.

Une fois la *huerta* — jardin — de la Cruz et le Panthéon surpris comme je l'ai raconté, les républicains se hâtaient de prendre possession de tout l'édifice, ce qui leur était très-facile, étant guidés

par Lopez, protégés par l'autorité de ce dernier, le sommeil de tous et l'obscurité de la nuit.

Le colonel dissident Rincon Gallardo, occupait avec sa troupe les hauteurs du Couvent, les escaliers, les cours et toutes les issues en désarmant, avant leur réveil complet, la gendarmerie, la compagnie du génie, le bataillon de l'Empereur et les volontaires de Queretaro.

Les républicains se jetaient ensuite sans bruit sur l'artillerie formée sur la place de la Cruz, et qui attendait là le moment de donner pour la sortie du lendemain. Ils s'emparaient de même de la flèche défendant la gauche de la Cruz, de l'église attenante, des travaux de la droite, de l'hôpital, des magasins et du parc d'artillerie, qui se trouvaient aussi de ce côté.

La petite réserve, composée d'une partie du 3e de ligne, qui reposait dans la cour d'entrée et dans les couloirs de l'hôpital, fut désarmée et faite prisonnière avec la facilité qu'on retrouve dans tous les détails de cette surprise, grâce au colonel Lopez, qui guidait les républicains et donnait les ordres nécessaires pour prévenir ou empêcher toute résistance.

Comme personne ne soupçonnait ni ne comprenait ce qui se passait, il n'y eut pas un coup

de feu de tiré, pas un cri d'alarme de poussé, tandis que le quartier-général et ses annexes tombaient au pouvoir de l'ennemi au milieu d'un calme fantastique.

La possession de la Cruz, position dominante et clef de la place, entraînait la chute de Queretaro. Les républicains s'occupèrent donc, aussitôt que l'aurore apparut, de terminer l'occupation si facilement commencée.

Dans le moment où les assiégeants prenaient la Cruz, Yablousky, l'unique complice de Lopez, et ensuite Lopez lui-même, couraient donner l'alarme à l'Empereur et au général Castillo, en les faisant réveiller par l'effrayante nouvelle que l'ennemi entrait à la Cruz et s'était déjà emparé par force du Panthéon, nouvelle fausse, sciemment donnée, puisque, comme on l'a vu, les républicains achevaient de se rendre maîtres de tout l'édifice et des attenants, sans qu'on pût leur opposer la moindre résistance.

Devant cet imminent péril, l'Empereur fit appel à tout son sang-froid et dit au général Castillo, au prince de Salm et à son aide de camp Pradillo, qui s'étaient précipités chez lui :

« — Sortir d'ici ou mourir, c'est l'unique che-
» min. »

L'exécution suivit rapidement la pensée. Saisissant ses pistolets et quelques papiers importants, il descendit les escaliers, suivi des trois personnes que je viens de nommer.

L'Empereur était coiffé d'un large *sombrero* de feutre blanc bordé d'or, et son uniforme de général de division était recouvert d'un paletot, qui le protégeait contre la fraîcheur du matin.

Cette circonstance et la semi-obscurité des couloirs l'empêchèrent d'être reconnu par une sentinelle républicaine qu'il rencontra en bas, et qui prit pour un de ses chefs cet homme ainsi vêtu et venant à elle avec tant de sang-froid. La sentinelle présenta les armes. L'Empereur répondit au salut et passa; il traversa les cours, et, quelques secondes après, il était sur la place de la Cruz.

Le jour apparaissait en ce moment, montrant aux regards du souverain toute l'étendue du désastre. Mais l'âme de l'Empereur était bien trempée, et, loin de reculer devant le péril, à la vue des républicains, il arma son révolver en disant à ceux qui le suivaient : « — *Adelante,* » marchons.

Aux premiers pas, il fut arrêté par les républicains. Lopez était présent et, soit qu'il pensât pouvoir encore sauver les apparences, comme le prouvent ses impudents et naïfs manifestes, soit

qu'il fût saisi d'un remords tardif, il s'approcha d'un chef républicain et lui dit de laisser passer ces quatre personnes qui n'étaient que des « *paisanos* » (civils).

Celui-ci, qui exécutait religieusement, — et pour cause, — toutes les instructions du traître, donna l'ordre demandé, quoique les insignes militaires portés par l'Empereur et sa suite démentissent les paroles de Lopez.

Sans perdre de temps à demander des explications à son protégé sur cette scène incompréhensible, l'Empereur se dirigea vers le Cerro de las Campanas, afin d'y réunir quelques troupes pour résister jusqu'au dernier moment, ou pour s'ouvrir un passage à travers les assiégeants.

En passant devant le *meson*, — grande auberge, — servant de quartier à son escorte et aux hussards, l'Empereur envoya aux commandants l'ordre de faire seller à la hâte et de le rejoindre au Cerro de las Campanas.

On lui amena son magnifique cheval, mais, — trait qui caractérise parfaitement l'Empereur Maximilien, — il refusa de le monter, parce que, à ses côtés, son chef d'état-major, le vieux général Castillo, et le prince de Salm allaient à pied.

Il s'arrêta ensuite un instant au palais départemental, d'où il expédia au général Miramon l'ordre de réunir ce qu'il pourrait de troupes et d'accourir avec elles.

Durant ce temps, le colonel républicain Rincon Gallardo, toujours guidé par Lopez, pénétrait au centre de la place, s'emparait de la tour et du couvent de San-Francisco, où se trouvait notre parc général, faisait prisonnier le chef d'escadron d'artillerie Becerra, qui y commandait, et avait reçu le traître sans défiance aucune.

Quelques moments après l'escorte impériale et l'escadron des hussards austro-mexicains, qui allaient rejoindre l'Empereur vinrent à passer devant San-Francisco. Lopez, qui était leur chef direct, les arrêta au passage, leur ordonna de mettre pied à terre, fit prisonniers le capitaine Paulowski, ses officiers et ceux de l'escorte impériale, et commanda aux cavaliers de déposer leurs armes, que ramassèrent de suite les républicains ; et de même avec tous les détachements qu'il rencontra.

Cela fait, Lopez, suivi d'une troupe républicaine qu'il devança un peu, se dirigea vers le palais départemental, où nous avons laissé l'Empereur attendant Miramon. Le traître se présenta hypo-

critement devant le souverain qui, dans son étonnement, lui demanda :

— Mais que se passe-t-il donc, colonel?

— « Señor, répondit Lopez, en montrant les ré-
» publicains qui débouchaient d'une rue, tout est
» perdu. Voyez, l'ennemi nous suit de près. »

Ne comprenant pas encore bien la trahison de son ingrat protégé, l'Empereur espéra un moment que la troupe désignée par Lopez était notre garde municipale. Il envoya même un officier la reconnaître. Lopez insista alors auprès du maître qu'il trahissait, pour qu'il se laissât cacher dans une maison voisine. L'Empereur refusa dédaigneusement.

L'officier, parti pour reconnaître la troupe qui s'avançait, revint au grand galop en annonçant que c'était l'ennemi. N'ayant aucune force respectable sous la main, et Miramon n'arrivant pas, l'Empereur donna l'ordre de se retirer vers le Cerro de las Campanas.

Lopez se garda bien de suivre le Souverain, et il rejoignit aussitôt les républicains, pour les servir encore par son infamie.

Tandis que tout ceci se passait dans une partie de la ville, le général Miramon, se trouvant de grand matin dans les rues et apprenant tout à

coup que les républicains entraient dans la Cruz, se dirigeait vers ce dernier point, où il croyait l'Empereur en péril, lorsqu'il fut rencontré par un détachement républicain. Un officier s'avança et tira sur le général plusieurs coups de revolver, dont un tua raide son aide de camp Ordoñez.

Miramon, revenu de sa surprise, prend son pistolet et ajuste l'officier. Au même instant, il reçoit une balle dans la joue droite. Il répond coup pour coup; mais, étourdi et aveuglé par la douleur, il manque, malgré son adresse ordinaire, l'officier ennemi, et bat en retraite en déchargeant ses derniers coups et en arrêtant, avec son mouchoir, le sang qui s'échappe de sa blessure avec abondance.

On le mena chez un médecin qui, après l'avoir pansé, alla dénoncer sa présence aux républicains.

Le général Mejia, plus heureux, parvenait à atteindre le Cerro de las Campanas avec une petite troupe de cavalerie, et se réunissait à l'Empereur.

Le colonel Gonzalez, des dragons de l'Impératrice, averti à temps, faisait seller à la hâte et accourait former son régiment dans la plaine située au pied du Cerro.

L'Empereur n'attendait plus que l'arrivée du

général Miramon, dont il ignorait le sort, pour faire une trouée.

Tous les faits qu'on vient de lire se passaient avec une rapidité incroyable; simultanément, dans toutes les lignes, arrivaient, comme portées par des courants électriques, les funestes nouvelles de l'entrée des républicains dans la place, de la trahison du colonel Lopez, de la blessure du général Miramon et de la présence de l'Empereur sur le Cerro de las Campanas.

La confusion devint horrible. Les républicains faisaient sonner à toute volée les cloches des églises de la Cruz et de San-Francisco, et tiraient sur tous ceux qu'ils rencontraient dans les rues.

Les cris de : *Viva la libertad!* l'idée que toutes les lignes de défense étaient menacées par derrière, l'assaut que les assiégeants se disposaient à donner, les décharges d'artillerie, l'apparition des républicains sur différents points, tout fit naître une panique générale. Nos meilleurs chefs perdirent la tête. Presque toutes les forces assiégeantes, moins la cavalerie, s'engouffrèrent dans les rues de la ville. Notre petite armée disparut en quelques minutes dispersée ou faite prisonnière.

Instinctivement, les officiers cherchaient à gagner le Cerro de las Campanas. Quelques-uns bien

montés y parvenaient, mais ceux restés à pied étaient promptement atteints par les républicains.

Du Cerro de las Campanas, l'Empereur voyait et dominait ce désastre immense et irréparable, sans pouvoir rien faire pour l'arrêter.

A ce moment, le Cerro de las Campanas offrait un spectacle vraiment poignant.

L'espèce de redoute qui le surmontait, outre sa garnison, était remplie d'officiers et de soldats de tous corps et de toutes armes, qui s'y étaient refugiés comme des naufragés sur un radeau. A chaque instant, il en arrivait de nouveaux et l'on se voyait obligé de leur faire abandonner leurs montures et même de leur refuser l'entrée ; mais, plus humain que le commandant, les artilleurs les laissaient pénétrer par les embrasures.

La redoute était le point de mire de toutes les batteries assiégeantes. Les républicains tournaient aussi contre le Cerro nos propres pièces, dont ils venaient de se saisir.

La position n'était plus tenable. Aussi l'Empereur attendait-il Miramon avec impatience, il demandait à chaque instant si on n'apercevait point ce dernier parmi les groupes qui accouraient ventre à terre vers le Cerro et interrogeait les nouveaux arrivants pour en avoir des nouvelles.

— « Je n'attends que lui, disait l'Empereur aux » généraux Castillo et Mejia; je ne veux pas le » laisser en arrière. »

Mais, après avoir formé son régiment des dragons de l'Impératrice, le colonel Gonzalez vint à l'Empereur pour prendre des instructions; il lui apprit que Miramon avait été blessé à la joue et qu'on était en train de lui faire une douloureuse opération.

Affecté par cette nouvelle, l'Empereur prit à part les généraux Mejia et Castillo, et leur demanda si, franchement, il leur paraissait possible de rompre les lignes de l'ennemi.

Le général Mejia prit une longue-vue, et, après avoir examiné attentivement la situation des lignes et des masses de cavalerie républicaines, ainsi que les obstacles à franchir, il répondit :

— « Señor, passer est impossible ; mais si Votre » Majesté l'ordonne, nous tâcherons de le faire ; » quant à moi je suis prêt à mourir. »

Il fallait cependant prendre une détermination. Le feu de l'artillerie républicaine redoublait; les projectiles arrivaient et se croisaient en tous sens sur la redoute. On ne pouvait y répondre qu'avec cinq ou six pièces. Les colonnes assiégeantes s'approchaient. Les dragons de l'Impératrice ne pouvaient rester plus longtemps for-

més à découvert au pied du Cerro sans être promptement exterminés par une pluie de projectiles. Le colonel Gonzalez et ses braves officiers maintenaient les dragons avec difficulté. Ceux-ci, dont les rangs étaient troués à chaque instant, voulaient charger ou se mettre à couvert.

Convaincu de l'impossibilité de tenir plus longtemps et de l'inanité de toute espérance, l'Empereur se décida à envoyer son officier d'ordonnance Pradillo en parlementaire à Escobedo, afin de demander des garanties pour ses fidèles troupes et s'offrant, lui, en sacrifice à l'ennemi.

Pradillo descendit et s'élança au grand galop dans la plaine à la recherche d'Escobedo, tandis qu'on arborait le drapeau blanc et que les quelques canons du Cerro se taisaient.

Ces signaux éloquents ne suffirent pas aux républicains, paraît-il, car leur artillerie continua d'envoyer une grêle de projectiles pleins et creux sur le Cerro, tandis que leur infanterie s'avançait impunément de tous côtés.

Devant ce dernier acte de déloyauté, l'Empereur comprit que tout était fini et, sans attendre le retour du parlementaire devenu inutile, il se rendit à discrétion aux chefs républicains Riva Palacio et Corona. Les dragons de l'Impératrice se dispersèrent.

Sur l'invitation des chefs républicains, l'Empereur descendit du Cerro pour être conduit avec sa nombreuse suite au Couvent de la Cruz.

Là, le monarque vaincu dut essuyer un premier outrage.

Un misérable, en proie à l'ivresse, fit ostentation de son infamie devant l'Empereur.

Ce lâche, nommé Davalos, ancien commandant d'auxiliaires de la division Marquez, passé honteusement aux dissidents un an auparavant, après avoir soustrait la caisse de son corps, avait été, comme de coutume, bien accueilli par nos adversaires, qui en firent un de leurs chefs importants.

Arrivé un des premiers devant l'Empereur, ce Davalos prit son révolver, l'arma et en porta le canon plusieurs fois à la tête et au cœur de l'auguste vaincu, en lui demandant avec colère s'il était bien Maximilien.

Nos officiers, témoins de cette scène, allaient se jeter sur ce misérable et le traiter comme il le méritait. Une lutte sans merci devait s'en suivre. L'Empereur, pour l'empêcher, fit encore preuve de sang-froid, et, sans un geste de crainte, en souriant dédaigneusement, il répondit qu'en effet, il était bien Maximilien.

Le bandit, vaincu par ce sang-froid et ce grand air de majesté offensée, abaissa son arme et, mu par un caprice d'ivrogne, il pria l'Empereur de lui accorder la faveur d'une cordiale étreinte. Le Souverain en passa par là, et son uniforme fut sali par le contact de Davalos.

Heureusement, Riva Palacio et Escobedo arrivaient. Ils traitèrent l'Empereur avec plus de considération.

L'Empereur remit son épée au général en chef des républicains, qui la donna à un de ses aides-de-camp pour être envoyée à Juarez.

Pendant quelques minutes, l'Empereur et Escobedo s'entretinrent à part, puis, remontant à cheval, et suivis des officiers impériaux et d'une forte escorte, ils se dirigèrent vers la Cruz en traversant la ville. La population était dans l'épouvante et la consternation.

Arrivés sur la place de la Cruz, l'auguste prisonnier mit pied à terre ainsi que ses fidèles serviteurs. On leur fit abandonner leurs chevaux, leurs armes et ils entrèrent, comme criminels d'État, dans une prison.

Lorsque Queretaro tombait ainsi au pouvoir de ceux qui l'avaient assiégée pendant 71 jours sans jamais réussir à y pénétrer, le général Mendez,

surpris chez lui et ne pouvant rejoindre l'Empereur au Cerro de las Campanas, parce que déjà la route était interceptée lorsqu'on le réveilla, acceptait un refuge dans une maison sûre offerte par un ami généreux.

Le général Arellano, surpris aussi dans son logement, se sauvait par sa présence d'esprit en se faisant passer pour un subalterne sans importance, et en donnant à ceux qui l'appréhendaient une montre précieuse et tout l'or qu'il avait sur lui ; puis, débarrassé d'eux, il parvenait à s'échapper par les *azoteas*, — toits plats — de sa maison.

Plusieurs chefs et beaucoup d'officiers tombaient en même temps victimes des rancunes particulières ou de l'exaltation des assiégeants.

Le colonel Santa Cruz, du 4e de lanciers, déjà blessé au cou et certain d'être fusillé s'il était pris vivant par les républicains, n'écouta que son désespoir et chercha à s'ouvrir un passage. Sa témérité lui coûta la vie. Il tomba criblé de blessures. On eut peine à reconnaître son cadavre le lendemain.

Le colonel Campos, commandant de l'escorte particulière de l'Empereur, fut séparé des prisonniers qu'on emmenait à la Cruz, et, quoique blessé, conduit dans un fourré voisin de la place, où on le fusilla.

X

Pateo. — Le lieutenant-colonel républicain Castaneda et ses officiers. — Un déserteur. — Les frères Q... — La guerilla de Simon Guttieres. — On nous ramène dans Queretaro. — Je revois Lopez pour la dernière fois. — On nous enferme.

La réception que l'on nous fit à Pateo fut meilleure que nous ne l'avions espéré, et dissipa, en partie, la crainte que nous avions d'être exécutés promptement et en masse.

Nous fûmes placés sous la garde d'un bataillon de la division Riva-Palacio, commandé par un officier supérieur du nom de Castañeda, qui se conduisit envers nous en galant homme.

Ses officiers, jeunes gens de Mexico pour la plupart, nous traitèrent aussi avec politesse. A l'exemple de leur chef, ils poussèrent la bonté jusqu'à partager leur déjeuner avec les plus affamés d'entre nous.

Des marchands, qui abusaient de notre position

pour nous vendre à des prix exorbitants la nourriture la plus ordinaire et surtout le pain, devenu une friandise pour nous, furent chassés honteusement. L'un d'eux, plus cupide que les autres, devint soldat malgré lui ; son incorporation forcée fut même jugée comme une punition peu sévère.

J'étais très-étonné des procédés de nos adversaires à notre égard ; mais on me fit remarquer avec raison que le hasard nous avait bien servi, en nous mettant sous la surveillance d'un corps qui n'avait point son pareil dans toute l'armée républicaine. En effet, ce bataillon avait été formé par Riva Palacio, chef libéral modéré et convaincu, qui jouissait de l'estime des deux partis, à cause de sa droiture et de sa loyauté. Naturellement, un pareil chef apportait du soin dans la composition de ses cadres.

Beaucoup d'entre nous retrouvèrent des connaissances, des amis, des parents et même des ennemis personnels dans le camp des assiégeants.

Un officier de lanciers fut reconnu par un ancien sous-officier déserteur de son escadron. Ce drôle, voleur et indiscipliné, avait été cassé et sévèrement puni par l'officier dont je parle.

Redevenu simple soldat, il ne chercha point à déserter comme on l'avait d'abord pensé. Au con-

traire, il se montra soumis jusqu'au moment où, en expédition, il crut trouver une occasion favorable pour soulever ses camarades et assassiner ses chefs.

Il ne parvint pas à ses fins. Le soulèvement fut maîtrisé par les officiers, mais notre drôle quoique blessé, put s'échapper et passa aux dissidents, qui en firent de suite un personnage.

Au moment où je parle, il commandait un de leurs escadrons de partisans et se promenait parmi nous, en paraissant chercher quelqu'un. Tout-à-coup, il reconnut son ancien chef, et, vomissant des blasphêmes et des injures grossières, il tira son sabre et s'élança avec rage sur ce malheureux, le frappant à coups redoublés et l'accablant d'insultes.

Notre camarade désarmé ne pouvait se défendre; il perdait son sang, et, vaincu par la douleur, poussait des cris désespérés. On eut peine à le tirer des mains du déserteur forcené. Il fallut que les officiers républicains accourussent et intervinssent.

Une scène d'un autre genre m'émut beaucoup aussi.

Un commandant du génie des troupes républicaines, nommé Q..., qui jouissait d'une grande influence près d'Escobedo, avait un jeune frère servant dans la même arme de l'armée impériale.

Élève du collége militaire de Chapultepec, ce dernier avait combattu les Français durant la défense de Puebla, sous les ordres de son frère ainé, et, comme ce dernier, avait été fait prisonnier et conduit en France.

Rendus à la liberté, les deux frères revinrent au Mexique. L'ainé ne reconnut point l'Empire et retourna avec les républicains. Il aurait voulu même que son jeune frère le suivît, mais ce dernier s'y refusa en déclarant que, s'il avait combattu l'intervention à Puebla c'était dans l'ignorance de son véritable but, mais que, le connaissant, non-seulement il ne la combattrait plus, mais au contraire, ferait son devoir de soldat en servant le gouvernement établi. Les deux frères se séparèrent brouillés à mort.

A Queretaro Q... était un de nos plus braves et de nos plus charmants officiers du génie.

A peine étions nous à Pateo que son frère ainé, inquiet de son sort, et le cherchant de tous côtés, accourut le trouver.

Leur entrevue fut des plus pénibles:

— Eh bien, dit l'ainé avec une froideur affectée et en s'avançant lentement, vous voilà enfin, monsieur.

Ému et humilié, le cadet ne trouva rien à

répondre ; il abaissa son regard, et des larmes silencieuses s'échappèrent de ses yeux.

L'ainé parut hésiter un moment, puis il finit par tendre la main à son frère, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Nous nous éloignâmes discrétement, pour ne point gêner leur épanchement.

Vers dix heures du matin, on fit former entre deux haies de cavaliers tous ceux d'entre nous ayant rang d'officier. Le lieutenant-colonel Castañeda nous fit ses adieux. Combien nous regrettâmes de ne point rester sous la garde d'un si excellent homme ! Mais il fallut partir.

Nous nous éloignâmes de Pateo, en prenant la direction contraire à Queretaro, celle du Cerro de Carretas.

Les cavaliers de l'escorte nous lançaient des propos très-peu rassurants sur notre sort futur.

Quelques poltrons crurent deviner qu'on nous éloignait intentionnellement de Queretaro pour nous mener à la Cañada, lieu désert et propice à une fusillade.

Grâce à la disposition des esprits et à l'expérience de beaucoup d'entre nous, cette crainte se communiqua presque à tout le monde, et se changea en terreur mal dissimulée, lorsqu'en faisant

halte sous l'aqueduc, nous apprîmes que notre escorte n'était ni plus ni moins que la guerilla de Simon Guttierez, chef fameux dans les provinces de Jalisco et de Zacatecas, où les Français l'avaient longtemps poursuivi et souvent battu sans jamais réussir à le prendre.

Les guerilleros, s'apercevant sans doute de notre disposition d'esprit, s'en amusèrent jusqu'au moment où, en se remettant en marche, on tourna vers la droite pour rentrer dans la ville par la route de Mexico. On nous avait fait tout simplement prendre ce long chemin, parce que notre escorte de cavalerie ne pouvait passer à travers les lignes de circonvallation.

Nous longeâmes les murs du jardin de la Cruz. Je revis le Panthéon et l'embrasure par où l'ennemi avait été introduit par Lopez durant la nuit.

On nous fit rentrer dans la ville par une brèche fraîchement faite dans la flèche située à gauche du couvent.

La place de la Cruz offrait un aspect indescriptible :

Le clocher, les terrasses et les fenêtres de l'hôpital étaient pleines de républicains, qui nous regardaient arriver avec curiosité.

Des officiers à cheval réunissaient notre artillerie et nos chariots, en se servant de nos conducteurs, qu'ils brutalisaient et menaçaient de mort au moindre signe de mauvaise volonté. D'un autre côté, nos soldats désarmés et mêlés étaient enfermés entre des bataillons qui les gardaient à vue. On réunissait nos armes et nos munitions.

Ce spectacle de notre ruine me paraissait un rêve. Mais bientôt, nous ne pûmes nous empêcher de laisser éclater notre indignation. Au milieu de ce tumulte, nous venions d'apercevoir Lopez devant son ancien logement. Le misérable était à pied, toujours en grand uniforme, le coude appuyé sur la selle de son magnifique cheval, et regardait avec une impassibilité apparente cette scène, son ouvrage !

XI

La Cruz devenue prison. — Encore la famine. — Ce qui était arrivé au général Marquez. — Les déserteurs de l'armée française viennent nous visiter. — Accident et petit massacre. — Le capitaine Ruiz. — On nous transfère au couvent de las Teresas. — L'Empereur nous suit. — Le général Mendez est pris par les républicains. — Mes adieux au général Mendez. — Exécution du général Mendez. — Le général Arellano échappe aux républicains. — On statue sur notre sort.

On nous fit entrer dans la nef principale de l'église attenante au couvent de la Cruz, où se trouvaient déjà bon nombre de nos camarades que nous revîmes avec bonheur.

L'aspect de cette grande réunion d'officiers, enfermés dans une église dégradée et dépouillée de ses anciens ornements, était navrant.

A chaque instant arrivaient de nouveaux compagnons de captivité. On se serrait la main avec effusion.

Mais la faim se fit sentir de nouveau. Aucune distribution n'eut lieu. Ceux de nous qui avaient

conservé quelqu'argent purent seuls se donner la satisfaction de manger. Il y en avait qui tombaient d'inanition.

La discipline, cette puissance formidable qui multiplie à l'infini les moyens de la force, avait disparu pour faire place à la faiblesse individuelle, à l'égoïsme personnel et à une vile crainte : devant la familiarité, suite d'un désartre eommun, le prestige des grades tombait.

Le désir d'apaiser la faim et l'espérance d'une prompte mise en liberté devenaient les seuls objets de nos préoccupations. Les officiers supérieurs se regardaient comme condamnés ; mais les subalternes comptaient sur leur peu d'importance pour avoir la vie sauve. Quelques fanatiques projetaient une réaction terrible ou la guerre des montagnes. On cherchait un supplice nouveau pour l'appliquer à Lopez, et l'on n'en trouvait point d'assez cruel.

Nous passâmes ainsi trois jours d'angoisses, de faim et de souffrances.

Une seule chose me consolait : le général Mendez n'était pas tombé au pouvoir des républicains. Ceux-ci le cherchaient avec acharnement dans toute la ville. J'espérais qu'il leur échapperait, et qu'un jour où l'autre je pourrais le rejoindre. Ils ne découvraient pas non plus le général Arellano.

Beaucoup d'officiers républicains, attirés plutôt par la curiosité que par l'intérêt, vinrent nous visiter, ainsi que la plupart des déserteurs de l'armée française, admis avec empressement au service de la République.

Ils nous apprirent la véritable cause du retard incompréhensible de Marquez.

Celui-ci, après son départ de Queretaro, dans la nuit du 22 au 23, s'était dirigé à marches forcées sur Mexico, suivi par une partie de la cavalerie des assiégeants, commandée par Guadarama. Arrivé à Mexico, Marquez avait commis des fautes, sur le caractère desquelles je ne me prononcerai pas ici ; et au lieu de revenir à Queretaro avec des renforts, il s'était mis en marche sur Puebla, pour en dégager la garnison, assiégée par les républicains de l'Orient et du Sud, commandés par Porfirio Diaz (1).

Au dire de tous ceux qui accompagnèrent le général Marquez dans cette expédition, ce dernier fut bien coupable ou bien malheureux. En somme, il fut complètement mis en déroute à San Lorenzo par Porfirio Diaz, auquel s'était joint Guadarama,

(1) Voir, à ce propos, les appréciations de la conduite du général Marquez dans : *Les dernières heures d'un Empire*, par le général R. de Arellano. — Lacroix et Ce, éditeurs.

et il abandonna ses troupes pour rentrer à la hâte dans Mexico.

Avec la garnison de Mexico, celles des villes voisines, les débris de la division mise en déroute à San-Lorenzo et sauvés par le colonel des hussards austro-mexicains, Khevenhuller et le colonel de nos vaillants cavaliers *fronterizos*, Quiroga, il s'enferma dans la capitale où il se trouvait assiégé au moment de la chute de Queretaro. La reddition de Mexico n'était plus qu'une affaire de temps.

Il n'y avait donc plus rien à espérer de ce côté.

Les déserteurs européens, dont j'ai parlé plus haut, cherchèrent à se faire bien venir parmi nous, en nous offrant leurs services. Quelques-uns se montrèrent même impudents. Tous nous regardaient comme morts, et nous causèrent de belles transes en racontant avec emphase les détails de l'exécution des cent huit Français de la gendarmerie de Guadalajara, faits prisonniers à San-Jacinto, et en nous offrant généreusement de faire parvenir nos derniers adieux à nos familles.

Les généraux, ainsi que l'Empereur, étaient étroitement gardés.

Le 16, on sépara les officiers inférieurs d'avec les officiers supérieurs. Ceux-ci restèrent dans la première nef et nous passâmes dans la seconde.

Le même jour, un événement qui aurait pu avoir des conséquences horribles, survint au milieu de nous. La nef où nous étions entassés avait servi, quelques heures avant notre installation, de lieu de dépôt des munitions prises à nos troupes, et le sol était encore couvert de poudre et de cartouches hors de service.

Il arriva que, vers le soir, au moment où les officiers de la garde républicaine faisaient l'appel et nous comptaient, un fumeur laissa tomber un bout de cigarette sur une traînée de poudre. Celle-ci s'enflamma et communiqua le feu à des cartouches. L'église s'illumina un instant. Sur le moment, la garde, ne comprenant pas plus que nous la véritable cause de ce qui arrivait, crut à un soulèvement, et fit feu sur la masse des prisonniers; il y eut alors un tumulte horrible. Nous crûmes qu'on allait nous massacrer à huis-clos, et dans l'obscurité.

La garde avait déjà placé un obusier de montagne chargé à mitraille sous le portail en face de nous, et allait tirer, lorsque, par bonheur, un général républicain, qui mettait pied à terre devant la Cruz juste à ce moment-là, accourut aux premières détonations, fit cesser le feu et nous parla avec une certaine bonté. On s'expliqua. La

méprise fut reconnue. Malheureusement il y avait déjà des morts et des blessés. Entre les premiers, on comptait le commandant de la garde, tué dans la confusion de cette scène par ses propres soldats, et parmi les seconds était un jeune capitaine des dragons de l'Impératrice, nommé Don José Marià Pio Ruiz, décoré de la Légion d'honneur. Nous le couchâmes contre un mur sans plus nous occuper de lui. Toute la nuit il poussa de sourdes plaintes qui, malgré mon endurcissement, me faisaient mal à entendre. Il demandait de l'eau sans cesse, mais on n'en avait point à lui donner. Le lendemain matin, je vis qu'il avait un genou brisé. On l'emporta à l'hôpital avec les autres pour l'amputer, mais il ne put supporter l'opération et mourut.

Le 17 mai, on nous transféra avec l'Empereur au couvent de *las Teresas*, dont les religieuses venaient d'être chassées.

Notre position s'améliora un peu. Le couvent de *las Teresas* (des sœurs de sainte Thérèse) est vaste, élégant, et contient de nombreuses cellules entretenues alors avec propreté. Au bout de quelques jours, on commença à faire des distributions d'aliments. Il était temps. Sans la bonne et charitable population de Queretaro, nous serions morts de faim.

Le 19, je reçus le coup le plus douloureux. Le général Ramon Mendez, recherché avec acharnement, fut enfin découvert dans une maison du centre de la place, où il avait accepté un refuge, lorsque, surpris comme tous, il se vit dans l'impossibilité de rejoindre l'Empereur.

Il fut amené au couvent de *las Teresas* dans la nuit du 18 au 19. Je le revis pour la dernière fois, vers huit heures du matin.

En me voyant, il me sourit, me tendit les bras et me fit l'honneur d'une amicale étreinte. J'avais été son interprète militaire et son secrétaire intime. Je professais pour lui le dévouement le plus absolu. Certain d'être fusillé immédiatement, il recommanda sa famille à son meilleur ami, le colonel don Juan Berna. Quelques minutes après on vint le chercher pour le mener fusiller à l'Alameda. Il montra une admirable fermeté, alluma une cigarette et alla serrer la main aux autres généraux. Le général Mejia lui dit avec des larmes dans les yeux :

— Mendez, je suis certain d'avance que vous serez encore aujourd'hui devant ces gens-là ce que vous avez toujours été devant eux.

— Soyez tranquille, don Tomas, répondit le général Mendez.

Il voulut aussi voir l'Empereur : celui-ci ému, lui dit :

— Mendez, vous n'êtes que l'avant-garde ; nous irons promptement vous rejoindre.

Les républicains le menèrent dans une église voisine, où on lui donna deux heures pour se confesser, communier et revoir sa famille une dernière fois.

Les deux heures accordées expirèrent bien vite. Sa femme, sa sœur et son fils, âgé de dix ans, sanglotaient et le tenaient enlacé dans leurs bras. Les prêtres et les républicains ne pouvaient retenir leurs larmes. Enfin, un officier républicain fit un signe que le général seul aperçut et qui voulait dire : il faut partir.

Craignant sans doute de faiblir si cette scène navrante se prolongeait, et s'il lui fallait dire un adieu suprême aux êtres qu'il aimait le plus au monde, le général leur fit croire qu'il avait quelque chose de très-important à communiquer à quelqu'un, et qu'il devait s'éloigner d'eux un instant pour revenir de suite. Il les laissa dans cette espérance et ne revint plus.

Il ne voulut point souffrir qu'on lui bandât les yeux. On le mena à l'Alameda, entre des haies de troupes. La population était accourue sur son

passage et le regardait avec respect. Il saluait, en souriant, tous ceux qu'il reconnaissait.

Sa mort, que je raconterai autre part, fut héroïque et sublime.

Ce vaillant soldat, au cœur de bronze, modèle de loyauté et d'honneur, fut fusillé par derrière comme *traître!*

Dans la maison devant laquelle il tomba, et qui était pleine d'officiers républicains regardant l'exécution du balcon et des fenêtres, s'était caché le général Arellano, qui y attendait impatiemment le moment opportun de s'échapper de la place, et concevait l'incroyable projet, qu'il exécuta avec son audace habituelle de passer entre les républicains, déguisé en *mozo* (domestique) d'écurie, et de s'introduire dans la capitale pour concourir à sa défense, en traversant ainsi les lignes de Porfirio Diaz, qui l'assiégeait.

Ici commence pour moi une captivité de six mois, qui me parut bien longue et fut parfois bien douloureuse.

Vers la fin de mai, on nous sépara de l'Empereur, qu'on enferma plus étroitement encore avec Miramon et Mejia au couvent des *Capuchinas*, et ensuite des officiers supérieurs.

Le gouvernement de Juarez, reculant devant

l'impossibilité de fusiller tant de monde à la fois, et craignant de donner un prétexte d'intervention au gouvernement de Washington, dont l'attitude était menaçante, statua définitivement sur notre sort.

Les lieutenants et sous-lieutenants d'origine mexicaine furent mis en liberté sous la surveillance des nouvelles autorités. Ceux d'origine étrangère restèrent en prison.

Les officiers supérieurs envoyés à Morelia furent les plus malheureux. Logés dans la prison publique, avec les forçats et les criminels, ils furent abreuvés de mauvais traitements, tandis que Lopez et son complice Yablouski étaient retournés librement chez eux avec de l'or, mais chargés aussi du mépris universel et de nos malédictions.

Les capitaines mexicains et les subalternes étrangers furent divisés en trois convois et dirigés sur Guanajuato, Zacatecas et le Potose.

Le hasard me plaça dans le dernier.

Les sous-officiers perdirent leurs galons et, comme nos soldats, furent fondus malgré eux dans l'armée républicaine. Inutile de dire qu'avec le temps et l'occasion presque tous désertèrent.

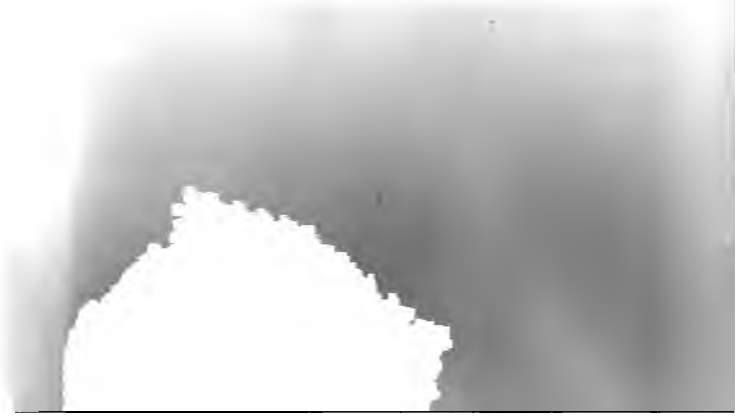
L'Empereur, Miramon, Méjia restèrent à Queretaro pour être... *jugés!*

QUATRIÈME PARTIE

JUGEMENT ET MORT

DE

L'EMPEREUR MAXIMILIEN



QUATRIÈME PARTIE

—

JUGEMENT ET MORT

DE

L'EMPEREUR MAXIMILIEN

I

Jugement et condamnation à mort de l'Empereur et des généraux Miramon et Mejia

L'Empereur et nos meilleurs généraux tombés entre les mains des républicains, on devait s'attendre à voir ces derniers écrire avec du sang les décrets qui devaient décider du sort des vaincus.

Cependant, comme je l'ai dit, il s'écoula quelques jours sans que les illustres prisonniers sussent

positivement quel avenir leur était réservé. On aurait dit que Juarez et ses partisans hésitaient devant l'idée de condamner à mort le courage malheureux. Enfin, le doute cessa le 23 ou le 24 mai, date où l'on connut les résolutions du gouvernement républicain. J'ai déjà dit aussi que, devant l'impossibilité morale de fusiller près de cinq cents officiers, généraux, supérieurs et subalternes, ce gouvernement condamna les deux premières classes et les étrangers à la prison. L'Empereur avec les généraux Miramon et Mejia, qui avaient eu des commandements supérieurs dans l'armée impériale, restèrent à Queretaro pour être jugés dans un procès spécial, ainsi que les autres généraux, le ministre Garcia Aguirre et les agents principaux de l'administration militaire, qui devaient être soumis à un jugement séparé, mais identique dans la forme.

La loi républicaine du 26 janvier 1862, loi barbare et inconstitutionnelle, car elle émanait du pouvoir exécutif et non du pouvoir législatif, devait servir de règle dans le procès du Souverain et de ses compagnons d'infortune.

Quoique la peine de mort, pour les délits politiques, eût été soi-disant abolie par la constitution de 1857, la loi du 26 janvier, — si tant est

qu'il soit permis de profaner le nom de loi en l'appliquant aux mesures de vengeance des partis, — arrachait la vie à ceux qui avaient le malheur de se voir soumis à son application. Décrétée dans un moment de passion et de désespoir par des hommes qui se sentaient entraînés par l'irrésistible force d'événements contraires à leurs intérêts, inventée pour effrayer des ennemis tenaces et décidés, dans l'espoir de leur arracher par la peur une soumission qu'on demandait en vain à leur volonté, cette loi, nous le répétons, était une sentence de mort inévitable, dès l'instant qu'elle était suspendue sur la tête de quelqu'un.

Aux conséquences fatales et cruelles de cette loi implacable, on voulut encore ajouter l'humiliation des victimes. Un conseil de guerre ordinaire, ayan pour président un officier supérieur et pour juges six capitaines, devait être et fut effectivement le tribunal chargé de juger le Souverain et les deux fidèles généraux.

De plus, la rapidité de la procédure qui fut suivie, dans cette cause déjà si profondément irrégulière, laissa les accusés sans défense proprement dite, et permit de rendre le jugement en l'espace de quelques heures.

Lorsqu'on connut la résolution de Juarez, tous furent frappés comme d'un coup de foudre. En effet, derrière les mensongères formules d'un jugement inique et monstrueux, aussi bien dans son cours et sa fin que dans son origine, l'imagination de tous, amis ou ennemis, découvrait trois tombes pour les trois martyrs.

Au commencement du procès, l'Empereur et ses généraux furent transférés à la prison solitaire au couvent de *Capuchinas*. Là, ils firent halte dans leur courte étape entre la vie et la mort.

L'honneur de défendre le Souverain fut accordé aux avocats Riva-Palacio, Martinez de la Torre, Ortega et Vasquez, notabilités du parti libéral. Les deux premiers se transportèrent à San-Luis-de-Potosi, résidence du gouvernement de Juarez, et les deux derniers restèrent à Queretaro pour porter la parole, au nom de l'Empereur, devant le Conseil de Guerre.

A la demande de l'illustre accusé, les représentants étrangers, dont la présence ne pouvait pas nuire à l'Empereur, se joignirent à ses défenseurs pour les assister et exercer, s'il était possible, quelque influence sur l'esprit de ses ennemis.

Dès le commencement du procès, les défenseurs

déclinèrent la compétence du conseil de guerre ordinaire, pour juger des délits d'État. En effet, d'après la Constitution, le Congrès républicain, seul, pouvait juger un délit d'Etat avec quelque apparence de légalité.

Quoique légale, cette opposition, renouvelée pendant le cours des débats, fut constamment repoussée par Escobedo et par ce tribunal étrange et dérisoire, qui jugea en dernier ressort la cause la plus célèbre dont l'histoire du Nouveau-Monde fasse mention.

La rapidité avec laquelle la procédure fut faite permit que, le 14 juin, le conseil de guerre s'installât pour entendre les plaidoiries et prononcer la sentence. Le théâtre d'Iturbide, dont le nom rappelle une immense ingratitude, fut choisi pour la représentation de cette sanglante comédie.

Se retranchant dans l'inviolabilité de sa souveraineté, l'Empereur avait laissé à ses défenseurs le soin de disputer sa vie à ses bourreaux. Le sentiment de la dignité impériale offensée, et le mauvais état de sa santé causé par les fatigues du siége, le retinrent dans son lit, lui épargnant ainsi la dure humiliation de comparaître devant ce simulacre de tribunal.

Les généraux Miramon et Méjia, moins heureux, furent forcés de s'asseoir sur la sellette.

Le conseil était composé, comme nous l'avons dit plus haut, d'un lieutenant-colonel et de six capitaines, — et on sait ce qu'étaient ces capitaines républicains. — Le ministère public était représenté par un jeune homme qui, en récompense de ses conclusions pour la peine de mort, fut subitement élevé au poste de sous-secrétaire du Ministère des Affaires étrangères.

Les débats eurent lieu sur la scène du théâtre. La nature du lieu, l'aspect des juges, le sujet de cette mise en scène, tout donnait au jugement les apparences du dénouement d'une comédie tragique et sanglante.

Dans ce procès d'une si haute importance, l'accusation et la défense, à quelques écarts près, se confondirent. L'Empereur était accusé : de trahison à la patrie, d'usurpation du pouvoir public, de flibusterie, d'avoir signé le décret du 3 octobre, et d'avoir voulu prolonger la guerre civile, en établissant une régence pour le cas où il viendrait à mourir en campagne. Les défenseurs entrèrent au fond de la question avec bonne foi, mais sans pouvoir se soustraire à l'influence de leurs

opinions politiques, entièrement favorables aux républicains.

Les défenseurs prouvèrent que l'Empereur, n'étant pas mexicain avant d'accepter le trône, n'avait pu commettre le crime de trahison envers la patrie; ils convinrent qu'il y avait eu réellement usurpation du pouvoir public, mais que la gravité de ce délit était atténuée par les circonstances de légalité apparente dans lesquelles s'était faite son élection au trône. Ils repoussèrent l'accusation de flibusterie, comme étant contraire à la conduite de l'archiduc, — c'est le titre que les républicains affectaient toujours de donner à l'Empereur, — et démontrèrent que le décret du 3 octobre était, en grande partie, la reproduction des lois de la République, et qu'il était très-loin d'être aussi sanguinaire que ces dernières; exemple : la loi même du 26 janvier 1862 qui servait de base au procès dont il s'agissait.

De plus, la défense, sans doute à cause de la promptitude avec laquelle elle fut écrite, ne se trouva pas à la hauteur de la réputation de ses auteurs, et ne fut pas en rapport avec l'immensité du danger. Devant un tribunal sans conscience et sans connaissances, qui allait rendre son arrêt en

obéissant à une consigne reçue, les compromis et le droit légal auraient dû être laissés de côté. Une défense à la fois énergique, hardie, pathétique était demandée par la situation ; une défense s'adressant au cœur et non à la tête des juges, aurait seule offert quelques chances de succès, — si chances il y avait.

Après les avocats de l'Empereur, les défenseurs de Miramon et de Méjia prirent successivement la parole; dans leurs plaidoieries, mêmes fautes, mêmes faiblesses de langage et d'argumentation.

Audacieusement et contre les règles, le ministère public réserva ses conclusions pour les présenter à la suite des défenses, afin d'attaquer les accusés par leur côté le plus faible, et d'accumuler contre eux de nouvelles charges.

Le 15 juin, à 10 heures du soir, le conseil de guerre, qui n'avait mis que deux jours pour expédier ce mémorable jugement, prononça la condamnation à mort. Escobedo, en sa qualité de général en chef des républicains, accepta immédiatement cet arrêt inique, et en ordonna l'exécution pour le lendemain.

Quelle terrible et mystérieuse expiation devait avoir ce crime !

Le président et l'un des juges, qui venaient de

prostituer ainsi leur honneur et leur conscience, devaient mourir assassinés, peu de temps après, succombant sans gloire dans une révolte d'anciens soldats impériaux incorporés de force dans les troupes républicaines.

II

Exécution de l'Empereur Maximilien et des généraux Miramon et Méjia

La nouvelle de cette condamnation à mort ne surprit ni l'Empereur ni ses deux généraux : ils s'y attendaient. Dès leur mise en jugement, ils avaient fait un suprême et dernier adieu à toute espérance et s'étaient résignés à mourir.

Aussi l'Empereur écouta-t-il avec la plus grande tranquillité la notification du genre de mort qui lui était réservé. Il savait que son crime consistait dans la grandeur de son infortune. Miramon, dont l'âme grandissait et s'élevait à l'approche du danger, reçut l'annonce de sa fin prochaine avec un sourire d'indifférence. Méjia, qui comptait peut-être sur la reconnaissance d'Escobedo, auquel il avait épargné deux fois la vie, tomba dans l'abattement.

Mais ce coup cruel frappait d'autres cœurs

innocents qui, non loin de la prison, ou de ce côté de l'Océan, allaient être brisés par la douleur : cœurs d'une mère anxieuse, de femmes aimantes et d'enfants adorés, êtres chéris dont les liens d'affection étaient resserrés par le malheur.

Dès le jour où, au fracas de la bataille succèda la solitude du cachot, les accusés concentrèrent toutes leurs affections et toutes leurs pensées vers leurs familles. En présence du souvenir de sa grandeur passée, de laquelle il ne lui restait plus que les hommages de ses compagnons de captivité, devant la perspective de la fusillade, choses qui se déroulaient devant lui comme deux tableaux vivants, l'Empereur consacra toutes ses pensées à la belle et malheureuse égarée de Miramar, l'Impératrice Charlotte, et à sa mère bien-aimée, l'archiduchesse Sophie.

Peu de jours avant d'être condamné, l'Empereur avait reçu la fausse nouvelle que l'Impératrice Charlotte était morte. Alors il ne put retenir d'abondantes larmes, avouant toutefois que cette catastrophe lui donnait plus de force pour attendre ses dernières heures, puisqu'il ne laisserait pas dans ce monde, seule et privée de la raison, la compagne adorée de sa vie et la retrouverait au delà du tombeau.

Le général Miramon, plus heureux et plus infortuné en même temps que ses compagnons d'agonie, recevait dans sa prison les consolantes visites de sa femme et pouvait couvrir de ses derniers baisers un petit être qui lui était né durant le siége. Quant au général Méjia, récemment marié à une jeune et jolie femme, ses terribles souffrances étaient centuplées par certains symptômes de folie qui se manifestaient chez son épouse, et par la naissance toute récente d'un fils qui ne devait jamais avoir souvenir de son père !

Mais cette lutte entre les plus chères affections et une mort prochaine allait heureusement toucher à sa fin, et, lorsque les trois prisonniers reçurent la notification de la sentence rendue par le conseil de guerre, leur pensée s'isola de la terre pour s'élever vers l'Éternité dont la porte allait leur être ouverte.

Agenouillés aux pieds du confesseur, ils firent l'aveu des fautes et des erreurs de leur vie.

Cependant les heures qui s'écoulaient entre l'arrêt et son exécution avaient passé avec l'étonnante rapidité, qui caractérise la marche du temps pendant le dernier jour de l'existence de l'homme. C'était le 16 juin, et trois heures du soir venaient de sonner. Les trois héros et martyrs

étaient à la porte de leur prison pour se rendre au lieu du supplice, lorsque arriva l'ordre envoyé par Juarez de suspendre l'exécution pendant trois jours. Cette suspension, — due aux instances de leurs défenseurs, Riva-Palacio et Martinez de la Torre, mais ordonnée à la dernière heure, et après que les condamnés avaient déjà souffert toutes les agonies de la mort, — fut pour eux plutôt un nouveau châtiment qu'une dernière faveur, puisqu'elle permit de prolonger encore leur supplice pendant plus de soixante heures.

L'Empereur mit ce temps à profit en réglant ses dernières volontés. Il écrivit à tous les souverains, à tous ses parents et amis, à ceux de ses serviteurs qui lui avaient montré le plus grand dévouement et fit son testament. Enfin il envoya une dépêche à Juarez pour lui demander la vie de ses généraux, faisant abandon de la sienne pour satisfaire la vengeance du parti républicain. A cette noble sollicitation du Souverain le chef du gouvernement républicain ne daigna même pas faire l'honneur d'une réponse.

Enfin, après ces trois jours de tourments, vint la nuit du 18 juin. L'Empereur se jeta sur son lit de camp et bientôt un sommeil bienfaiteur vint s'interposer, comme une trève, entre les angoisses

passées et celles à venir. Ceux qui vinrent sans bruit contempler le dernier sommeil de l'Empereur pouvaient entendre son cœur battre comme un pendule sur le point de s'arrêter.

A trois heures du matin, l'Empereur fut éveillé par Escobedo qui venait lui faire ses adieux, et, après cette dernière visite, inopportune et inutile, il s'endormit de nouveau.

Peu d'instants après, l'aube naissante éclairait les cachots des condamnés à mort. Ceux-ci se levèrent aussitôt et attendirent l'heure fatale, comme des invités qui arrivent les premiers à un rendez-vous.

Sous les impressions pénibles des événements passés et dans l'attente des faits encore plus funestes et plus terribles qui allaient se produire, les habitants de la triste et morne ville de Queretaro comptaient, dans le silence et l'affliction, les courts instants qui devaient s'écouler avant l'exécution ; la ville ressemblait à une cité déserte, et les rues n'étaient traversées que par quelques hommes ou femmes du peuple pressés par la faim, et allant en quête du morceau de pain qui devait apaiser leurs souffrances et celles de leurs enfants.

Tous les habitants, que les plus pressants besoins de la vie n'appelaient pas au dehors, s'é-

taient enfermés dans leurs maisons, en proie à la plus profonde douleur. Nos plus farouches adversaires eux-mêmes semblaient consternés. Leur conscience criait contre le crime qu'on allait commettre. Les clairons qui sonnaient le rappel, les tambours qui battaient la marche des troupes destinées à former le carré d'exécution, étaient les seuls indices d'agitation.

A six heures du matin, le silence sépulcral qui régnait dans la prison de *Capuchinas* fut rompu par le bruit du trot de la cavalerie, qui venait pour escorter les condamnés jusqu'au lieu du supplice, et par celui que fit la garde en prenant les armes. L'ordonnateur de l'exécution vint faire connaître aux prisonniers que l'heure de la mort allait sonner. Immédiatement, l'Empereur et ses deux généraux sortirent de leur prison, traversèrent les corridors d'un pas ferme, descendirent, la tête haute, les marches des escaliers, et sortirent dans la rue où les attendaient trois voitures du service public et l'escorte de cavalerie.

Les trois hommes héroïques, accompagnés chacun d'un prêtre, montèrent dans les voitures qui leur étaient destinées, Méjia dans la première, Miramon, dans la seconde, et l'Empereur dans la troisième. Le convoi funèbre, véritable triomphe

de la Mort, sur lequel planait le drapeau sanglant de l'Anarchie, se mit en marche, précédé et suivi par les cavaliers de l'escorte, mornes et silencieux. De chaque côté de ce petit cortége marchaient dans le plus profond silence, la tête découverte et la figure sillonnée de larmes, une multitude d'hommes et de femmes du peuple qui grossissait à chaque instant. Les terrasses et les fenêtres de la large rue qui, tracée de l'Est à l'Ouest, conduit du couvent de *Capuchinas* dans la plaine où se dresse le *Cerro de las Campanas*, ainsi que celles des rues adjacentes, étaient encombrées de personnes qui voulaient adresser un dernier regard et dire un silencieux et suprême adieu aux trois martyrs qu'ils aimaient et estimaient. Des milliers de visages sur lesquels se peignaient le désespoir, l'indignation et la terreur, ou tout au moins le respect, tel était le spectacle qui s'offrait à la vue des trois condamnés, à chaque pas qui les rapprochait du lieu d'exécution.

Pendant une demi-heure que dura la marche du convoi, la vie de cette population sembla paralysée. On n'entendait que le monotone roulement des voitures, le bruit des fers des chevaux, les sourds gémissements de la multitude, les prières que les prêtres prononçaient

à côté des condamnés en leur faisant embrasser l'image du Christ, et la sonnerie lugubre de l'agonie, lancée au milieu des airs par les cloches des temples.

Enfin, à six heures et demie du matin, l'Empereur et ses deux généraux arrivèrent au *Cerro de las Campanas*. Quatre mille hommes formaient le carré sur la partie occidentale de cette colline. Le lieu du supplice était marqué par trois croix.

Les illustres condamnés descendirent des voitures et allèrent se placer à l'endroit qui leur était désigné.

C'était un jour d'été, saison pendant laquelle la nature revêt de ses plus riches parures les belles campagnes de l'intérieur du Mexique. Mais cette nature, vue à travers le prisme de la douleur générale, perdait alors tous ses enchantements. Les pâles rayons du soleil levant, perçant les nuages vaporeux du matin, éclairaient d'une lumière triste et jaunâtre la pittoresque vallée de Queretaro, espèce de cirque, où, au lieu d'un gladiateur vulgaire, César lui-même allait mourir ! A l'aspect autrefois souriant et capricieux de cette belle vallée où s'élève, comme une sentinelle avancée de la ville de Queretaro, le *Cerro de las Campanas*, avait succédé une étrange et pénible

monotonie. Les alentours de la ville avaient perdu leurs arbres et leur verdure. On aurait dit que ces nuées de sauterelles, fléau de certaines contrées du monde, s'était arrêtées là. Au loin, on apercevait encore les traces de toutes les dévastations de la guerre.

Des *zopilotes*, ces oiseaux carnivores et dégoutants qui, au Mexique, disputent aux vers la proie des restes mortels, et qui avaient afflué en nombre toujours croissant aux environs de Queretaro, attirés par le carnage des combats, avaient repris leur essor à l'arrivée de la multitude, et volaient en tournoyant au-dessus des condamnés, comme dans l'attente d'un festin.

L'imagination de l'Empereur et de ses généraux, celle de tous les autres acteurs ou témoins de cette terrible scène, se représentait sans doute, dans la plaine et sur les montagnes circonvoisines, les péripéties de la dernière lutte, et il semblait que les morts, eux aussi, sortant de dessous terre, allaient venir assister à ce terrible dénouement.

Lorsque l'Empereur, Miramon et Méjia furent placés, le *fiscal* lut à haute voix l'article de la loi militaire condamnant à mort toute personne qui demanderait la vie des *reos* (criminels). L'Empereur, glorifiant la valeur du général Miramon,

lui céda la place d'honneur ; au général Méjia dont la femme, folle de douleur, courait dans les environs avec son enfant dans les bras, il adressa des paroles de consolation; il parla avec bonté à l'officier commandant le peloton d'exécution qui lui exprimait tous ses regrets d'être chargé d'un tel service, donna à chacun des soldats, qui allaient faire feu sur lui, une once d'or en leur recommandant de ne pas le viser à la figure ; puis s'adressant au peuple, il dit d'une voix forte : « MEXICAINS, JE VAIS MOURIR POUR UNE CAUSE JUSTE, » CELLE DE L'INDÉPENDANCE ET DE LA LIBERTÉ DU » MEXIQUE. PLAISE A DIEU QUE MON SANG FUISSE » FAIRE LE BONHEUR DE MA NOUVELLE PATRIE ! VIVE » LE MEXIQUE ! ! »

Ensuite, le général Miramon, avec une noble énergie et un calme surprenant, protesta contre l'accusation de trahison à la patrie, qui était portée contre lui, et lorsque d'une voix tonnante il cria : « *Vive le Mexique! vive l'Empereur!* » les dernières syllabes se confondirent avec les détonations de la fusillade, qui frappait au cœur ces illustres victimes.

Quelques minutes plus tard, on enlevait trois cadavres, traversés de part en part et baignés de sang, et on les rapportait au couvent des *Capu-*

chinas, où on les étendit sur les dalles d'une salle basse.

La multitude se dispersa triste et silencieuse ; les troupes défilèrent pour retourner à leurs quartiers ; un long cri de douleur s'étendit sur tout le Mexique, et l'impartiale Histoire écrivit ces trois mots : FATALITÉ, INJUSTICE, CRIME. . . . . .

. . . . . .

La nouvelle des exécutions du Cerro de las Campañas nous parvint au fond de notre prison de San Luis Potosi. Cette ville, où l'élément conservateur domine, fut plongée dans le deuil et la désolation. L'enthousiame des républicains alla jusqu'au délire.

Ma douleur et mon découragement furent extrêmes. Dans les exécutions du Cerro de las Cam-

panas, je ne voyais pas seulement un noble prince percé de balles à côté de son trône renversé, je voyais aussi un arrêt irrévocable du Destin condamnant la race hispano-américaine, l'avortement de la grande et généreuse entreprise de la France, l'humiliation de cette dernière, l'Autorité encore une fois vaincue par la Révolution, et les derniers débris de l'armée que l'Espagne avait léguée au Mexique complétement anéantis.

Cependant, devant cet immense désastre, devant ce terrible drame, quelque chose vint consoler les prisonniers peu à peu : l'espoir de revoir un jour la famille et le cher sol natal. Il nous restait aussi une satisfaction qui a bien son prix : l'honneur, non pas l'honneur vulgaire dont on fait si facilement ostentation, mais celui dont parle Cicéron, et qui consiste dans la fidélité au Devoir.

III

Réflexions sur la mort de l'empereur Maximilien

L'exécution de l'Empereur Maximilien, celle des généraux Miramon, Mendez, Méjia et la chute de l'éphémère empire mexicain m'avaient suggéré quelques réflexions amères qui devaient servir de conclusion à ces simples souvenirs. Mais, comme on m'accuserait de passion ou tout au moins de partialité, ce dont j'aurais peine à me défendre, tant à cause de l'indignation qu'ont fait naître en moi les exécutions du Cerro de la Campanas, que de mon affection pour les illustres victimes, je préfère mettre sous les yeux des lecteurs les réflexions d'un homme à qui son talent, sa notoriété, son impartialité et sa parfaite connaissance des grandes questions qui préparent l'avenir du Nouveau-Monde donnent toute l'autorité nécessaire pour parler devant l'Histoire. J'ai nommé M. E. Masseras, ancien rédacteur en chef

du *Courrier des États-Unis* et de l'*Ère Nouvelle* de Mexico.

Voici ce qu'écrivait dernièrement M. E. Masseras pour l'anniversaire du 19 juin 1867 :

« Notre intention n'est pas de faire ici le procès de Juarez et de son gouvernement; au contraire, l'équité nous fait un devoir de reconnaître leurs efforts pour fonder un état de choses régulier, la modération relative dont ils ont fait preuve envers leurs adversaires après la victoire, la protection dont ils ont couvert les résidents étrangers, et notamment les Français, dans la mesure de leur pouvoir. Mais, du moment où ils n'ont donné à leur pays ni la paix, ni la stabilité promises; du moment où, loin de rallier les partis pour en faire une unité nationale, ils n'ont abouti qu'à de nouvelles dissensions au sein de leur parti même, les hommes qui prétendaient, l'année dernière, personnifier le Mexique ne sont plus fondés à se retrancher derrière la loi du salut public.

» En jugeant à son tour le procès de Queretaro, l'histoire n'aura plus devant elle des patriotes investis d'une grande miss on, et se résignant à frapper par une nécessité douloureuse, mais bien des hommes travaillant pour eux-mèmes et mus

par des ressentiments personnels. Elle prononcera en conséquence.

» Une année a suffi pour démontrer, par l'évidence des faits, que la cause juariste n'était pas la cause du Mexique, pas même celle du parti libéral tout entier. Plus les événements marcheront, plus cette vérité s'imposera à ceux qui l'ont niée avec l'aveugle obstination du parti pris. Dès à présent, ils doivent commencer à reconnaître que le salut de la nationalité mexicaine était partout ailleurs que là où ils ont pérsisté à le placer. Le jour n'est pas éloigné, où ils apprécieront mieux encore l'étendue de la responsabilité qu'ils ont encourue, en sacrifiant au fantôme d'une république imaginaire l'unique chance qui existât pour le Mexique d'acquérir une autonomie réelle, de se constituer sur des bases solides et durables. Ils mesureront alors la part qui leur revient dans l'avortement de la grande entreprise de la France et dans la mort même de l'empereur Maximilien.

» Le triste tableau que la date du 19 juin nous a porté à évoquer, est une nouvelle preuve qu'il ne suffit pas qu'un arbre soit planté au nom de la république ou de la liberté, et arrosé du saug d'un souverain, pour qu'il donne de l'ombre et des fruits.

» Il y a un an, à pareille date, l'empereur Maximilien tombait à Queretaro sous les balles d'un peloton de soldats de l'indépendance mexicaine. Sa mort avait été décrétée au nom du salut du Mexique.

» Au milieu de l'émotion profonde causée par cette nouvelle, il se trouva pourtant des voix pour justifier ce qu'on appelait un grand acte de justice nationale.

» C'est bien peu de chose qu'une année dans la marche du temps. Cependant, au bout de ces douze mois, que ne trouvons-nous pas de mirages dissipés, de captieuses théories détruites, de pompeuses promesses démenties, d'amers regrets éveillés, peut-être aussi de secrets repentirs.

» Où sont les fruits merveilleux que devait porter l'arbre de l'indépendance mexicaine, arrosé du sang de l'usurpateur ?

» Que ceux qui ont ordonné l'exécution du Cerro de la Campana, en invoquant la loi du salut national ; que ceux qui l'ont approuvée au nom de la liberté des peuples, répondent. Qu'ont-ils à dire et qu'ont-ils à montrer pour justifier, les uns leur rigueur inflexible, les autres l'adhésion par laquelle ils l'ont sanctionnée ? l'anarchie, — l'anarchie aussi violente et plus irrémédiable que jamais.

» Les actes, comme celui dont ce funèbre anniversaire évoque le souvenir, se jugent en dernier ressort par leurs résultats. Sans les absoudre jamais, l'histoire peut les expliquer, quand la tache sanglante, imprimée au seuil d'une situation nouvelle, a disparu sous l'éclat du but auquel cette situation a conduit. L'odieux du point de départ s'efface ainsi parfois devant la grandeur du point d'arrivée. Mais lorsque le sang versé, sous prétexte de venger les calamités passées, ou d'en conjurer de nouvelles, ne sert de rien ; lorsque les hommes qui ont prononcé l'arrêt ne savent pas racheter, par de grandes choses, le rôle de justiciers sans merci qu'ils ont assumé; lorsque après avoir allégué qu'ils avaient un pays à sauver, ils n'ont à montrer au monde que ce même pays plus ruiné, plus déchiré que jamais, alors il ne reste qu'un acte inutilement cruel, pour lequel on n'est pas admissible à invoquer l'unique justification possible en pareil cas : celle de la nécessité.

» C'est ce qui arrive aujourd'hui. Le spectacle que présente le Mexique de 1868 condamne sans appel ceux qui ordonnèrent ou sanctionnèrent l'exécution de 1867. »

TABLE DES MATIÈRES

Pages

A Sa Majesté l'Impératrice Charlotte. 5

PREMIÈRE PARTIE. — ABANDON DE MORELIA.

I. — Morelia en février 1867. — Évacuation de Morelia. 9

II. — La brigade Mendez. — La 8e batterie d'artillerie. 16

III. — Première journée de marche. — Désertions. — Indaparapeo. — Le lieutenant-colonel Pineda. — Des fusiliés. 25

IV. — Zinapecuaro. — Aperçu sur le Michoacan. — Acambaro. — Les anciens couvents et les anciennes missions de l'Amérique espagnole. 33

V. — Séjour à Acambaro. — Le général Mendez. — Souvenirs historiques d'Acambaro. — Les anciennes troupes espagnoles et les premiers insurgés. 42

Pages.

VI. — Tarimoro. — L'artilleur Jamaica. — Le mélange des races. — Les exploradores. — Le guerillero Villafuerte. — La compagnie franche du capitaine Clary. — Prestige de l'armée française. 50

VII. — Celaya. — La brigade du colonel Quiroga. — Le chef républicain Franco. — Le champ de bataille de la Estancia de las vacas. . . 59

VIII. — Queretaro. — L'Empereur! — Revue passée par l'Empereur avant notre entrée à Queretaro. — Revue dans la plaine de Carretas des forces impériales réunies avant notre arrivée. — Le 1er bataillon d'artillerie. . . 64

IX. — Service funèbre pour le repos de l'âme de Joachim Miramon. — Exécution de Joachim Miramon. — Le désastre de San Jacinto. — Exécution des gendarmes impériaux de Guadalajara. 72

X. — Banquet offert par l'Empereur aux officiers supérieurs de la division Mendez. — Organisation générale. — Queretaro avant le siége. . . . . 8[illegible]

DEUXIÈME PARTIE. — LE SIÉGE.

I. — L'ennemi! — Le senor A. — Les conservateurs mexicains. — Un scapulaire de Notre-Dame del Pueblito.. 94

Pagee.

II. — En bataille !... — L'Empereur remet un drapeau au bataillon d'Iturbide. — Le Cerro de las Campanas. — Le quartier général. — Le colonel Lopez. 101

III. — Les chefs républicains : Escobedo, Corona, Regules, Trevino, Riva Palacio, Velez, etc. — L'élément étranger. 109

IV. — Le camp républicain.— Progrès de nos adversaires dans l'art militaire.. 125

V. — Escarmouches. — Les chasseurs Franco-Mexicains. 131

VI. — Combat du 14 mars. — Enlèvement d'une batterie républicaine par les chasseurs franco-mexicains. — Prisonniers faits à l'ennemi. — Deux officiers Nord-Américains. — Attaque de la Cruz. — Tentative pour reprendre le panthéon de la Cruz. — Trait de valeur du général Marquez. — Sorties sur l'ennemi. — Après la victoire ! 136

VII. — Visite à l'hôpital. — Le capitaine D. Antonio Salgado. — Le lieutenant-colonel don Juan de Dios Rodriguez. — Le capitaine Dominguez. — Un commandant autrichien. — Les blessés. — Ce qu'on appelle hôpitaux militaires et ambulances au Mexique. — Visites de l'Empereur aux hôpitaux de Queretaro. — Les morts. — L'hôtel de l'Aguila Roja.— Souvenirs du siége de Puebla par le maréchal Forey. 150

VIII. — L'Empereur décore les drapeaux du bataillon

Pages.

de l'Empereur et du 3e de ligne. — Déserteurs ennemis. — Journée du 17 mars. — Combat de San-Juanico. — Le général Marquez, accompagné du ministre Vidaurri et escorté par la brigade Quiroga, va chercher des renforts à Mexico. 162

TROISIÈME PARTIE. — LE SIÉGE (*suite.*)

I. — État de la place après le départ du général Marquez. — On fabrique des munitions. — Les capsules de papier. — Combat du 24 mars. — Dangers courus par l'Empereur. — Le général Miramon. — Le général Arellano. — La Leva. — Le chef républicain Florentino Mercado. — Lopez est nommé au commandement de la brigade de réserve. 175

II. — Visites de l'Empereur aux officiers républicains prisonniers. — L'Empereur Maximilien est décoré par l'armée. — Sortie du 1er avril. — Anniversaire de l'acceptation du trône du Mexique par l'Empereur Maximilien. — Réponse de l'Empereur au ministre Aguirre et à la commission qui vient le complimenter. — Réponse de l'Empereur au gouvernement français, lors des conférences d'Orizaba. — Comment l'Histoire jugera l'Empereur Maximilien. — Le problème d'un gouvernement stable au Mexique 188

Pages.

III. — Reconnaissance du 11 avril. — De Lubic. — Le prince de Salm. — Le général Marquez ne revient pas. — Travaux de l'ennemi. — Nos travaux de défense. — La 3e compagnie du génie. — Traces du séjour des Français à la Cruz. — Les généraux Miramon et Arellano proposent à l'Empereur de quitter la place. — L'Empereur refuse. — Conseil de guerre. — Escarmouche. — Notre situation empire. — Mort du colonel Farquet 198

IV. — Escarmouche du 24 avril. — Le bataillon républicain des Suprêmes-Pouvoirs. — Sortie du 27 avril. — Plans de Miramon. — Le général Castillo échoue dans son attaque contre Callejas et laisse passer les républicains. — Charge des dragons de l'Impératrice. — Les carabines américaines à seize coups. — Combat du Cimatario. — Les républicains sont repoussés à la Casa Blanca. — Résultats de notre sortie. — Réflexions sur la journée du 27 avril. — La Casa Blanca le lendemain du combat. — Un officier républicain blessé et abandonné sur le champ de bataille. — Dangereux et plaisant quiproquo d'un sergent des forces assiégeantes 208

V. — Sortie du 1er mai. — Le colonel Rodriguez de la garde muncipale de Mexico. — Le sous-lieutenant Domet. — Obsèques du colonel Rodriguez. — Découragement. 229

Pages

VI. — Sortie du 3 mai. — Combat de San-Gregorio. — Le capitaine Echagaray. — Moyens employés pour combattre la famine et la démoralisation.— L'Empereur rend justice à ses troupes indigènes. — Conduite des troupes indigènes envers l'Empereur Maximilien. 239

VII. — Anniversaire du 5 mai. — Les républicains fêtent leur victoire sur les Français. — Réflexions sur le combat du 5 mai 1862, devant Puebla. — Encore un assaut des républicains. — Nouveaux moyens employés par les assiégeants pour prendre la place. — Feux d'artillerie. — Accidents. — Deux femmes. — Dangers courus par l'Empereur. 248

VIII. — Causes de la trahison du colonel Lopez. — La nuit du 14 au 15 mai. — Trahison du colonel Lopez. — Incidents étranges. — Prisonnier! — Les républicains, guidés par Lopez, pénètrent silencieusement dans le couvent de la Cruz. — On m'emmène à Pateo.. 265

IX. — Le couvent de la Cruz est pris! — L'Empereur échappe aux républicains. — Scènes étranges. — L'Empereur se dirige sur le Cerro de las Campanas. — L'Empereur et le général Castillo. — Arrrivé devant le palais départemental, l'Empereur envoie l'ordre de rallier tout ce qui lui reste de troupes. — Lopez introduit les répu-

Pages.

blicains dans le couvent de San-Francisco et désarme les hussards et l'escorte de l'Empereur. — Audace de Lopez. — Le général Miramon est blessé en cherchant à rejoindre l'Empereur. — Le général Méjia gagne le Cerro de las Campanas. — Confusion. — Panique. — Aspect du Cerro de las Campanas. — L'Empereur est inquiet sur le sort de Miramon. — Toute l'artillerie républicaine réunit son feu sur le Cerro de las Campanas. — La position devient insoutenable. — Les dragons de l'Impératrice. — L'Empereur envoie un parlementaire à Escobedo. — Le drapeau blanc! — L'Empereur se rend. — Tout est perdu hors l'honneur! — Les généraux Mendez et Arellano. — Les fusillades commencent. 286

X. — Le lieutenant-colonel républicain Castaneda et ses officiers. — Un déserteur. — Les frères Q... — La guerilla de Simon Guttierez. — On nous ramène dans Queretaro. — Je revois Lopez pour la dernière fois. — On nous enferme. 301

XI. — La Cruz devenue prison. — Encore la famine. — Ce qui était arrrivé au général Marquez. — Les déserteurs de l'armée française viennent nous visiter. — Accident et massacre. — Le capitaine Ruiz. — On nous transfère au couvent de *las Teresas*. — L'Empereur nous suit. — Le général Mendez est pris par les républicains. —

Pages.

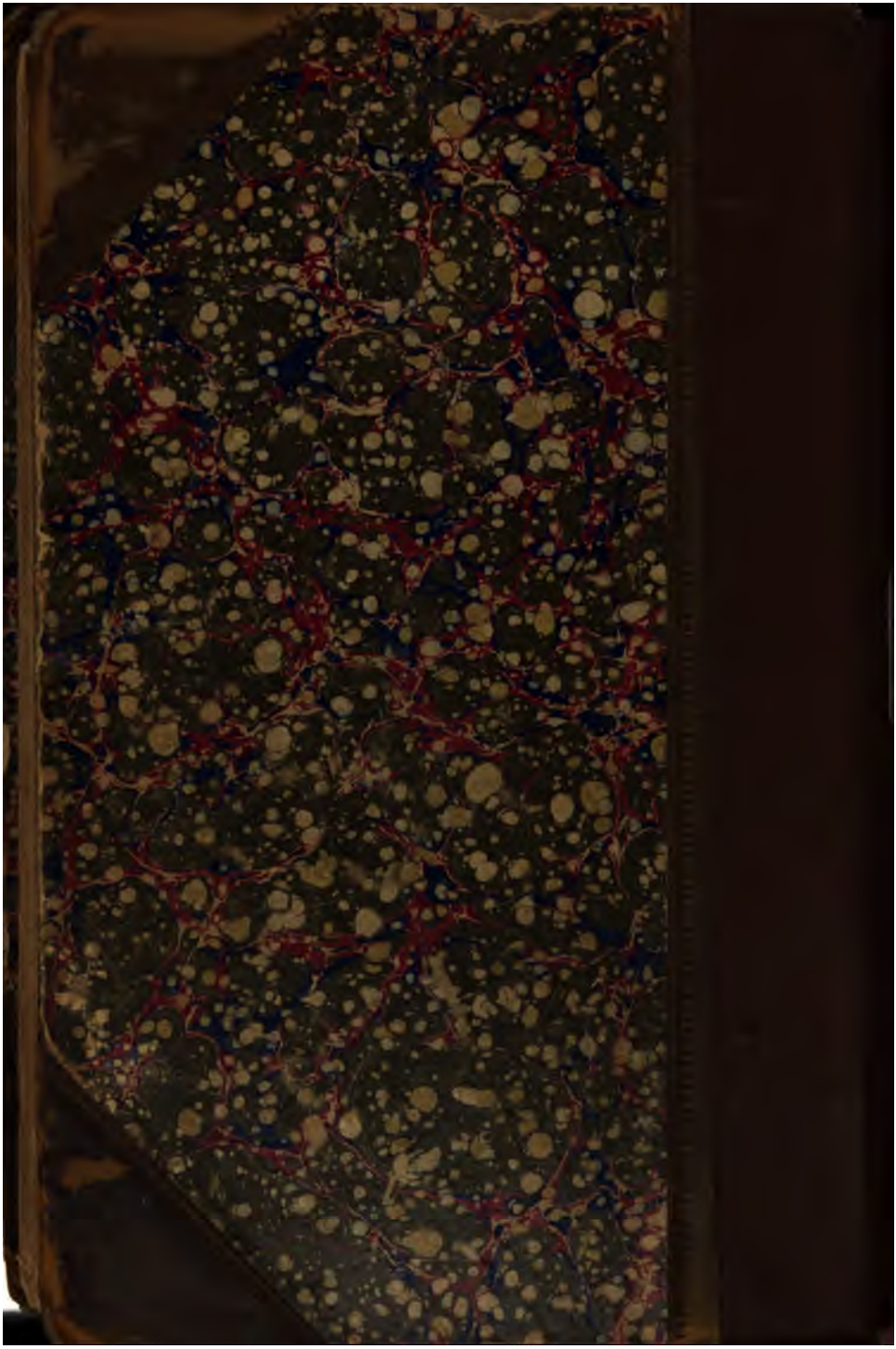
Mes adieux au général Mendez. — Le général Arellano échappe aux républicains. — On statue sur notre sort. 308

QUATRIÈME PARTIE. — JUGEMENT ET MORT DE L'EMPEREUR MAXIMILIEN.

I. — Jugement et condamnation à mort de l'Empereur et des généraux Miramon et Méjia. . 321

II. — Exécution de l'Empereur Maximilien et des généraux Miramon et Méjia. 330

III. — Réflexions sur la mort de l'Empereur Maximilien. 342

Paris. — Imp. BALITOUT, QUESTROY et Cᵉ, rue Baillif, 7.

DI
Tr